

Une basse noblesse

Sophie Beauchemin



alto

UNE BASSE NOBLESSE

Sophie Beauchemin

Une basse noblesse

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
Canada**

Beauchemin, Sophie, 1972-

Une basse noblesse

ISBN 2-923550-03-X

I. Titre.

PS8603.E363B37 2006

C843'.6

C2006-941706-7

PS9603.E363B37 2006

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada
pour son soutien financier.

Illustration de la couverture : Isabelle Arsenault/agoodson.com
www.isabellearsenault.com

ISBN : 2-923550-03-X

© Éditions Alto, 2006

*À mes premiers lecteurs,
Alain, Andrée et Johanne*

J'aurai 50 ans la semaine prochaine. J'évite de trop y penser. N'allez pas croire que ce soit la crainte de vieillir ou le cap du demi-siècle qui m'embêtent à ce point. Il y a bien un peu de cela, mais je ne suis pas coquet au point de nier les ravages du temps et de rechercher des cures miracles pour contenir mes chairs molles. Non, ça se situe à un tout autre niveau.

Chose rarissime chez moi, depuis quelques jours, je peine à trouver le sommeil. Étrangement, je baigne dans une mare de nostalgie dont je me passerais volontiers. Mes insomnies me donnent le même teint cireux qu'un foie gras sur l'étal du boucher. Chacune de mes nuits est désormais visitée par les cicatrices de mon passé. Pour s'assoupir, il y a mieux. Je ne comprends pas pourquoi ça m'arrive là, à ce moment précis. En règle générale, c'est à l'approche de la mort qu'on présente son bilan. Alors, là seulement, un homme peut proclamer avoir été un crétin ou un saint, pas à la veille de son cinquantième

anniversaire. En plus, ça me fout un cafard pas croyable d'affronter tout le chemin parcouru.

Mon miroir, témoin privilégié de mon déclin, est intraitable sur la question. Inutile de m'attendre à trouver dans son reflet le garçon dans la jeune vingtaine un peu déphasé, mais authentique, que j'étais avant mon mariage. Inévitablement, c'est le type complet-cravate que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Robert d'Amri qui m'y attend, sous la lumière brute des néons. Et dans une version légèrement défraîchie, en plus.

Les tristes preuves de mon passé s'accumulent autour de moi. En premier lieu, il y a cette broussaille grisonnante qui bourgeonne là où elle ne devrait pas : on pourrait croire que j'ai repiqué mes cheveux clairsemés dans mon nez et mes oreilles. Impassible, mon miroir se paie le spectacle hebdomadaire d'un Robert d'Amri armé du ciseau à manucure qui tente de venir à bout de cette végétation ridicule. Vient ensuite la surcharge pondérale que j'entretiens à coups de sauces à la crème, de fromages bien gras et de desserts glacés dont je suis friand. Elle meuble ma silhouette depuis quelques années déjà, moi qui étais si svelte autrefois. Il y a aussi mon fils aîné, qui prépare sa rentrée universitaire, et mes jumelles, des enfants hier encore, qui passent des heures à se refaire une beauté dans leur salle de bain. Force est de reconnaître qu'il est bien loin l'ado attardé que j'étais, celui qui n'avait pas assez de génie pour lever ses fesses et prendre sa destinée en main. Le fainéant, convaincu que se laisser porter par la vague vers un rivage hospitalier allait lui assurer un avenir cousu de fil blanc, sous la douillette de papa et maman, est mort au feuilleton, il y a plus de vingt-cinq ans déjà.

J'ai longtemps cru que l'âge me transformerait. À l'instar des chrysalides qui deviennent des papillons, je m'attendais à ce que le vilain petit canard que j'étais devienne un homme conforme à ceux qui m'entouraient. Je voyais mon père et mon beau-père faire étalage de leur assurance, de leur sagesse et de leur respectabilité. Fatalement, je me disais que je n'étais pas différent d'eux et qu'en vieillissant, qu'en ayant une position enviable et des enfants, je finirais bien par acquérir ce qui, pour moi, définissait le mieux les hommes d'âge mûr.

Mais voilà, j'y suis. Et je peux affirmer sans la moindre hésitation que je me gourais. Complètement. L'une des saloperies de la vie, c'est qu'on ne change jamais vraiment. Enfin, pas totalement. Tel que l'illustre bien mon parcours, il est facile de frimer et de jouer les imposteurs. Néanmoins, au fond de moi, je ne suis pas dupe : quand on naît con, on est condamné à le rester toute sa vie. Voilà la leçon que j'en tire.

Pour ma défense, je pourrais argumenter que je n'ai fait que ce qu'on attendait de moi. En réalité, je suis un équilibriste qui franchit pied nu un câble tendu entre deux édifices. Plus bas, il y a la foule compacte, minuscule, impersonnelle, presque irréelle. Seul sur le fil, il n'y a aucune zone de confort possible, alors qu'en bas, cette foule silencieuse assiste à la représentation et espère secrètement que je me casse la gueule.

Il y a bien une fois, ce matin de décembre au début des années 80, où j'ai cédé à un irréprensible besoin d'être moi, de mener à terme un projet de mon propre chef. Un projet simple, libérateur, bien que complètement inconséquent. Et c'est donc par une belle journée, froide et douce à la fois, que je suis devenu un homme.

Moi

N'importe quel observateur le moindre finaud conclurait que je suis un veinard pas croyable de m'être déniché une vie comme la mienne. Sans me considérer comme un demeuré absolu, force est d'avouer que certains facteurs aggravants chez moi ne me prédisposaient pas particulièrement à cela. Cette vie d'un homme plein aux as, marié à une femme de haute noblesse et dont les enfants cheminent aisément sur la route bordée de cascades odorantes de chrysanthèmes, appartient à un autre. Pas à moi. Tout ça, c'est un emprunt à long terme que je n'ai d'ailleurs jamais souhaité contracter. Le tout s'est présenté à moi et, n'ayant pas les couilles assez robustes pour protester, j'ai disposé de mon sort en me fiant à un réflexe inné chez les mâles de mon espèce : la passivité.

Remarquez que mon quotidien, tout en attirant la convoitise, se conjugue de belle façon au soupçon de léthargie qui me caractérise. Pour l'essentiel, mes journées sont bâties autour de cocktails dînatoires, de concerts

privés au jardin, de vernissages, de vins et fromages, de petites bouchées, de chapeaux à large bord et de nœuds papillon. Il y a aussi ces quelques heures passées au bureau à recevoir conseils et mises en garde de mes collaborateurs. Assommant parfois, mais ne nécessitant qu'un effort minimal.

Si vous saviez à quel point cette vie fait rêver les membres de mon espèce. Ce n'est pas mon humble personne que l'on jalouse ainsi, mais bien la valeur des titres que je possède. Ils sont nombreux, vous savez, les grands de ce monde à devoir ouvrir les portes de leur château aux touristes japonais les week-ends pour pouvoir éponger les coûts d'entretien astronomiques de ces baraques humides. Une vraie merde. En outre, comme si ce n'était pas assez, elles sont toutes classées « monument historique », alors quand vient le temps de faire des rénovations, on doit pouvoir déplier le fric. Ce n'est pas le fait d'avoir son minois de duc ou de prince une fois par année dans *Paris Match* qui permet de refaire la tuyauterie, de maintenir la toiture en état et de parer à la maçonnerie vacillante.

J'ai même vu un reportage, une fois, sur Henri Beaufroi de Chérimaille qui avait trouvé une idée audacieuse – ce n'est pas moi qui le dis, c'est le type du reportage – pour financer l'entretien de son hôtel particulier, un truc du siècle dernier vaste et triste qui portait le nom pompeux de Château des Meynaures de Chérimaille. Eh bien, il louait son hôtel à des touristes prêts à déboursier un prix exorbitant pour convoler en justes noces dans un château français, même si celui-ci se situait en Normandie et que les chances étaient grandes que les clichés des mariés soient pris sous la pluie. Dans le reportage, on interrogeait un couple d'Américains de l'Ohio qui n'en revenait tout simplement pas : « *I Feel like a Princess... It's Incredible... A Wedding in a Real Castle... Wonderful !* ». Ce connard

de Beaufroi de Chérimaille avait revêtu pour l'occasion un costume tiré tout droit de la cour de Louis XII. Mon épouse en avait les larmes aux yeux : ridiculiser toute la noblesse française pour faire le clown devant des touristes pas foutus de faire la différence entre un costume du xvi^e et un manoir du xix^e siècles.



Je ne peux passer sous silence les quelques distractions qui sont venues pimenter mon existence monotone. Quelques maîtresses ont ainsi été invitées à partager ma couche. Jamais rien de sérieux, de simples amourettes. Tout cela est maintenant de l'histoire ancienne. En vieillissant, je deviens impatient, les gens m'irritent plus facilement. C'est ma dernière maîtresse qui a provoqué ce changement d'attitude chez moi. Elle m'a donné envie de m'attarder un peu plus à ma famille, à ma femme, à mes enfants. À ces gens qui m'entourent et que je connais si peu.

Je l'ai rencontrée il y a environ cinq ans. En effet, pour l'un de mes anniversaires, ma femme avait engagé une traiteuse qui allait ravir bien plus que mes papilles gustatives.

Mon épouse, considérée par plusieurs comme une référence en matière de bon goût et d'art de vivre, se faisait un devoir d'expérimenter tous les nouveaux arrivages destinés à embellir le quotidien de l'aristocratie – couturiers, coiffeurs, services horticoles, commissaires-priseurs, titres de placement, soins esthétiques – et dictait les nouvelles tendances chez une bonne partie de la noblesse française. Elle avait un jour provoqué l'ire de la Maison Dauphin en proclamant, à l'issue du défilé printemps-été, que les pastels proposés manquaient de substance et lui rappelaient vaguement la couleur des pastilles au menthol de son enfance, que les enfants s'empressaient de fourrer dans la

première plante en pot venue. Ma tendre épouse avait par contre fait le bonheur des natoru-végéto-thérapeutes en faisant siens les principes du feng shui. L'enfer. L'effet fut comparable à celui d'une tornade qui avait élu domicile au château et qui n'épargna rien sur son passage, faisant de nombreuses victimes. À commencer par la décoration de chaque pièce. La disposition des meubles fut chambardée, un décret ordonna le remplacement du papier peint ainsi que l'application de nouvelles teintes dans plusieurs pièces. Il fallut même faire percer un œil-de-bœuf dans l'un des murs de notre chambre. De cette façon, les ondes négatives qui entraient par les fenêtres de la façade ouest pouvaient désormais sortir vers le sud, sans toutefois exposer nos nuits à l'énergie brute, signe annonciateur d'insomnies, qui aurait pu être libérée par une trop large ouverture au sud ou par une malencontreuse disposition du lit nord-sud. Aussi épuisantes que soient les lubies de ma femme, c'est néanmoins à elles que je dois la rencontre de ma maîtresse.

Une rumeur persistante voulant que les Chevigny du Truchet aient retenu les services d'un nouveau traiteur pour le dîner offert à l'occasion de leurs noces d'argent vint aux oreilles de mon épouse. Dès l'instant où le nom d'un nouveau service de traiteur circulait, ma femme s'empressait de le soumettre à l'examen afin d'imposer son verdict. Dans ce cas-ci, il était plus que pressant que mon épouse en mesure l'excellence. Mon anniversaire fut donc célébré une semaine à l'avance cette année-là.

Son verdict confirma le classicisme du menu de L'Anis étoilé : la légèreté des sauces, la volupté des mignardises, la sobriété et l'efficacité du service, le professionnalisme de l'équipe et la démesure des coûts. Ce dernier aspect étant, à ne pas s'y méprendre, un compliment pour qui-

conque souhaite se tailler une place sur le marché des descendants de têtes couronnées.

Le repas fut effectivement exquis – huîtres Rockefeller, *gnocchis* à la parisienne, pintadeaux et leur farce truffée, artichauts Clamart et sorbet poires-cassis accompagné de ses langues-de-chat. Les convives en avaient l'eau à la bouche. Quant à moi, le mince filet qui filtrait de la commissure de mes lèvres avait davantage comme origine la générosité de la gorge et de la croupe de notre chef, mises en valeur par cette légère robe de mousseline noire et qui, à mes yeux, invitaient au libertinage.

Exception faite de ses indéniables qualités culinaires, ma maîtresse comptait un atout de taille : elle était une partenaire sexuelle des plus entreprenantes. Tout, chez elle, était délectable. La déshabiller me donnait l'impression de développer une friandise. Il ne me restait plus qu'à la déguster, qu'à m'emplir de ce délice voluptueux aux rondeurs invitantes jusqu'à en être rassasié. Toujours compréhensive, elle ne m'a également jamais reproché d'annuler un rendez-vous à la dernière minute, pas plus qu'elle n'ait tenté de mettre mon mariage en péril, comme l'auraient fait bien d'autres. Au contraire, elle tenait mon épouse en haute estime, elle qui lui devait une bonne partie du succès que remporte son service de traiteur auprès des aristos. Sans exagérer, je dirais même qu'elle s'est avérée une fine psychologue et une habile entremetteuse entre mon épouse et moi lorsque je lui confiais mon rasle-bol de ces rôles d'illustre époux et de père modèle dans lesquels j'étais, de toute évidence, en contre-emploi.

Du nougat que cette maîtresse, me direz-vous ? À une exception près, peut-être, mais de taille... Enfin, pour moi, ça l'était. Il s'agissait de sa façon très personnelle et si étrange de s'exprimer car Roxanne, tel est son nom, avait

cette sale manie d'abuser des adverbes. Ça peut sembler tout bête de se prendre la tête pour un détail de ce genre. En fait, j'en ai secrètement rigolé au début, mais plus les mois passaient et plus elle en rajoutait. Dans sa carte de vœux pour la nouvelle année il y a deux ans, elle m'écrivait : « À un amant absolument parfait à qui je tiens éperdument. Bonne année. Amoureusement, Roxanne. » Vous vous rendez compte, trois adverbes en deux phrases minuscules ! Tout pour elle était « magnifiquement beau », « prodigieusement conçu », « péniblement moche » ou « manifestement une bonne idée ».

Je pense qu'elle a dû prendre cette mauvaise habitude à trop fréquenter la haute société. Elle en mettait trop, beaucoup trop. Dommage, elle s'en est trouvée dépouillée de son naturel que j'appréciais et qui est une denrée rare dans notre milieu. En plus, ça jurait avec son apparence en sucre d'orge. C'est un peu comme si l'on avait saupoudré ce sucre d'orge de caviar. Fatalement, ça ne colle absolument plus.

Je ne vois presque plus Roxanne aujourd'hui. Il arrive que je la croise à une réception dont elle assure le service, mais notre relation se limite à des échanges de salutations et des questions de surface sur les affaires et les projets en cours, puis à des au revoir polis sans la moindre trace de regret ou de mélancolie.

Cette aventure avec Roxanne, ce n'était tout de même pas si mal. En plus, je crois que ça m'a permis de me rapprocher de mon épouse. Elle a un parler exemplaire, mon épouse, auquel je commence même à trouver des côtés sexy. La semaine dernière, je faisais l'inventaire de notre cave à vin lorsqu'elle est apparue, tout de marron vêtue avec ce peigne de nacre ringard dans les cheveux, et elle m'a lancé d'un seul souffle : « Robert, lorsque votre emploi

du temps vous le permettra, j'aimerais que vous communiquiez avec monsieur Boulu afin qu'il remplace les charnières du portail dont le crissement devient chaque jour un peu plus insupportable. Vous pourriez profiter de l'occasion qui vous sera offerte pour lui demander d'examiner la toiture du pavillon près du bassin ; les rafales de la nuit passée me font craindre que certaines tuiles n'aient été endommagées. »

Eh bien, vous savez quoi ? J'en ai eu une érection. Pas de quoi vouloir la prendre comme une bête sur mes barriques en chêne, mais quand même, ça m'a fait tout drôle.



Elle, je veux dire ma femme, se nomme Esther. Depuis quelques jours, je la vois courir de droite à gauche pour préparer ma réception d'anniversaire, comme à chaque année où mon âge tombe sur un multiple de cinq. Esther prépare alors une surprise-partie. Ce sera ma sixième depuis notre mariage.

Encore une fois, elle me demandera de l'accompagner pour la journée à je ne sais trop quelle activité. Par le passé, j'ai eu à subir une journée de bénévolat au Centre de recherche sur la généalogie nobiliaire de France, où de pauvres quidams recherchaient désespérément d'aristocrates ancêtres dans leur arbre généalogique. Il y a eu aussi la visite d'un musée d'art contemporain. Les visiteurs s'y extasiaient devant des piscines d'enfants remplies d'une substance gélatineuse dans lesquelles étaient engloutis des membres de poupées. Je ne pourrais passer sous silence la visite complète des lieux de dernier repos des ancêtres de ma femme, le tout culminant par un recueillement à la crypte de mon beau-père, Hubert Roquemaure de Villemure, marquis de Poitou.

La seule « surprise » de la surprise-partie réside probablement dans ces pseudo-sorties, unique stratagème pour permettre à la maisonnée de dresser les couverts, d'apprêter mets et hors-d'œuvre et de recevoir les convives venus célébrer mon anniversaire. Le reste m'est connu à l'avance. Une douzaine d'amis et de proches de ma belle-famille s'exclament tous en chœur « surprise ! » à notre entrée au salon. J'adopte alors une mine contrariée avant de laisser tomber : « Ma chère, mais qu'avez-vous donc manigancé là ? » Elle, de me répondre : « C'est vrai ? Vous ne vous êtes douté de rien ? » Et voilà qu'ils se mettent tous à discourir sur le quand et le comment ils ont été mis dans le coup ; comment ils ont feint l'ignorance en me téléphonant la veille pour m'offrir leurs meilleurs vœux ; et moi de raconter ma journée et de répéter à quel point je n'y ai vu que du feu. Chaque fois, je joue le jeu avec toute la compassion dont je suis capable ; mon épouse met tant de bonne volonté dans cette mascarade.



Plus jeune, tout cela m'emmerdait royalement. Je me faisais un devoir de laisser transparaître mon ennui lors de ces réceptions afin qu'ils constatent tous que leur univers n'était pas le mien. Je souris aujourd'hui en repensant à ces années de luttes mollassones et incertaines, à ces heures passées seul à me faire croire que je n'étais pas un des leurs tout en ne cherchant jamais à savoir qui j'étais réellement. J'avais beau revendiquer le rôle du rebelle, du batailleur, de l'insurgé contre l'ordre établi, je dois reconnaître que je n'ai jamais été un être de grandes convictions. Je suis un parfait parasite qui puise chez autrui les substances nécessaires à sa survie. Je m'adapte parfaitement à l'environnement dans lequel j'évolue. Logé au fond d'un intestin, je n'ignore rien de la puanteur qui

m'entoure, mais j'arrive à profiter du confort relatif de la chaude paroi intestinale.

Mais tout cela m'importe peu, aujourd'hui. Toutes ces années de lamentations et de récriminations sont loin derrière moi. Terminé, le temps où je craignais des tentatives de castration envers ma personne. Je vous ferai cependant remarquer, non sans quelque accès de pudeur, que toutes ces années ont été marquées par une prodigieuse constance dans mes actions. J'ai toujours fermé ma gueule. C'est d'ailleurs de cette façon que j'en suis arrivé à vivre une vie qui n'était pas la mienne. Ça me vient de mon père, cette sale habitude. Non pas qu'il me disait de me la fermer, mais plutôt de me taire lorsque je n'avais rien de pertinent à dire. Or, c'est là le nœud de toute l'affaire, je manque cruellement de pertinence. Je ne suis pas une personne intéressée par les autres, je ne suis pas curieux, la politique m'indiffère totalement, tous les grands débats de société de même que les enjeux internationaux dont se gargarisent les quotidiens, les chaînes d'information et même le Cercle d'échange et de réflexion d'une noblesse engagée (CERNE), que préside ma belle-mère, restent un mystère pour moi. Vous comprendrez que ce ne sont pas là des conditions très propices pour dévoiler la pertinence en ma personne. Je me dis parfois que si j'étais né chez les humbles, j'aurais sans doute pu devenir un homme épanoui et authentique.

Oh, mais je vous entend bien, râleurs que vous êtes : « Non, mais regardez ce con qui se plaint la bouche pleine. Il va nous faire pleurer, cet aristocrate qui aurait voulu être un ouvrier. »

De toute façon, je vous emmerde. Je ne vous raconte pas cette saleté d'histoire pour que l'on dresse un

monument à ma mémoire à l'entrée de cette ville. Je vous aurais bien vus à ma place.

Quand un type comme moi est entouré de gaillards dont les passe-temps sont l'astronomie, la philatélie, la culture des orchidées ou la restauration d'armes anciennes, ça le fait paraître encore plus crétin qu'il ne l'est réellement. Un peu comme dans ces films où l'on entoure une actrice mignonne de laiderons. Question de la faire passer pour une beauté fatale. Moi, c'est l'idiot du village que je campe. Seulement parce que j'évolue au sein de la noblesse française où les *success story* sont légion, où les hommes sont intelligents et téméraires et où les femmes sont distinguées, cultivées et engagées. J'ai beau être riche et avenant pour mon âge, ma lâcheté et ma couardise ne font pas de Robert d'Amri le plus beau fleuron de cette société.

N'allez surtout pas croire que j'ai quelque chose à voir avec ma fortune. J'en serais incapable. Non, tout cela me vient de ma belle-famille ; de mon beau-père, surtout. C'est lui, le fondateur et le cerveau derrière Plastron inc. Comme il est décédé, c'est moi, le veinard, qui en assure le contrôle. Si vous vous demandez comment un type de mon genre réussit à maintenir le cours des actions d'une entreprise, eh bien sachez qu'encore une fois, je n'y suis pour rien. Le secret : « délégation ». Un jeu d'enfant. Il suffit de s'entourer de types plus brillants que soi, de les payer grassement et de s'en faire de précieux conseillers. Je gère ainsi, depuis près de vingt ans, une industrie à laquelle je ne connais que peu de choses.

Mon beau-père n'avait pas suffisamment confiance en moi pour que j'assure sa succession. Bien que ce soit effectivement ce qui est arrivé après sa mort, c'est la soudaineté de celle-ci qui m'a fait accéder à ce poste prématurément.

Je n'avais pas encore atteint la trentaine que je me retrouvais non seulement marié à une fille de la haute noblesse des plus convoitées, moi dont la noblesse ne remontait qu'au premier Empire, mais j'avais entre mes mains malhabiles les destinées de la première industrie française de fabrication et de transformation de matière plastique.

Cette vie, je l'ai vue défiler devant moi comme un figurant regarde la scène principale jouée par des acteurs. Cette vie est le fruit de purs accidents de parcours, ou plutôt la conjugaison d'événements insignifiants en apparence mais qui, mis les uns à la suite des autres, ont modifié l'existence à laquelle j'étais destiné. Un mauvais alignement des planètes... Allez savoir.

Hubert et Éléonore

« Un couple parfait » : voilà le titre du photoreportage paru dans *La semaine de l'aristocratie* d'octobre 1946. On peut y voir plusieurs photographies d'Hubert Roquemaure de Villemure et de sa jeune épouse, Éléonore. Que ce soit dans la roseraie du jardin, près de la fontaine ou sur le parvis de la cathédrale, chaque cliché présente des regards fiers et pétillants, la prestance en impose et le décor est princier. À la lecture de l'article, on prend bien conscience de l'effervescence née de cette union entre les deux plus beaux spécimens de la race nobiliaire. Ce mariage étant une avancée de plus dans la lutte engagée par la noblesse européenne pour assurer la survie de son espèce.

Vous vous imaginez : la noblesse du clan Roquemaure de Villemure remonte au ^{xiv}^e siècle et est directement connectée avec la dynastie des Habsbourg. Et ce n'est pas de la frime, croyez-moi. En font foi les tableaux d'âïeux tapissant les murs du château encore aujourd'hui. La pièce de résistance de cette collection est certainement le portrait

de Ferdinand de Habsbourg qui trône dans la bibliothèque. On m'a souvent répété que les nez imposants étaient associés à une force de caractère. Si cette hypothèse se tient, je n'aurais guère aimé me retrouver sur le chemin de ce Habsbourg-là, moi dont la proéminence nasale rappelle vaguement celle d'une figue écrasée.

La jeune mariée est tout aussi bien pourvue en ancêtres, mais du côté belge de la frontière. Et là, attention, les Pimpol de Latour descendent en droite ligne de Léopold 1^{er}, roi de Belgique.

Sous une photographie du nouveau marié et de sa belle posant devant une Bugatti noire, le texte mentionne : « La jeune marquise de Poitou fera l'envie de plusieurs de nos concitoyennes françaises, exquise dans cette robe de taffetas azur conçue pour l'occasion par monsieur Dior dans son atelier parisien. » Plus loin, l'article précise : « C'est à bord du *de Grasse* que le couple effectuera la traversée de l'Atlantique jusqu'aux Amériques, où il gagnera tour à tour New York et Philadelphie, siège de la démocratie américaine. Le marquis de Poitou y voit une occasion privilégiée de remercier l'Amérique au nom de la France pour avoir su redonner au peuple français sa liberté et sa dignité. »



Chez Hubert Roquemaure de Villemure, ce n'était pas seulement sa taille qui en imposait aux autres, mais tout ce qui en émanait : son autorité, son propos implacable et sa prestance. Tous souhaitaient le côtoyer et rares étaient ceux qui osaient le contredire.

Cet homme avait ceci de particulier que sa nature d'idéaliste se combinait à celle d'un redoutable homme

d'action. Il s'en dégageait invariablement un mélange explosif. Contrairement à l'apparente oisiveté dans laquelle se vautreient ses congénères en attendant le retour improbable de la monarchie en France, le marquis se démenait sur plusieurs fronts à la fois. Il menait l'assaut en participant à chaque grand débat politique entourant la naissance de la quatrième République. À cela s'ajoutait une lutte de tous les instants contre la progression galopante de ces « porcs de communistes » alors qu'en coulisses, il veillait à la bonne fortune de son clan en réalisant de lucratifs placements dans l'industrie de l'armement.

Combien de fois m'a-t-il cassé les oreilles avec sa théorie selon laquelle la monarchie russe serait encore vivante aujourd'hui si le tsar n'avait pas laissé le sort de l'État entre les mains d'Alexandra Federovna afin de se consacrer à la guerre ? Deux leçons devaient être tirées de cette erreur historique. D'une, « le communisme est la gangrène des sociétés civilisées ; il faut donc l'exterminer ». De deux, « la seule façon pour l'aristocratie de s'autoreproduire tout en maintenant son influence dans un régime républicain est de participer à la chose politique ». La clé de la survie de l'aristocratie ne consistait qu'en une seule et unique chose : être de son époque.

L'avant-scène qu'occupait jadis le marquis consolida le respect et l'admiration qu'on lui vouait, et par-delà même les frontières. Le jeune couple était de tous les grands événements mondains, du mariage de la princesse Élisabeth et du duc d'Édimbourg à celui de Rita Hayworth et du prince Ali Khan en passant par le couronnement du prince Rainier de Monaco à celui de Gustave VI de Suède. La classe, quoi !

Ma belle-mère est incapable de parler de cette période faste sans avoir des trémolos dans la voix. De son point de vue, ce furent les plus belles années de leur couple.

Tout cela l'occupait, certes, mais, infatigable, le marquis souhaitait innover. Il ne s'identifiait plus à cette vieille France qui avait fait la fortune de ses ancêtres. L'Amérique constituait pour lui le modèle à suivre. Il aspirait à moderniser cette France dont l'étroitesse des rues avait ralenti l'avancée des blindés américains lors de la Libération.



Ce sont là les fondements qui ont présidé à la naissance d'un géant : Plastron inc. Le marquis allait dès lors mettre sa vie au profit de la matière qui symbolisait à elle seule modernisme et avancée technologique : le plastique. Grâce à ses contacts politiques, mon beau-père put obtenir des terrains à prix dérisoires et jouir de congés de taxes foncières pour plusieurs décennies. Ce projet, ambitieux et risqué, prévoyait la fabrication et la transformation à grande échelle de matière synthétique alors qu'il y avait encore peu de demande pour ce matériau d'avant-garde.

Bien que tout le marquisat Roquemaure de Villemure et son pendant d'Amri, en mon humble personne, vivent encore grassement des fruits que rapportent les industries Plastron, cette entreprise a toujours été considérée comme une infirmité pour le clan Roquemaure de Villemure et Pimpol de Latour, une tare qui toutefois rapporte gros, croyez-moi.

La raison en est simple. Il faut d'abord faire le procès du travail comme occupation et gagne-pain d'un des hommes les plus en vue de la noblesse française, mon défunt beau-père. D'aussi loin que remonte la noblesse des deux familles, personne n'avait consacré son temps à cette activité reléguée aux roturiers. Que le marquis agisse à titre de président-fondateur de cette entreprise qui allait d'expansion en expansion n'y changeait rien : Hubert

Roquemaure de Villemure travaillait. Le marquis se confondait tous les matins de semaine au troupeau d'ouvriers. À l'instar de ruminants qui se rendent calmement à l'étable, il était pris dans les mêmes embouteillages que la population et attendait patiemment que la route se libère pour se rendre à l'une de ses usines. Comme ses employés, il se faisait préparer un goûter qu'il prenait sur le pouce au travail – à la différence que le sien n'était pas préparé avec amour par sa tendre épouse, mais avec professionnalisme par Mariette, la cuisinière de jour – et rentrait crevé au château en racontant à son épouse indifférente sa journée de labeur.

Comment vous expliquer ? La noblesse française, même complètement fauchée, perpétue un mode de vie qui lui est propre. Ça tient à une foule de détails, tous plus déphasés les uns que les autres. En tête de palmarès vient le culte des ancêtres. L'ardeur mise dans ce rite est directement proportionnelle à la quantité d'aïeux de renom au sein d'une famille. Ce dernier est talonné de près par le vouvoiement systématique. Mais là, attention ! On distingue les plus nobles des nobles par l'utilisation du « vous » entre époux mais, règle générale, le vouvoiement est employé entre les parents et leur progéniture. Il s'agit d'un dispositif des plus efficaces pour marquer notre singularité. Les pensionnats dans de chics collèges britanniques, les cours de voile, le polo Lacoste avec le pull du même nom noué autour des épaules, les vacances sur la Côte d'Azur – à défaut de pouvoir s'offrir Bali ou l'île Maurice –, les parfums exclusifs et les grands cognacs, les défilés de mode sur invitation sont autant de classiques qui traversent les époques sans la moindre ride. La recherche de l'authenticité est également fondamentale. Ainsi, les chaussures sont italiennes, le cristal est tchèque, les porcelaines viennent de Limoges, les fourrures, du Canada, le caviar, directement de la Baltique, et les nappes sont l'œuvre

d'une dentellière septuagénaire de Bruges, l'une des dernières. Puis, viennent les diplômes. Sans valeur réelle, le fait de décrocher un diplôme est un incontournable pour tout jeune aristo. En plus de permettre de frimer, il sert à acquérir certaines bases essentielles pour discourir des heures dans un salon sans rien dire de substantiel. Les aristos feront science po, philo, socio, histoire ou même théologie, mais jamais vous ne les trouverez en médecine, ingénierie ou enseignement. Vous voyez, une sorte de quête de l'inutile, mais dans le respect des convenances et du bon goût. Et dans ce tableau, il n'y a aucune place qui convienne au travail, aussi rentable puisse-t-il être.

L'irritation du clan Pimpol de Latour pour le mode de vie de mon beau-père n'avait d'égal que sa consternation devant la profonde passion que vouait le marquis à la production de fibres thermoplastiques de types polyamide et polystyrène et leur transformation en articles de tous genres. Au départ, Hubert Roquemaure de Villemure se concentra sur deux branches distinctes : la fabrication d'isolants électriques et la gamme « pour dame seulement », dans laquelle se retrouvaient côte à côte les premiers rouleaux à friser en plastique, des attaches de porte-jarretelles et le moule à glaçons « flexi-glaçons », que l'on produit toujours. Avec les années, la production s'est diversifiée et nous fabriquons aujourd'hui des cuves de lave-linge et tous les éléments intérieurs de lave-vaisselle. Nous avons aussi une branche « camping », qui fonctionne très bien avec notre produit vedette : des boîtes isothermes ultralégères.

Enfin, si mon beau-père s'était lancé dans l'extraction et la taille de diamants, dans la restauration d'abbayes romanes ou dans l'exploitation de mines d'or, le choc aurait été certainement moins brutal. Mais le plastique, vous en

conviendrez, n'est pas ce qu'il serait juste d'appeler un matériau noble.



La jeune Éléonore accusa durement l'arrivée de Plastron dans son univers situé à mi-chemin entre le pur raffinement et le m'as-tu vu. Elle souhaitait bien se fondre dans son époque, elle aussi, et initier les tendances plutôt que de les suivre. Mais les industries Plastron, vraiment ! C'était mettre la barre un peu haute pour elle.

Au début, elle était tétanisée par l'agitation et l'ardeur qu'investissait le marquis dans ce projet. Au fond, elle n'y croyait pas réellement et occupait son esprit à d'autres activités plus dignes et surtout plus intéressantes que d'écouter Hubert lui exposer en détail ses dernières trouvailles technologiques. Mais la première usine fut inaugurée en grande pompe. Tous les notables de la ville de province y assistèrent et les journaux locaux firent grand bruit de la chose.

Autour d'elle, Éléonore se rendait bien compte que l'événement était l'occasion pour plusieurs d'y aller de ragots et de viles moqueries à l'endroit du marquis. On lui rapporta même qu'une cousine prétendait à qui voulait bien l'entendre – et ils se bousculaient au portillon – qu'un inconfort financier avait porté Hubert Roquemaure de Villemure à embrasser la vie d'industriel.

Voyant que son mari projetait déjà d'établir une deuxième usine à quelques kilomètres de la première, la jeune marquise fit la gueule... pendant cent jours. Sa mère, croyant que son écervelée de fille risquait de mettre son mariage en péril, commença par l'implorer de pardonner à son époux ses rustres activités. Sa tactique ne donnant

aucun résultat, elle fit une offensive en règle à son Éléonore, reprochant à celle-ci de n'être qu'une gamine capricieuse, de ne pas mériter le titre de marquise dont elle était parée et, en raison de ses étourderies, de jeter un voile d'ombre sur la famille Pimpol de Latour au grand complet.

Rien n'y fit.

De son côté, le marquis de Poitou était dans un tel état d'effervescence et de liesse qu'il ne prit jamais conscience de la rébellion que fomentait son épouse. Il se passionnait désormais pour la chimie des matériaux, science dans laquelle il était, hier encore, un parfait profane. Un univers de connaissance s'offrait à lui, quel bonheur ! Les Buchner, Seaberg et Staudinger devinrent des figures adulées, classées *ex aequo* avec la vieille garde formée des Habsbourg.

Un cessez-le-feu fut instauré le jour où un hebdomadaire fit paraître un entrefilet dans lequel on s'interrogeait sur la vigueur réelle du couple Roquemaure de Villemure. L'auteur y citait quelques langues de vipères qui, sous le douillet couvert de l'anonymat, affirmaient que le couple était au plus mal après seulement cinq années de mariage. Les rarissimes sorties des Roquemaure de Villemure en public semblaient corroborer ces dires. L'article égratignait au passage la passion récente du marquis pour l'activité industrielle en notant qu'il était assez inusité de voir un noble de haute descendance avoir pour seule ambition de joindre les rangs de la bourgeoisie industrielle.

La pauvre Éléonore fit une crise terrible. Son offensive risquait de se retourner contre elle. La marquise imagina immédiatement les envieux faire leurs choux gras de ces calomnies. Il fallait agir rapidement et subtilement. Une offensive souterraine s'imposait. Elle s'empressa alors de faire courir la rumeur qu'elle se remettait d'un terrible

virus qui l'avait clouée au lit plus de trois mois, mais qu'elle prenait graduellement du mieux et qu'une première sortie publique au bal de charité était prévue sous peu. Son époux l'accompagnerait comme à chaque année, car le couple se faisait un devoir de présider la campagne de financement « Parrains de jeunes musiciens ».

Ma belle-mère ne mit pas fin à son offensive à cette étape, ce serait bien mal la connaître. Elle privilégia le déploiement de ses troupes sur plusieurs fronts.

Éléonore Roquemaure de Villemure épousa, pour la forme du moins, toutes les thèses avancées par son mari d'époux. Elle frappa fort. Elle commença par visiter les deux usines que comptaient alors les industries Plas-tron. Tout sourire, pendue au bras de son mari, elle allait de la salle de moulage à la salle des coupes en adressant à chaque employé un généreux signe de tête et en prenant même le temps de bavarder avec certains des cadres de l'usine.

C'est à cette même époque qu'elle inaugura le rituel, qui a toujours cours aujourd'hui, du pique-nique annuel de mai réunissant tous les cadres que comptait l'entreprise. La marquise, dans une manœuvre de distraction bien orchestrée à l'intention de son ennemi, ouvrait alors les portes de ses splendides jardins pour quelques heures, le temps d'un déjeuner sur l'herbe où les œufs de cailles farcis rivalisaient avec les omelettes aux truffes bien baveuses. On y servait même un champagne de renom afin de montrer à tous que l'opulence sans cesse grandissante de la famille amenée par les industries Plas-tron n'avait en rien entaché la réputation de savoir-vivre et de bon goût des Roquemaure de Villemure et Pimpol de Latour.

Éléonore poursuivit son assaut en rédigeant le long pamphlet intitulé *L'évolution comme seule avenue de reproduction pour la noblesse française au xx^e siècle*. Fine tacticienne, elle le fit paraître dans le même hebdomadaire où était née la rumeur de la santé fragile de son couple.

Elle y démontrait, tant bien que mal, que la seule avenue de l'aristocratie française pour maintenir son influence en France était de condescendre à l'exercice de la chose publique : « Rappelons-nous les conséquences apocalyptiques de la révolution communiste en Russie. L'absence de la noblesse française, du fait politique français, pourrait avoir des répercussions plus que fâcheuses. Je ne cherche nullement à semer peur et angoisse dans vos familles, mais imaginez seulement des fonctionnaires sonner à vos portes pour réquisitionner vos châteaux pour ce qu'ils nomment hypocritement le " bien commun ". Vous aurez alors l'occasion de voir la demeure de vos ancêtres convertie en orphelinat d'État, en centre de rééducation ou en logements sociaux pour familles d'ouvriers. Pensez surtout à vos petits-fils, qui ne se distingueront des millions de jeunes Français de leur âge que par la particule de leur nom de famille. »

Ma belle-mère alla jusqu'à dépasser la vision très personnelle d'Hubert Roquemaure de Villemure de ce qu'il appelait « être de son époque ». Elle se mit en tête de jouer les Simone de Beauvoir en proclamant haut et fort que le rôle de la femme aristocrate ne pouvait plus se limiter à régir la maisonnée et à orchestrer les préparatifs d'activités mondaines. Non seulement les femmes devaient-elles prendre part aux grands débats publics qui les concernaient, mais elles devaient apprendre à développer une analyse critique de leur propre société.

N'allez surtout pas croire qu'Éléonore Roquemaure de Villemure fut l'une des figures dominantes du mouvement féministe de l'époque. Il y a dans « féministe » le même « iste » que dans « communiste » ou « socialiste ». Bref, ça pue le collectivisme et le prolétariat.

La condition de la femme, elle s'en fichait pas mal. Du moins, je crois. Du reste, jamais, ni dans ses paroles ni dans ses gestes, elle ne s'est définie comme une femme. Pas plus d'ailleurs qu'elle ne se soit jamais définie comme Française. La seule appartenance dont elle se réclamait était reliée à sa classe sociale. Je serais même prêt à mettre ma main au feu qu'elle se sent davantage d'affinités avec la reine de Jordanie qu'avec madame Gisèle Viard, notre voisine immédiate qui est propriétaire du manoir jouxtant notre château depuis plus de quarante ans, qui a le même âge qu'elle et qui a perdu son mari deux ans après que ma belle-mère devint veuve. Mais elle est ainsi faite, ma belle-mère : une aristocrate, rien de plus, rien de moins.

Esther I

Domage qu'aucun prix ne récompense les grands interprètes pour le rôle qu'ils tiennent dans leur propre vie. Ma belle-mère et moi aurions certainement été finalistes, mais je crois que la palme me serait revenue. Elle s'est pourtant montrée convaincante, ma belle-mère. Les observateurs de l'époque croyaient dur comme fer à toute cette comédie. Pourtant, il n'en était rien. Les activités industrielles croissantes de son époux commençaient même à lui causer quelques troubles gastriques. Forte d'une réputation enviable en France, Plastron lorgnait désormais du côté de la Grande-Bretagne, où les marchés du polymère et de l'élastomère en étaient encore à leurs balbutiements.

Connaissant le conservatisme britannique et son attachement aveugle à la royauté, le marquis misa sur une campagne publicitaire d'envergure pour se faire connaître outre-Manche. Mon beau-père, convaincu qu'un aristocrate-vendeur de caissons d'aspirateurs risquait de remporter plus de succès que tout autre représentant de

ce type, élaborà toute sa campagne de publicité autour de ses hautes origines.

Dans un premier temps, il tenta de convaincre Éléonore de jouer les ménagères dans un message publicitaire mettant en vedette Supernet II, un magnifique aspirateur-chariot dont la carapace était entièrement faite de plastique *Made by Plastron inc.* Malgré le fait que cette publicité ait été destinée uniquement à la foire industrielle de Manchester, qu'Élisabeth et Philip ne fréquentaient pas ce genre d'événement et que la famille royale britannique n'avait aucune chance de visionner le message publicitaire en question, Éléonore ne voulut rien entendre.

Devant le regard belliqueux de sa femme, sa montée de pression et la fureur de son hurlement, il abdiqua. Il convainquit plutôt Margot, l'une des domestiques au service de la famille, de jouer son propre rôle pour la prospérité de Plastron. On la voyait manier avec bonheur le Supernet II dans les escaliers du château tout en fredonnant un air vaguement bavarois lorsqu'une voix hors-champ prenait place pour vanter la légèreté des boîtiers en plastique. Puis, malencontreusement, Margot échappait le Supernet II, qui percutait violemment les douze marches le séparant du sol. Margot, anxieuse à l'excès, dévalait alors les marches pour récupérer avec le plus grand soin l'aspirateur prodige avant de laisser échapper un soupir de soulagement et d'offrir au public une vue plongeante sur le Supernet II, sorti indemne de sa mésaventure. Le marquis entra alors en scène, tout sourire, pour gronder gentiment Margot d'avoir créé un tel émoi alors qu'elle tenait entre les mains un aspirateur dont le caisson était reconnu pour sa robustesse et sa durabilité, avant de conclure, l'œil vif fixant la caméra : « Les industries Plastron vous offrent des produits de qualité royale ».

Comme prévu, ni la princesse Élisabeth ni le duc d'Édimbourg ne vinrent faire leurs emplettes à la foire de Manchester. Malheureusement, mon beau-père avait négligé la possibilité que la presse britannique soit informée de l'affaire. Toujours à l'affût de croustillants scandales impliquant la famille royale, elle s'empara avec délectation de l'offensive publicitaire de Plastron pour ridiculiser la noblesse française.

Les douleurs pancréatiques d'Éléonore devinrent alors plus pressantes. Elle maudissait Plastron, méprisait le dernier projet de son époux de fabriquer une fibre synthétique assez robuste pour remplacer l'ivoire dans la fabrication de touches de piano et de boules de billard. Elle se serait montrée favorable à l'extermination de tous les éléphants et rhinocéros de la terre si cela avait pu avoir raison de la passion du marquis pour cette entreprise méprisable.

Sous son allure entreprenante et affable, Éléonore mena une charge sans précédent contre cet époux qui la négligeait et qui était si peu attentif à ses états d'âme. Tant pis pour lui, elle le priverait de rejetons tant et aussi longtemps qu'il ne mettrait pas un frein à ses aventures industrielles. En effet, Hubert désirait ardemment des enfants. « Cinq garçons, disait-il, qui pourront prendre chacun des cinq postes à la vice-présidence de Plastron, et une fille qui aura tes yeux ». Eh bien, elle ferait tout pour qu'ils se fassent attendre, ces futurs vice-présidents.

La jeune marquise se mit donc à suivre avec le plus grand soin le calendrier de son cycle menstruel. Tel un astrologue qui attendait l'alignement parfait des astres pour passer à l'action, la vie sexuelle d'Éléonore Roquemaure de Villemure obéissait aux règles implacables de son ovulation.

Encore une fois, Hubert Roquemaure de Villemure n'y vit que du feu, bien qu'il s'inquiétât des crises pancréatiques dont souffrait sa tendre Éléonore à intervalles réguliers. Il tenta de lui faire consulter un médecin de confiance. Mais en vain ; Éléonore affirmait connaître l'origine de ses maux : « Tous vos emportements, l'effervescence qui entoure la réalisation de chacun de vos projets m'épuisent, cher ami. Vous voir ainsi partir aux quatre coins de la France et revenir la tête ailleurs, pleine d'idées plus avant-gardistes les unes que les autres, crée chez moi une tension telle que je ne saurais la décrire. »

Il la trouvait belle dans cette fragilité si typiquement féminine : « Oh, ma mie, vous avez tort de vous tourmenter ainsi de l'objet de notre réussite. C'est en vous que je puise mon inspiration et c'est en imaginant les enfants que nous aurons bientôt que je trouve la force de réaliser mes projets. Il n'y aura pas de plus bel héritage pour eux que ce que nous construirons ensemble. »

C'était sans issue. Son époux se passionnait pour cette bêtise de Plastron et il ne servait à rien de tenter de mettre fin à cette passion qui devait flamber, se consumer, puis s'éteindre d'elle-même. Éléonore était vaincue et tentait de se persuader que la cohabitation d'une Pimpol de Latour et de la matière plastique était chose possible tant que les intérêts de l'un ne viendraient pas nuire à ceux de l'autre. Le pacte était scellé : chacun dans ses retranchements, on ferait preuve d'une politesse réservée empreinte de respect en présence de l'autre.

Dans les faits, cela signifiait que la marquise persévérerait à officier le pique-nique annuel des cadres de Plastron, mais ne souhaitait plus entendre parler de production, de transformation, de moulage, de vente, de chiffre d'affaires et de profits records. Elle se la joua très *cosa nostra* et, à

l'image des belles Siciliennes dont les maris mafieux brasent de sales affaires de contrebande, feignait tout ignorer des activités honteuses de son époux, tout en profitant largement de ses usufruits.

Elle entendait bien dresser autour d'elle de hautes, très hautes parois qu'elle souhaitait voir drapées de soieries aux couleurs apaisantes imprégnées d'une subtile odeur de muguet. Elle y élèverait ses enfants, des petits êtres radieux aux sourires enjôleurs qui feraient sa fierté, des héritiers dont on parlerait avec envie et dont on vanterait le raffinement et l'intelligence.

C'est ainsi que le 10 août 1950, la marquise changea *in extenso* ses mœurs sexuelles dans l'unique finalité de façonner le premier de ses chefs-d'œuvre, qu'elle souhaitait être un garçon. Elle s'isola pour parcourir plusieurs ouvrages sur le sujet afin que chacune de ses relations sexuelles soit dirigée correctement vers l'objectif fixé. Elle commença par apporter quelques modifications à l'alimentation de leur couple, la haute teneur en acidité semblant bien réussir au sexe mâle.

Le pauvre Hubert dut engloutir des quantités impressionnantes de tomates. Sauf exception, tous les repas étaient accompagnés de légumes sur lesquelles coulait une généreuse quantité de vinaigrette. Les fruits des champs et les agrumes avaient la cote côté desserts ; on les dégustait frais, en sorbet, en tartelettes ou en mousse. Ce régime aux vertus antioxydantes avait, hélas, un inconvénient de taille : il fit apparaître de grosses pustules d'eczéma sur le fessier, les genoux, les coudes et le cou du marquis qui, en raison des fortes démangeaisons que cela créait, devait appliquer une pommade matins et soirs et veiller à éviter tout frottement des régions affectées.

Cet incident bouleversa quelque peu les plans d'Éléonore, convaincue – trois ouvrages étaient unanimes sur la question, dont le très renommé *Amour et procréation chez les nobles* – que la position du missionnaire demeurerait la plus propice à la fécondation, particulièrement lorsqu'elle était combinée à une posture à la verticale des jambes de la partenaire. Avec quelques exercices d'étirement, Éléonore parvint à tenir cette position de longues minutes malgré le fait que son genou appuyait parfois contre son nez, ce qui lui demandait un effort de souplesse supplémentaire. Sa contrariété fut donc grande lorsque l'eczéma d'Hubert l'obligea à revoir sa stratégie. Celui-ci souffrait visiblement du frottement de ses genoux contre les draps. Les positions offrant un col de l'utérus accueillant et volontaire n'étaient pas très connues à cette époque et la bonne société limitait généralement ses ébats sexuels à trois ou quatre postures.

Éléonore opta donc pour une position de derrière où les deux partenaires se tenaient couchés sur le flanc gauche. Cette disposition des corps obligeait néanmoins la marquise à se tourner sur le dos et à élever ses jambes vers le plafond dès que la semence de son époux était expulsée.



Le temps passait et les problèmes d'eczéma d'Hubert devinrent chroniques. Éléonore avait la nausée juste à penser à cette autre nuit où il lui faudrait jouer les Folies-Bergère, les jambes en l'air, plutôt que de s'endormir confortablement dans le creux de l'épaule de son époux.

Chaque jour qui voyait ses règles arriver était marqué au fer rouge. La belle s'enfermait alors toute la journée dans ses appartements et ne souhaitait voir personne. Elle

se mit à prier et à brûler lampion sur lampion, mais il fallait aller plus vite. Elle eut alors recours à la cartomancie. Lorsque le cœur surgissait à plusieurs reprises suivi du trèfle, les conditions étaient alors favorables à l'ensemencement. Par contre, il ne servait à rien de tenter le coup lorsque le valet de pique se pointait. Voilà qui lui permit de souffler un peu et d'espacer ses relations sexuelles ; la cartomancienne était formelle, ce n'était pas la quantité de fornication qui favorisait la procréation, mais leur qualité. Une fornication par semaine dans des conditions idéales s'avérant plus bénéfique que quatre fornications à tout hasard. Cette approche plut à Éléonore, pour qui l'activité sexuelle se classait au rayon des obligations amenées par le mariage au même titre que les déjeuners du premier dimanche du mois chez sa belle-famille.

Mais le rejeton n'en finissait plus de se faire attendre. L'anxiété gagnait la marquise, qui se mit à douter. Sa propre mère avait eu coup sur coup six enfants, sa grand-mère maternelle, quatre. La seule histoire d'infertilité de la famille concernait une cousine germaine du côté de son père. Sa sœur cadette avait même donné naissance à des jumelles le mois dernier. Se pouvait-il qu'Éléonore Roque-maure de Villemure soit stérile ? Bon sang, le destin semblait s'acharner contre elle. Sa mère ne manquait d'ailleurs pas une occasion de la blâmer pour sa mauvaise fortune.

— Petite sotte que vous êtes, lui lançait-elle. Voyez où elles vous ont menée, vos rébellions ridicules contre votre mari. Ce n'est pas à votre âge que l'on doit se mettre à la tâche pour assurer sa descendance. Si j'avais agi de la sorte, vous ne seriez que deux ou trois descendants Pimpol de Latour... et par malchance, j'aurais pu ne faire naître que des filles. Vous voulez savoir ce qu'il en serait advenu de notre illustre famille ? Rien : elle se serait éteinte

après avoir vu passer tous ces siècles, survécu à toutes ces guerres. Tout cela pour une lubie de jeune étourdie.

Grâce à Dieu, la descendance Pimpol de Latour était chose assurée. Les petits mâles étaient nombreux et vigoureux et, à moins d'un cataclysme, tout permettait de croire que cette race survivrait aux prochains siècles. Hélas, la survivance des Roquemaure de Villemure était chose plus incertaine. Cette illustre maison ne comptait que trois représentants mâles en âge de procréer : Hubert et ses cousins, Matthias et Wilhem. Ce dernier, dont les deux pieds étaient solidement ancrés dans la quarantaine, cumulait tant et tant de conquêtes féminines que même les tabloïds finirent par s'en lasser. Quant à Matthias, 19 ans, son excentricité – il se passionnait pour l'élevage de ces horribles chats sans poils – faisait craindre le pire pour sa famille. Tous les espoirs reposaient donc sur la virilité d'Hubert et, à plus forte raison, sur son épouse dont l'apparente immaturité commençait à provoquer quelques racontars.

La mère d'Éléonore décida de déménager ses pénates au château de son gendre, question de rassurer la belle-famille et de démontrer qu'elle avait les choses en main. C'était avant tout une question d'honneur. En unissant leur fille au marquis de Poitou, la mise du clan Pimpol de Latour comprenait le nom d'une famille aux armoiries glorieuses et une descendance nombreuse assurée. Convaincue qu'il ne pouvait y avoir de défaut sur la marchandise livrée, la baronne Pimpol de Latour souhaitait confirmer que la nature parfois farouche de leur fille n'était pas en cause et que celle-ci mettait tout en œuvre pour favoriser la fécondation.

La vieille femme mit fin à l'offensive des plats à base de tomates et au siège des pamplemousses au petit déjeuner.

Grand bien lui fasse, les fesses et les genoux d'Hubert prirent rapidement du mieux. La baronne introduisit une cuisine riche où les viandes voisinaient souvent des sauces onctueuses, fit servir des portions plus généreuses et coupa court aux boissons excitantes. Elle ordonna à sa fille de délaissier ses longues promenades dans les bois pour la détente, la lecture ou le piano. Le résultat ne se fit pas attendre : Éléonore prit quatre kilos en deux mois, ce qui, de l'avis de la baronne, créait des dispositions favorables à la procréation.

Hubert, d'abord contrarié par la venue impromptue de sa belle-mère, en vint à apprécier cette vieille aristocrate sèche et autoritaire. Il en avait plus que marre des pâtes *puttanesca*, *all'arrabbiata*, *alla Norma* ou *alla-je-ne-sais-quoi* que faisait préparer son épouse. Il dévora avec délectation le premier lapin à la moutarde qu'il mangeait depuis des mois et s'extasia même devant le plus simple bœuf aux carottes qu'on lui servit.

La prise de poids d'Éléonore était également loin de déplaire au marquis, qui préférait le bon pain frais aux petits croûtons secs. Les hanches voluptueuses et la poitrine plus généreuse ne manquèrent pas d'éveiller en lui l'instinct du mâle reproducteur. Les sens aiguisés par les phéromones de la marquise, il délaissa son repère habituel – la bibliothèque – et ses volumineux dossiers pour passer davantage de temps aux côtés de son épouse.

La baronne surveillait les choses de près. Quelque chose clochait. Le couple était amoureux, ça ne faisait aucun doute. L'écoute attentive que faisait la vieille aristocrate de son poste d'observation situé dans le couloir face à la porte close de la chambre des tourtereaux lui permit d'entendre grincer les ressorts du matelas à maintes

reprises. La mécanique du bel Hubert semblait donc parfaitement huilée.

Il ne pouvait s'agir que de son Éléonore. Encore une fois. Elle lui semblait tendue et anxieuse. Seule une mère pouvait percevoir que derrière son bon appétit et son visage arrondi se cachait un regard nerveux. En observant silencieusement sa fille, elle l'avait vue à plusieurs reprises tourner une mèche de cheveux avec son index. Ce signe ne mentait pas. Elle se souvenait lui avoir coiffé les cheveux solidement noués derrière la tête pour lui faire passer cette mauvaise habitude, plus jeune. Elle s'était ensuite mise à gruger ses ongles que sa mère lui ordonnait de couper chaque semaine et de porter très courts : « Dieu tout-puissant, pensait-elle, cette fille venue au monde avec dix-sept jours de retard et qu'il aura fallu plus de quinze heures de douleurs atroces pour expulser a beau atteindre la fin de la vingtaine, elle aura besoin de moi toute sa vie. »

Fidèle aux vieilles traditions, la baronne prit l'habitude d'arroser généreusement chaque dîner de bon vin qu'elle resservait systématiquement à sa fille dès que son verre menaçait de se vider. L'effet fut saisissant. L'alcool, en plus de délier les langues, présentait une vertu non pas aphrodisiaque comme le pensaient plusieurs naïfs enclins à croire tout ce qu'on raconte, mais libératrice. L'alcool pris avec un excès calculé agissait sur les inhibitions, les peurs et les angoisses de façon à les dissoudre pour que se dévoile le côté le plus radieux des êtres tourmentés.

La baronne avait d'ailleurs déjà appliqué cette médecine à son fils aîné quelques années auparavant. L'effet se révéla des plus intéressants à court terme. Le jeune homme, aux prises avec de terribles coliques avant chaque épreuve écrite ou orale, fut amené par sa mère à

boire un « petit remontant qui donne de l'assurance » deux heures avant l'événement qui lui tiraillait le tube digestif. Seulement, le pauvre fut tant satisfait des résultats qu'il confia toute sa destinée à cet élixir qui lui donnait la force de devenir l'individu qu'il avait toujours voulu être.

Bien que la baronne n'y établît aucun lien causal, son fils aîné passa le plus clair de sa vie avec un verre de scotch, de bourbon ou de Martini à la main en discourant de tout, même de choses qu'il ne connaissait pas, avec pour seule compagnie des poètes ratés, d'illustres auteurs inconnus et des anarchistes égarés qui profitaient des largesses de son portefeuille.

Cette thérapie connut des effets plus heureux chez Éléonore. Ses soirées furent plus bavardes et, sans rechigner, son Éléonore gagnait sa chambre, les joues en feu, légère et inconsciente des barrières qu'elle dressait dans sa propre existence.



La nouvelle tomba en novembre 1954. La marquise de Poitou, gênée par de fortes nausées depuis quatre jours, était enceinte. On pouvait désormais respirer mieux. L'honneur des Pimpol de Latour était sauf et le clan Roquemaure de Villemure se trouvait rassuré : Hubert aurait sa propre descendance. Le marquis chancelait de bonheur, Plastron allait non seulement lui survivre, mais ce serait son fils qui en assurerait la prospérité. Éléonore était soulagée : elle se montrait digne de son époux. Reconnaissante envers la providence, elle s'engageait à porter tous les enfants que son époux souhaitait avoir, dut-il y en avoir une douzaine.

Cet enfant était à ce point attendu que tous s'affairèrent à tisser un véritable cocon autour de la future mère afin de la mettre à l'abri de tout ce que la nature pouvait comporter de périls, des piqûres d'abeilles aux coups de chaleur, des grands vents aux insulations.

Hubert fit même confectionner, aux mesures de son épouse, un fauteuil roulant en polymère de type polyéthylène de haute densité, qu'il fit capitonner et recouvrir des plus beaux tissus importés de Turquie. La vieille baronne dut déployer beaucoup d'efforts pour convaincre son gendre qu'il valait mieux qu'Éléonore ne vit pas ce cadeau pourtant magnifique, la sensibilité extrême des femmes enceintes pouvant avoir des effets perturbateurs sur le fœtus. Il serait donc plus approprié de le lui offrir une fois que la naissance serait chose faite. Dépité, Hubert s'en retourna avec son fauteuil et fit remplacer les roues par des patins courbes ; il serait tout aussi indispensable transformé en berceuse.

La grossesse de la marquise fut ponctuée de frayeurs, petites et grandes, en raison de saignements occasionnels, de douleurs au bas ventre et de la protubérance somme toute modeste de son ventre. Elle passa donc la majeure partie de sa grossesse allongée sur son lit, dans une chaise à l'ombre d'un saule immense ou bien calée dans les coussins de la méridienne Empire qu'on avait déplacée pour elle de la bibliothèque au salon.

Tout le personnel du château était aux petits soins pour celle qui se laissait faire avec une réelle bienveillance. Ses mois de grossesse, malgré les inquiétudes que suscitait parfois son état, étaient empreints d'un bonheur simple et envoûtant à la fois. Elle ne décidait plus rien au château, pas même de la robe qu'elle allait enfiler pour la journée ; sa mère s'en chargeait. Elle pouvait s'offrir le luxe d'être

totalelement oisive, personne ne saurait le lui reprocher. Elle se sentait comme la petite fille qu'elle avait été il n'y avait pas si longtemps, celle à qui son père pardonnait tout, la capricieuse à qui l'on préparait des repas particuliers parce qu'elle avait horreur de la viande rouge, des poissons et des légumes verts, la petite qui allait jouer dans le sable avec ses chaussures de cuir verni blanc et que les domestiques, sur un simple sourire de sa part, s'empressaient de décrocher pour que la baronne n'en fasse pas un drame.

Cette petite chose grouillante dans son ventre la rendrait forte et coriace. Elle entendait être totalement dévouée à cet enfant. Elle en ferait le plus beau joyau de tout ce que les Pimpol de Latour comptaient de rejetons. Cet enfant serait lumineux, il s'élèverait au-dessus de tous et c'est elle, Éléonore, qui porterait le sublime flambeau à bout de bras. Il serait la fierté de son père et, pour avoir donné le meilleur d'elle-même à leur fils, Hubert lui en donnerait tout le mérite, à elle, Éléonore.

À trois semaines du terme de sa grossesse, Éléonore se mit à perdre du sang. Au début, un peu le matin, puis beaucoup plus, à toute heure de la journée. Le professeur Watters, obstétricien renommé, fut requis au château à l'aube, un dimanche chaud et lourd de juillet. La vieille baronne fit réveiller la cuisinière de jour afin qu'elle apprête du foie de veau en urgence. Une bonne dose de fer redonnerait à sa fille quelques énergies dont la pauvre aurait bien besoin. Hubert faisait les cent pas dans la cour ; il avait en horreur d'être confronté à une situation qui lui échappait totalement et sur laquelle il ne pouvait exercer aucun contrôle.

Devant l'importance des pertes sanguines, le professeur jugea préférable de faire transporter la marquise à l'hôpital

le plus proche, où l'attendait une chambre privée. Elle y serait au calme et bien traitée ; il n'y avait aucune inquiétude à y avoir. La baronne se désolait que sa propre fille donne la vie dans la chambre anonyme d'un hôpital public, elle qui avait toujours accouché dans le raffinement du manoir familial. Refusant que sa fille ingurgite la moindre nourriture des cuisines de l'hôpital, elle fit préparer en vitesse des bouillons riches en moelle. Les vieux trucs restaient les meilleurs.

Après huit heures de travail et la perte de trois litres de sang, on put entendre un cri rauque sortir de la salle d'opération 412.B de l'Hôpital Lariboisière. Le résultat n'était pas celui attendu. C'était une fille, une minuscule fille au teint violacé dont les membres rappelèrent à Hubert ceux des grenouilles qu'il capturait jadis avec son frère aîné.

Avant même que l'infirmière se présente à la salle des familles avec le petit paquet joliment enveloppé d'une couverture ouatée jaune pâle, la vieille baronne avait prévenu son gendre.

— J'ai un mauvais pressentiment. Faites-vous à l'idée que votre premier enfant sera une fille. Ça vous évitera d'être déçu.

Mais le marquis de Poitou était un visionnaire doublé d'un optimiste.

— Nos garçons viendront chacun en leur temps, madame. Éléonore n'a pas encore 30 ans. Tout vient à point à qui sait attendre.

Hélas, le mauvais œil de sa belle-mère s'avéra plus aiguisé que la sagesse de ses propos. Lorsque la porte s'ouvrit pour faire place à la rondouillarde infirmière et à son colis suspect, la baronne confirma.

— Ne dites rien... c'est une fille. J'en suis certaine, sinon vous n'auriez pas choisi cette horrible couverture jaune. Je me trompe ?

— Montrez-la-moi, enchaîna Hubert. Elle me semble bien rouge, non ? Est-ce ainsi que ça doit être ? Non, non, je ne souhaite pas la prendre, j'en serais incapable. Confiez-la plutôt à sa grand-mère... Voilà, comme cela.

— Dieu du ciel, mais elle ne pèse rien, cette petite. Vous êtes bien certaine qu'elle est viable, au moins... On a dû vous dire qu'elle a plus de deux semaines d'avance.

— Ne vous en faites pas, madame, cette...

— On dirait qu'elle dort. En voilà une drôle de chose. Mes bébés à moi hurlaient des heures après l'accouchement. Il faut dire qu'ils étaient plus vigoureux que cette petite. À peine nés, ils étaient déjà joufflus ! Ma dernière pesait plus de quatre kilogrammes, vous vous rendez compte ? Celle-ci me semble si... rachitique. Mais bon, si vous dites qu'on ne doit pas s'inquiéter.

Il ne leur fut pas possible de se rendre au chevet d'Éléonore pour constater les dégâts : son état restait préoccupant, même alarmant. L'obstétricien devait trouver la source de tous ces saignements.

Trois jours avaient passé lorsque le professeur Watters se présenta enfin au château, la mine affectée. Avant même de préciser l'objet de sa visite, l'homme dut faire face à la fusillade de questions de la veille baronne. Oui, l'état d'Éléonore s'améliorait peu à peu. Non, la vie du poupon n'était pas compromise. La petite buvait convenablement, dormait bien, ses premières selles étaient parfaites aux yeux du corps médical, tant par leur couleur verdâtre que par leur odeur fétide. Il s'agissait d'autre

chose. L'équipe du professeur venait de trouver la cause des saignements répétés lors de la grossesse et des hémorragies à l'accouchement. Des fibromes étaient en cause. Hubert devint livide et la baronne cachait mal sa détresse derrière une grimace.

— Ces fibromes dont vous parlez, professeur... De quoi s'agit-il, au juste ? Est-il question de cancer ?

— Non, non, toutes les vérifications ont été faites. Rassurez-vous, les résultats sont négatifs : les fibromes sont bénins.

— Mais quel est le problème, alors ? Vous n'avez qu'à les lui retirer, non ? lança la vieille femme, qui revenait peu à peu de ses émotions et qui tenait à intervenir sur tout propos touchant sa fille.

— Nous sommes effectivement dans l'obligation de les lui retirer ; ils sont trop nombreux et continueront à occasionner des saignements et des douleurs pelviennes à votre épouse. Mais l'opération n'est pas sans conséquence : nous devons pratiquer une hystérectomie.

— Une quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? s'impatienta la baronne.

— Hum ! Nous devons retirer complètement l'utérus de madame Roquemaure de Villemure, monsieur le marquis.

— Cela signifie que...

— Quoi, qu'est-ce que vous racontez, qu'est-ce que tout cela signifie, nom de Dieu ? tonna la vieille. Hubert, vous disiez...

— Votre fille ne pourra plus avoir d'enfant, madame... voilà ce que cela signifie.

— Dieu du ciel ! Quelle malédiction ! Toutes ces tuiles qui s'abattent sur nous. Je lui avais bien dit, pourtant. Avec toutes ses sottises... et tout ce temps perdu... Dire que j'avais déjà trois enfants à son âge.

— Mais il n'y a guère d'inquiétude à y avoir, reprit le professeur. Cette opération est une pratique chirurgicale courante aujourd'hui. Votre épouse sera sur pied dans trois mois, le temps que la cicatrisation soit complète.

Mais plus personne n'écoutait Watters et la baronne, pas plus que son gendre, n'eut l'idée de s'informer davantage de la condition d'Éléonore.

Hubert se sentait pris d'une immense fatigue. Ses épaules lui semblaient lourdes, ses jambes, vacillantes. Il perdait pied. Sa majestueuse construction s'effondrait. À quoi bon continuer ? Quel sens allait maintenant prendre Plastron alors que s'évanouissaient tous ses espoirs de le confier aux mains d'un fils chéri ?

La vieille femme s'effondra lourdement sur un fauteuil de velours usé qui tentait de se faire oublier derrière une fougère foisonnante. Elle ne souhaitait pas que son gendre la vît dans cet état, abattue et désarçonnée. Des fibromes. Mais par quel mauvais coup du destin sa propre fille avait-elle développé ces ignobles choses ? Et ce médecin prétentieux qui avait eu l'audace de l'accuser, elle, de ce malheur : « La présence de fibromes intra-utérins est fortement héréditaire, mais comme ils passent le plus souvent inaperçus, peu de femmes en sont conscientes. Quelquefois, hélas, ils laissent des séquelles irréparables. » Elle l'avait bien remis à sa place, ce charlatan, en lui mettant sous le nez toute la progéniture née des femmes Pimpol de Latour, et le mettait même au défi de lui trouver le moindre fibrome à elle, aussi infime fut-il. Mais qu'est-ce qui clochait donc avec Éléonore ? Elle l'avait pourtant

élevée comme tous ses autres enfants, elle était même allée jusqu'à l'allaiter les six premiers mois, c'était peu dire ! Mais fallait-il vraiment s'en surprendre ? Éléonore lui avait occasionné de telles frayeurs par le passé, des otites à répétition et quelques visites en salle d'opération : amygdales à 7 ans, dents incluses à 9 et appendicite à 14. La réputation de terres fertiles des femmes Pimpol de Latour et de leur progéniture coriace venait d'essuyer une dure défaite. Ça, c'était certain.

Ma Mustang 1973, série Hardtop

Reprenons ma petite histoire, maintenant. Un retour en arrière s'impose. Fin des années 70, début 80, j'étais jeune et beau, j'étais moi.

Tous les samedis soir, je prenais ma bagnole et je me rendais dans les mauvais quartiers. Notre lieu de rencontre changeait à chaque semaine, mais se tenait souvent à l'est. Il nous arrivait quand même de nous rendre au nord de temps à autre. J'étais le seul à être de l'extérieur. Ça m'a valu le surnom d'« Apatride ». Bon, passons. Le but de ces rassemblements : les démonstrations. C'est comme ça qu'on les appelait. C'était assez couru à l'époque, il n'était pas rare qu'on y soit plus d'une cinquantaine. Les démonstrations. Six ans de ma vie et les plus beaux souvenirs que je n'aurai jamais.

Ma spécialité à moi, c'étaient les accélérations. Je prenais le départ côte à côte avec deux autres types et, au signal, on y allait à fond la caisse jusqu'à la ligne d'arrivée,

située à plus ou moins mille mètres de là. Fuentès tenait à mesurer lui-même la distance, mais le pauvre Fuentès n'était pas foutu de rendre la monnaie correctement quand il remplaçait son oncle à la boucherie. Alors, pour mesurer une distance semblable avec son ruban qui ne dépassait pas les cinquante mètres... j'ai toujours eu quelques soupçons. Mais il était bien, Fuentès, et ça lui donnait une réelle prestance. Si vous l'aviez vu, son ruban au cou et le chrono toujours à la main. Il se prenait pour l'officiel et engueulait tous ceux qui contestaient les règles. Malgré tout, je n'ai jamais vu personne s'en prendre à lui. Il faisait partie du spectacle. À la fin de chaque course, il clopinait sur sa mauvaise jambe jusqu'au fil d'arrivée pour le simple plaisir d'être de ceux qui tapoteraient l'épaule du vainqueur et nargueraient les perdants.

Il y avait là un concentré de tout ce qui me tenait à cœur. Des gars authentiques avec qui je pouvais passer des heures à discuter soupapes, pistons, carburateurs et tuyaux d'échappement sans qu'on me prenne pour un demeuré. Il y avait du bruit aussi, beaucoup de bruit. C'est pourquoi on privilégiait les parcs déserts de stationnements d'usines. C'était vaste, retiré, et les flics ne s'y pointaient jamais.

Les bruits de moteurs poussés à bout et le rythme saccadé lors du passage à la deuxième vitesse m'enivraient. Le crissement des pneus sur la chaussée et les odeurs, le souvenir de ces effluves est toujours resté présent à ma mémoire. L'émanation d'essence qui saturait l'air. Et les filles. La plupart ne portaient aucun soutien-gorge. Ça aurait été trop moche de gâcher le spectacle de l'épaule nue. Leurs fesses étaient bien moulées dans leur jean trop serré et leur taille, soulignée par ces larges ceintures à boucle disproportionnée qu'elles portaient par-dessus leur tee-shirts. Mais ces filles étaient intouchables. Elles arrivaient

toutes accompagnées de leur copain, de leur frère ou d'un cousin, puis usaient abondamment de leur charme sous l'œil approbateur de leur garde du corps. Gare aux mecs trop entreprenants. Toute atteinte à leur bonne réputation risquait de nous expédier directement aux urgences. Des sanguins, ces mecs. Tout ce que j'aurais aimé être.

Ma bagnole faisait l'envie de tous les gars. Une Mustang 1973, série Hardtop, une vraie merveille. Une Américaine, en plus. Non seulement puissante, elle était magnifique. Ça peut paraître fleur bleue de craquer pour sa voiture, mais c'était vrai. Exactement le genre d'automobile qu'on voyait à la télé dans les séries américaines ; d'un orange rutilant, je lui avais appliqué de larges bandes adhésives noires sur le capot. On ne pouvait pas trouver plus yankee que ça. C'est mon père qui me l'avait offerte contre services rendus. Une drôle d'histoire.



Je venais d'échouer mes examens pour la troisième fois et je n'avais qu'une seule chose en tête : que mes parents délaissent définitivement les projets d'études supérieures qu'ils caressaient pour moi. J'ai toujours détesté l'école et ça ne m'a jamais réussi. Même les fois où il m'est arrivé de m'appliquer réellement, à la suite de menaces de mon père, je ne réussissais pas et j'étais recalé. Au début, mes parents croyaient que les instituteurs étaient en cause. J'ai donc souvent changé d'école. Puis, un jour, ils se firent à l'idée que leur fils cadet était un cancre et que l'école n'y était pour rien.

À partir de ce moment, ils s'évertuèrent à trouver une solution de rechange à mon avenir clés en main, qui prévoyait des études avancées, un mariage réussi avec une aristocrate pleine de charme et des enfants pour assurer la

lignée des d'Amri. En tout point la voie suivie par Lucien, mon frère aîné. Il est volcanologue, Lucien. Sans blague. Après des études en géologie, il s'est passionné pour les cratères, la suie et le soufre. Mais dans les faits, il ne foutait pas grand-chose. Lorsqu'une activité volcanique était détectée, ce qui n'arrivait pas plus que deux fois par année, il bouclait sa valise, embrassait la petite fille du chevalier D'Ambroise qui lui tenait lieu d'épouse et partait quelques semaines réaliser des clichés sur lesquels on ne voyait pas plus de traces de lave que de crachats de feu. Le boulot de mon frère consistait à photographier de la fumée, des pierres rendues jaunes par le soufre et des cratères, beaucoup de cratères, petits et grands.

Mon père avait décidé de me faire suivre une formation à l'étranger, de celles qui mènent à un diplôme bidon. C'est là qu'entre en scène l'aspect « étranger » du diplôme et que s'opère une véritable opération « camouflage ». Le diplôme obtenu à l'étranger permet de faire passer un papier de pacotille en un grade recherché. Comme personne n'en a entendu parler et que tout ce qui est anglo-saxon est dans le ton, l'illusion est parfaite. Ça marche à tout coup. Mon père avait un cousin du côté maternel qui s'était exilé deux ans au Danemark et qui en était revenu avec un « diplôme de spécialisation en méthode scientifique de grade II » de l'Institut d'études alternatives supérieures d'Alborg. Mon père n'en espérait pas moins pour son fils cadet.

Dès lors, chaque semaine voyait son lot de prospectus arriver par la poste. La plupart du temps, ils provenaient d'obscures écoles étrangères où les droits de scolarité étaient faramineux, mais d'où chaque nouvel inscrit se trouvait assuré de graduer avec un joli diplôme prêt à encadrer. La plupart de ces écoles se trouvaient en Grande-Bretagne, mais certaines avaient pignon sur rue

aux États-Unis, au Canada ou en Nouvelle-Zélande. Le Greenland College of Administration, vous vous imaginez un peu ? Il était hors de question que je m'exile à l'autre bout du monde, dans une vallée où l'air ambiant empestait la laine de mouton mouillée.

Tout ce qui venait de Grande-Bretagne était convoité et une bonne connaissance de l'anglais, conjuguée à un accent impeccable, valait certainement une licence en droit.

La sombre perspective d'un collège outre-mer ne m'inquiétait pas beaucoup, car même si nous étions bien nantis, mon père gérait le pécule de la famille avec circonspection. Toutefois, la possibilité de me retrouver cloîtré entre les murs humides d'un collège de province en Grande-Bretagne était, elle, bien réelle. Et dans cet éventail de destinations lointaines et plus abordables, les prospectus que mon père mettait de côté plutôt que de les envoyer aux ordures pullulaient. Saint-Andrews, Aberdeen, Plymouth, Ipswich et Middlesbrough étaient dans la course.

J'avais vécu mon troisième échec aux examens avec sérénité et soulagement ; cette tentative ultime signalait l'arrêt de mort de ma vie estudiantine. Du moins, c'est ce que je croyais. On sort drôlement usé de quinze années d'échecs, de retards et de rattrapage scolaire. Mais là, je me figurais que les jeux étaient faits, définitivement. Robert d'Amri ne serait pas un de ces aristocrates intellectuels qu'il fait bon recevoir à sa table parce que Robert d'Amri détestait lire, maudissait le théâtre et la poésie, ne comprenait que dalle aux chiffres et n'était pas foutu de jouer *Frère Jacques* au pipeau. Il voulait la paix, simplement la paix.

C'était bien naïf de ma part. Tellement naïf que je n'avais même pas prévu offrir un autre choix à mes parents. Une voie d'évitement qui leur aurait permis de

sauver la face et de répondre à un « Ah, vous voilà donc madame d'Amri. Mais dites-moi, nous nous sommes bien inquiétés pour Robert. Samuel ne l'a pas revu depuis les épreuves de fin d'année. Il n'est pas malade, j'espère ? » Une fois acculé au pied du mur, il fallut bien réagir. La perspective de l'exil planait au-dessus de moi. C'était du sérieux.

Les pur-sang arabes me sauvèrent. Plus précisément, c'est ma passion improvisée pour l'élevage de poulains destinés à la course, activité que pratiquaient les d'Amri depuis trois générations et dans laquelle ils étaient passés maîtres, qui me tira de ce merdier. Leur bonne réputation reposait sur la victoire éclatante de Blue Velvet au Championnat de France de 1976 et de fréquentes positions de tête des chevaux issus de notre élevage à des championnats régionaux ou européens.

Les chevaux étaient la grande passion de mon père. Moi, ils m'indifféraient. Mais dès lors qu'ils m'offrirent une chance de salut, je mis une plus grande application à leurs soins, auxquels je participais par obligation depuis mon enfance, et accrus mes visites aux écuries, question de marquer le coup avec mon paternel. J'attendis patiemment le bon moment pour faire à mon père ma grande déclaration d'amour pour ses chevaux. La journée fut bien remplie et lui et moi étions restés tard aux écuries pour soigner les cals que développaient les poulains qui commençaient leur entraînement. En pensant à l'exil britannique qui m'attendais, j'abordai directement mon père. Il mit quelques secondes à s'en remettre tant il était inhabituel que j'entame une conversation. Depuis mon adolescence, je limitais mes interventions orales à des phrases de moins de cinq mots ou, obligé, j'offrais une défense faiblarde aux récriminations dont j'étais, hélas, souvent l'objet.

— Bonsoir, papa. Heu ! J'arrive du champ d'entraînement.

— ...

— Il y a un truc dont j'aimerais vous parler. Enfin, j'ai un truc à vous demander.

— Un truc ?

— Ouais. En fait, il s'agit des chevaux. Comment vous dire ? Comme Lucien n'a que ses volcans en tête, eh bien, je me suis dit que je pourrais travailler avec vous à l'élevage. Bon, je sais, je fais des petits travaux depuis un bout déjà, mais vous pourriez m'en montrer davantage.

— Mais Robert, vous me surprenez. Vous m'aviez toujours laissé croire, tant dans votre attitude que dans votre comportement, que vous n'aviez aucune attirance particulière pour l'élevage. Alors, que signifie ce...

— Ouais, mais enfin, vous comprenez, là, c'est différent. Maintenant que je ne vais plus à l'école et que j'ai plus de temps libre, ça m'intéresse vachement.

— Robert, votre langage.

— Pardon, papa.

— Vous disiez...

— Enfin, je trouve ça plutôt bien comme métier et puis ça serait pas mal si l'élevage restait dans la famille, non ?

— Vous avez toujours trouvé que les chevaux empestaient.

— Ouais... C'est vrai qu'ils empestent, mais ça n'empêche rien, ça !

— Dois-je vous croire ?

— Mais enfin, papa. Donnez-moi au moins une chance. C'est vrai, quoi ! Moi, les chevaux, je les ai sous la fenêtre de ma chambre depuis toujours, alors c'est bien normal de râler un peu. Ce n'est pas toujours facile de se faire réveiller à six heures du matin par des bruits de sabots et des hennissements qui n'en finissent plus. Mais bon, c'est fini tout ça. À partir du moment où c'est mon boulot, ils peuvent bien me réveiller, ça m'est égal.

— Et vos études ?

— Mais papa, je peux bien aller chez les Anglais passer quelques mois si vous voulez, mais ce sera du fric gaspillé. Ce n'est pas un diplôme qui me fera bosser. Ça fera juste retarder mon apprentissage ici, à l'élevage.

— Robert, avez-vous réfléchi, ne serait-ce que cinq minutes, au fait que vous risquiez d'être considéré comme un paria par vos semblables ? Je sais bien que ce ne sont pas là des considérations qui pèsent lourd pour vous, mais cela risque de vous suivre longtemps et de nuire à vos relations sociales. Et le mariage, Robert, vous y avez pensé ? Qui voudra épouser un homme sans diplôme ?

— Mais papa, je ne vois pas le problème. Ce n'est quand même pas comme si je vivais aux crochets de l'État... Vous avez une profession qui est bien perçue, vous, et vos revenus sont plutôt enviables. Quand on parle de vous, on vous associe aux chevaux, non ? Pas à votre licence en droit. Ça, tout le monde l'a oublié. Laissez-moi au moins tenter le coup, donnez-moi une chance. Je vous jure que si vous n'êtes pas satisfait, je prends le premier vol pour Portsmouth.

— ...

— Je ne veux même pas être payé. Laissez-moi seulement vous montrer que je peux avoir du cœur au ventre.

C'est ainsi que j'ai commencé à travailler avec mon père à l'élevage. J'y passais pas mal de temps. Pas comme les gars qui partent bosser le matin et qui reviennent le soir. Ça, non. Mais je devais facilement y consacrer dans les vingt heures par semaine. Le plus difficile était de me lever à l'aube. Mes journées se ressemblaient toutes, mais je ne peux pas dire que je m'ennuyais. Ça m'occupait.

Comme je m'acquittais correctement de mon travail, j'avais gagné le silence de mes parents sur mes activités nocturnes et les quelques heures par semaine que je passais à réparer et à soigner ma voiture.

Mon père était visiblement satisfait du boulot que j'abattais pour lui et surpris, je crois, de mon assiduité et de ma persévérance. Il s'attendait à ce que je le laisse tomber après quelques semaines et ma présence, toujours ponctuelle, semblait le toucher d'une certaine façon. Il alla même jusqu'à faire quelques tentatives pour se rapprocher de moi. Il venait me prêter main-forte pour le toilettage des poulains de temps à autre et me parlait longuement de ses pur-sang arabes, ces bêtes exceptionnelles, de leur croupe parfaite qui en faisait de grands coureurs. Jamais il ne me regardait dans ces moments-là. Il n'avait d'yeux que pour ses poulains, qu'il caressait plus qu'il ne les brossait.

C'est une chance qu'il ne me regardât pas car il aurait pu percevoir mon indifférence totale envers ces animaux et pire, un malaise quant à ces révélations père-fils qui m'embêtaient et qui ne suffisaient pas à m'émouvoir.



Un dimanche matin, alors que mon père lisait le journal à table – une mauvaise habitude qui avait toutes les chances de contaminer ses deux fils, selon ma mère –, il la vit : une petite annonce dans la rubrique « Voitures haut de gamme à vendre ». Deux lignes seulement : « Ford Mustang 1973, modèle Hardtop, V8, excellente condition, vendeur motivé. »

Il encercla ces lignes à l'encre rouge avant de me tendre le journal alors que je tartinais généreusement mon pain de confiture.

— Robert, jetez un œil là-dessus et dites-moi ce que vous en pensez.

J'en eus le souffle coupé. Je n'arrivais pas très bien à comprendre à quoi tout cela rimait. Mon père avait des Peugeot familiales depuis aussi loin que je me souviens, et je le voyais assez mal rouler en Mustang. J'avais tellement essuyé de reproches de sa part concernant mon unique intérêt pour les voitures et mes sorties nocturnes avec des gens peu fréquentables qu'il ne m'était même pas venu à l'idée que cette petite annonce encerclée de rouge puisse être pour moi.

— Ça ne doit pas être très loin, ce numéro de téléphone. On pourrait prendre congé cet après-midi et aller la voir.

— Vous changez de voiture ?

— Enfin, Robert, vous me voyez dans ce genre de voiture ? Réfléchissez un peu. C'est pour vous, pas pour moi.

— Pour moi... Mais ils ne doivent pas la vendre à rabais, c'est un modèle recherché de 1973, vous savez.

— J'ai payé de longues études à votre frère qui m'ont coûté une petite fortune. Cette voiture n'en représentera probablement qu'une infime partie et comme tout me porte à croire que vous ne retournerez pas de sitôt sur les bancs d'école, je tiens à vous faire un tel présent.

— Mais ce n'est pas nécessaire, vous savez. La Peugeot me convient.

— J'apprécie beaucoup votre travail à l'élevage, Robert, et ce cadeau est une façon de récompenser vos efforts. Alors, j'appelle et on convient d'une rencontre cet après-midi ?

La Mustang se trouvait à deux heures de route de la maison. Deux heures de route ! Je fus pris d'une angoisse terrible, d'une sorte de pression au niveau de la poitrine. Ça peut sembler dingue, mais qu'est-ce que j'allais lui raconter, à mon père, pendant deux heures ? J'ai toujours détesté les tête-à-tête, peu importe la personne à qui appartenait l'autre tête. Dans un groupe, c'est bien, c'est facile de passer inaperçu. On ferme sa gueule et on laisse les autres causer et ça, ça me plaît. Mais passer deux heures avec mon père dans six mètres carrés, sans même avoir la possibilité d'ouvrir la fenêtre – mon père étant partisan de la climatisation –, je ne voyais pas trop comment j'allais supporter l'expérience. Enfin, disons que le prix à payer pour la Mustang était plutôt élevé.

Ces deux heures m'en parurent six. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai jeté un coup d'œil au compteur de vitesse, certain que mon père le faisait exprès pour faire durer le plaisir. Mais non, il roulait à vive allure. Quand venaient les bulletins d'information à la radio, je respirais mieux. Mon père montait alors le son et se concentrait sur la voix du lecteur de nouvelles ; quinze minutes de répit. Pour combler les moments de silence, je

m'étais improvisé copilote. Ça me permettait au moins de fourrer mon nez dans la carte routière.

Quel ne fut pas mon soulagement lorsque je vis le panneau routier indiquant la sortie 93 de l'autoroute ! J'ai alors poussé l'audace jusqu'à déclarer d'une voix ferme : « Voilà, on y est presque, c'est la prochaine sortie. Après, ce ne sera plus très long... Cinq ou six minutes, tout au plus. »

Le vendeur nous fit entrer dans la cour arrière où se trouvaient les véhicules d'occasion. J'allai droit vers la Mustang sans lui adresser la moindre parole. J'en fis le tour à trois ou quatre reprises, me penchai pour inspecter le dessous, ouvris le capot pour examiner le moteur et appuyai lourdement sur les pare-chocs pour vérifier la solidité des amortisseurs. Les vendeurs détestent les types dans mon genre qui en savent plus long qu'eux sur leur produit ; le baratin qu'ils servent à chaque client ne tient plus la route et sans baratin, les vendeurs ne sont rien. Lorsque je lui demandai les clés pour faire un essai routier, il insista pour m'accompagner. Il dut noter que je n'étais pas du genre causeur parce qu'il se la bouclât ; aucune parole ne fut prononcée pendant les quinze minutes que dura l'essai.

À mon père qui me demandait mon verdict, je répondis que les plaquettes de freins étaient à changer et que le deuxième rapport était trop lent et devait être réglé. Le reste me semblait correct. Mon père me regardait avec un sourire en coin. Les occasions d'enfiler plus de cinq mots de suite étaient rarissimes chez moi. Je suppose qu'il n'était pas mécontent de constater que j'avais un peu de sang d'Amri dans les veines et que je savais faire la différence entre un bon et un moins bon coup.

Pendant que je poursuivais mon inspection, mon père suivit le vendeur dans son commerce, un truc immense recouvert de simili-marbre rose avec des fenêtres miroirs de la même couleur. La négociation dut être laborieuse, car ils y passèrent presque une heure. Le pauvre croyait probablement s'en tirer plus facilement avec mon père, qui avait peu parlé jusque-là. D'ailleurs, il eut l'air satisfait de me voir rester dans la cour plutôt que de les suivre pour discuter du prix. Or, il ne se doutait pas que sous la silhouette et le long nez longilignes de son vis-à-vis, qui lui donnaient un air de bon garçon, se cachait un négociant de carrière reconnu pour sa fermeté doublé d'un économe qui amassait les coupons-rabais pour épargner sur le papier hygiénique.

Lorsque la porte en miroir s'ouvrit, le teint du vendeur était légèrement cramoisi alors que le visage de mon père était de marbre, comme à son habitude. Il avait eu son prix, la Mustang était donc à moi.

— C'est fait, Robert. Monsieur Ricard fera effectuer le réglage du boîtier de vitesse et les plaquettes de freinage seront aussi changées. Nous repasserons prendre la voiture en début de semaine prochaine. Cela vous satisfait ?

— Ouais. Bien sûr que ça me va...

— Alors, venez. Vous aurez tout le loisir de la regarder la semaine prochaine. Pour l'heure, nous avons plus de deux cent kilomètres devant nous.

Les sièges de cuir anthracite étaient brûlants et mon père donna un coup de climatisation pour rafraîchir l'air irrespirable de la voiture laissée en plein soleil. C'est donc sur le son monocorde du vrombissement de la climatisation que je cherchai une formule pour exprimer ma gratitude à mon père. Je devais le remercier, forcément ; il

venait de m'offrir une voiture de rêve, celle-là même qui ornait le mur de ma chambre, mis à part la couleur qui était encore mieux que celle de l'affiche.

Je me répétais que j'étais comblé, que j'avais une veine pas croyable, mais en vérité je n'arrivais pas à ressentir cette exaltation. Si, à cet instant même, mon père m'avait déclaré qu'il revenait sur sa décision, que finalement il renonçait à m'offrir la Mustang, je me demande quelle aurait été ma réaction. Aurais-je été amèrement déçu ? En aurais-je voulu à mon père d'avoir fait miroiter cette parcelle de rêve ? Je crois que ces réactions auraient été justifiées, mais ce genre de sentiments m'était inconnu. La réalité est que je n'aurais pas bronché et ce n'est pas l'orgueil ou une question d'amour-propre qui auraient provoqué cette réponse. Non, je n'aurais pas bronché tout simplement parce que je n'aurais ressenti ni déception ni tristesse ni rancune.

Je me suis souvent demandé comment les gens font pour s'apercevoir qu'ils sont réellement amoureux, la première fois que ça leur arrive. Enfin, on doit être bien embêté pour en reconnaître les manifestations. Eh bien, la même chose se passait pour moi à ce moment-là. Peut-être étais-je fou de joie, sans m'en rendre compte. Les seuls signes d'excitation que je me rappelais avoir connus étaient ceux que je ressentais aux démonstrations. Lorsque je coursais, là je me sentais vraiment bien. J'espérais que ça ne se termine jamais. J'arrivais à être bien, ça, je savais le reconnaître. Mais touché, ému, heureux, je voyais encore mal ce que ça impliquait comme symptômes.

Le temps passait. Ça faisait bien une heure trente que nous étions partis et je n'arrivais toujours pas à trouver les mots pour remercier mon père. Un silence lourd régnait dans la voiture. Il y avait bien le bruit sourd du moteur, le

ronronnement de la climatisation et les notes de jazz d'un groupe cubain, mais l'absence de paroles reconnaissantes raisonnait comme une fausse note dans l'habitacle du véhicule.

J'ai alors joué le tout pour le tout. J'ai fermé les yeux, pris une longue inspiration et dans un filet de voix hésitant, je murmurai : « Merci pour la voiture, elle est vraiment bien. » Mon père n'entendit visiblement rien, aucun trait de son visage ne bougea et il ne détourna pas son regard de la route. Ma voix s'était perdue à travers le solo de sax et tout le courage dont j'étais capable s'y est noyé.



Certes, la Mustang me conféra une certaine notoriété lors des démonstrations. Mon arrivée créait immanquablement un petit attroupement. Comme je voulais qu'ils m'aiment bien, ces gars, je permettais à quelques-uns de prendre le volant et de s'amuser un peu. Ils trouvaient ça vraiment super, car ils étaient rares les gars qui prêtaient leur caisse ; c'était sacré. Ils y investissaient pas mal de fric aussi, alors ils ne voulaient pas que le premier venu vienne bousiller leur voiture.

C'est à partir de ce moment qu'ils se sont mis à m'appeler « Le Prince ». Ils ne le disaient pas désobligeamment, mais ça imposait une distance supplémentaire entre eux et moi. Je n'étais pas des leurs, ça revenait un peu à ça. Je ne vivais pas dans une des tours de béton où ça pue l'urine dès que l'on passe la porte d'entrée. Je ne devais pas non plus partager ma chambre avec mes deux petits frères comme le faisaient plusieurs. Ils le savaient bien.

Je m'efforçais de leur ressembler, je portais les mêmes chaussures qu'eux, les mêmes jeans usés et le même

blouson de cuir. Je parlais comme eux, aussi ; j'employais les expressions à la mode des mauvais quartiers et je coupais les mots inutilement trop longs. J'arborais la même coiffure négligée avec des mèches qui me retombaient sur les oreilles et le front. Ma démarche nonchalante, mes mains toujours fourrées dans les poches de mon blouson, ma façon de tenir ma cigarette entre le pouce et l'index, tout cela, c'était pour me fondre dans leur univers. Pourtant, c'était aussi moi. Et ce fut peut-être la période la plus authentique de ma vie.

Esther II

J'aidais le maréchal-ferrant à limer les sabots de Rosalie, une belle pouliche arabe que nous avions vendue le matin même à l'encan, lorsque j'entendis au loin la voix de ma mère, qui m'appelait avec une certaine insistance.

— Vous avez du courrier, Robert. Venez vite ! Il y a du courrier pour vous, claironna ma mère de sa voix fluette.

Je ne répondis pas ; l'envie de crier pour qu'elle m'entende m'indisposait. Je continuai donc ma besogne en me disant que j'aurais tout le loisir de prendre connaissance de ce courrier à l'heure du déjeuner.

L'heure des repas était très protocolaire chez les d'Amri ; pas question de manger en vitesse sur le coin du comptoir. Nous devions nous doucher pour que l'odeur des écuries ne se mêle pas aux arômes des mets et enfiler des vêtements propres même si nous retournions travailler quelques heures en après-midi. Ma mère y tenait et personne n'aurait osé remettre ses exigences en doute. Je

laissai donc mes bottes et ma vareuse dans le vestibule et revins retrouver mes parents vêtu d'un polo, d'un pantalon de toile et de mocassins.

À peine avais-je mis les pieds à la cuisine que ma mère me tendit une lettre dont la tiédeur indiquait qu'elle logeait depuis plusieurs minutes dans une main ferme.

Cet empressement à mon égard me parut bien étrange. Depuis l'abandon de mes études, ma mère et moi n'échangions généralement que des formules de politesse. Nous n'avions rien à nous dire et, contrairement à mon père, elle n'éprouvait nul besoin de tenter un rapprochement. Elle avait abdiqué, en quelque sorte. Je me situais à mille lieues de la vie à laquelle elle me destinait et elle m'accusait à intervalles réguliers de n'avoir aucun respect pour ce que nous étions. Il fallait entendre par là que je cadrais assez mal dans notre magnifique album de famille. J'étais le cheveu dans la soupe des d'Amri. Ma mère me reprochait mille et une choses : mon attitude réfractaire à tout ce qui caractérisait notre société, ma passion pour les voitures et mes fréquentations, jugées indignes par ma famille. Elle avait blâmé mon père de m'avoir offert la Mustang et lui avait signifié en ma présence : « Vous ne vous rendez pas compte qu'il nous méprise. Il arbore sa moue dédaigneuse devant tout ce qui nous est cher, devant ce à quoi nous tenons le plus. Je vous le dis, Henri, ce garçon collera à la maison pendant des lustres pour profiter de son confort, tout en méprisant nos traditions. Cette voiture que vous lui avez offerte ne fera que confirmer ses convictions ».

Je retournai plusieurs fois l'enveloppe de papier texturé couleur crème. Le nom du destinataire m'était inconnu, tout comme les armoiries qui ornaient le coin supérieur de l'enveloppe. Ma mère semblait s'impatienter.

— Mais qu'attendez-vous donc ? Ouvrez-la !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Ouvrez-la et nous verrons bien !

Mon père n'avait guère levé les yeux de son journal ; visiblement, la chose ne revêtait pour lui aucun intérêt.

Armé du coupe-papier à tête de divinité africaine que me tendait ma mère avec insistance, j'en sortis une feuille soigneusement pliée et cachetée de cire rouge. Interdit devant toutes les précautions que prenait l'expéditeur, je parcourus rapidement la lettre des yeux pour satisfaire la curiosité de ma mère, qui restait plantée devant moi, en attente de mon compte rendu.

— On dirait une sorte d'invitation. Je ne comprends pas, je ne connais même pas ces gens.

— Vous ne connaissez pas ces gens ? Dites plutôt que vous ne connaissez rien, ce sera plus simple, dit-elle en m'arrachant la lettre des mains.

— Le comte Batignol de Poutrincourt... Là, vous voyez, leurs armoiries. Mais enfin, réveillez-vous un peu ! Leur fils Urbain est le skipper de ce yacht britannique. Vous voyez bien, non ?

Tout en me houspillant, ma mère parcourait avidement l'invitation.

— Mais oui, c'est cela... Vous vous rendez compte, vous êtes invité au Bal des muguets le mois prochain ! Henri ! Henri ! Je vous parle, alors laissez ce journal, je vous prie ! Le comte et la comtesse Batignol de Poutrincourt invitent Robert au Bal des muguets. C'est incroyable !

Mon père prit le temps de terminer son article avant de réagir. Un pondéré, mon père.

— Il doit bien y avoir une erreur, ce serait surprenant, tout de même, Robert au Bal des muguets... Je ne vois même pas comment ils auraient eu vent de son existence.

Faisant bien peu de cas de ma présence, mes parents se mirent à soulever différentes hypothèses sur les raisons pour lesquelles le couple Batignol de Poutrincourt avait été amené à s'intéresser à ma triste personne. Ma mère se souvint avoir brièvement discuté avec Hélène Poissant des Groseillers, la sœur de la comtesse, au salon de coiffure en novembre dernier. Celle-ci s'était informée de mon frère et moi. Il se pouvait bien que cet innocent bavardage soit à l'origine de l'invitation. Mon père, qui tenait à revendiquer la paternité de l'événement, se souvint quant à lui avoir reçu la visite du comte et de son fils Urbain aux écuries à pareille date l'année précédente. Ils cherchaient à mettre la main sur un poulain destiné aux sauts. Ils avaient finalement décliné l'offre de mon père, jugeant que les pur-sang arabes étaient meilleurs coureurs que sauteurs.

Ma mère voyait mal en quoi cette occasion d'affaires avortée aurait pu intercéder en ma faveur auprès du comte.

— Non, vraiment, Henri, vous fabulez !

Puis elle crut avoir trouvé : Alexandra Batignol de Poutrincourt, leur fille de deux ans ma cadette, avait été en classe avec moi lors de mes dernières années de collège. Récemment, mon frère avait raconté à ma mère l'avoir croisée à une soirée et elle lui aurait demandé de mes nouvelles. Cette version fit consensus.

Je ne voulus pas briser leur belle unanimité, mais cette explication me paraissait des plus improbables. Bien qu'il

fut véridique que nous étions dans la même classe au collège, Alexandra m'avait catalogué parmi les types sans intérêt et ne m'adressait jamais la parole. Qui plus est, il aurait été surprenant que mon frère, avec lequel les atomes crochus étaient inexistants, colporte le moindre propos bienveillant à mon égard.

Je voyais d'ailleurs assez mal à quoi rimait tout ce cirque. Je n'avais qu'une idée très vague du couple Batignol de Poutrincourt. Je me souvenais d'une grande femme costaude aux cheveux couleur acajou. Quant au comte, je n'en avais pas le moindre souvenir. Vu l'excitation de mes parents, j'imaginai qu'il s'agissait d'une famille bien en vue, mais tout cela m'importait peu : il était hors de question que je me présente à ce bal.

Hélas, ma mère ne l'entendait pas ainsi. Elle qui, généralement, adoptait une relative indifférence à mon égard (à mon grand bonheur), semblait cette fois vraisemblablement prête à prendre la croix et la bannière pour me livrer mort ou vif à ce Bal des muguets. Je craignais ma mère, son intelligence, son autorité, et redoutais la force qui émanait d'elle. Ma mère était faite pour régner, moi, je ne caressais d'autres ambitions que d'avoir la paix. La bataille semblait gagnée d'avance ; les forces en présence n'étaient d'aucune commune mesure. Ma mère avançait ses troupes de cent mille hommes, appuyées par des chars. Mes rangs n'étaient composés que de déserteurs.

Pour faire lâcher prise à maman, je comptais sur la solidarité masculine, espérant que mon père prenne mon parti. Hélas, il se rangea rapidement derrière son épouse, proclamant que seul un idiot pouvait refuser pareille invitation. Je tentai bien quelques esquives en guise d'ultimes défenses, mais en vain.

— Mais papa, je ne connais personne à cette soirée.

— Si, bien sûr. Alexandra Batignol de Poutrincourt y sera, son frère Urbain, les de La Martinière, Pierre-Luc de Rochebelle aussi. J'ai croisé son père hier matin. Je crois même avoir entendu que votre ami Loïc y est invité.

— Mais enfin, ça doit bien faire deux ans que je n'ai pas revu Loïc !

— Eh bien, voilà une belle occasion pour reprendre contact, ne trouvez-vous pas ?

— Je ne sais même pas danser. Je ne vois pas ce que je vais y faire, à ce bal, moi.

— Robert, vous m'avez déjà vu danser, moi ? Je déteste cela et ça ne m'empêche pas d'accompagner votre mère à ce genre de soirée. Enfin, il ne s'agit que d'une soirée, rien de plus. Si vous vous ennuyez, vous n'aurez qu'à revenir tôt. C'est simple, non ?

— Oui, si vous le dites. Mais pourquoi tout cet acharnement ?

— Parce que c'est du Bal des muguets dont on parle ici, pas de n'importe quelle soirée, Robert.

J'avais forcément déjà entendu parler du Bal des muguets ; la plupart des tabloïds dédiés aux frasques aristocratiques en faisaient leurs choux gras chaque année. Ce bal était l'occasion, pour les représentants de la plus pure aristocratie, d'étaler leurs plus beaux spécimens afin que les jeunes mâles géniteurs y trouvent la bonne femelle. L'événement avait pour toile de fond les jeux de la séduction, les coups d'œil furtifs, les rires enjôleurs, les mains aventureuses, les mots doux susurrés à l'oreille et les baisers volés. Le tout, sous la bénédiction parentale. Quel parent

ne rêvait pas de voir la chair de sa chair trouver l'amour au sein de ce club sélect ?

La formule était éprouvée. Des statistiques officielles sur la question existaient. Il était ainsi possible de savoir que l'édition la plus féconde du Bal des muguets avait été 1971, année où pas moins de huit couples se formèrent et convolèrent en justes noces au cours des mois qui suivirent.

Même notre petite histoire familiale comporte un court chapitre sur ce fameux bal. Tante Laure, la sœur aînée de ma mère, y avait été invitée autrefois, mais quelques jours avant le bal, elle contracta la scarlatine, qui la maintint plusieurs semaines alitée. Maman disait que sa sœur avait été plus affectée par le rendez-vous raté que par sa maladie. Ce fut donc elle qui se présenta au bal cette année-là en remplacement de tante Laure. Du haut de ses 16 ans, elle y était la plus jeune invitée. Grand-mère, qui tenait coûte que coûte à honorer l'invitation, la maquilla et la coiffa de telle façon qu'elle parut avoir vingt ans. Ma mère avait eu la consigne formelle de ne consommer aucun alcool, de ne danser qu'avec des garçons qu'elle connaissait et de tirer sa révérence dès minuit, comme Cendrillon. Après tout, elle n'avait que seize ans et aucun écart de conduite n'était permis. À l'exception de cet Italien qui la talonna une partie de la soirée, le bal se déroula de belle façon et ma mère était impatiente de raconter en détail ce qui composait le menu, d'énumérer les personnes qu'elle y avait croisées et de commenter les tenues magnifiques. Le nuage sur lequel flottait ma mère depuis cette soirée s'évapora un dimanche matin alors qu'un jeune homme au fort accent italien se présenta au domaine de mes grands-parents en demandant à voir ma mère. Lorsqu'elle le vit, bouquet de roses rouges à la main, elle n'eut pas le choix de revenir sur son récit pour en ajouter une partie

jusque-là passée sous silence. L'Italien fut renvoyé prestement dans ses quartiers et ma mère fut grondée, au grand plaisir de tante Laure.

Mon père aime bien rappeler cet épisode à ma mère, car l'Italien en question est aujourd'hui considéré par tous comme un homosexuel excentrique et fauché. On dit de lui qu'il a perdu son manoir de Toscane au profit de la mafia locale.



Les semaines passèrent et je me faisais peu à peu à l'idée de m'emmerder toute une soirée au milieu de ces m'as-tu-vu. Un moment pénible à passer, certes, mais qui me permettait d'acheter la paix à la maison pour plusieurs mois ; le jeu en valait la chandelle.

Aux écuries, je tentais de mémoriser des réponses toutes prêtes aux questions qu'on m'y poseraient inévitablement. Je façonnais des répliques savoureuses en me donnant un ton tantôt irrévérencieux, qui signalerait à mon interlocuteur d'aller se faire voir ailleurs, tantôt prétentieux, question de me placer à son niveau. Pourtant, je savais très bien que je n'arriverais jamais à formuler un propos cohérent et pertinent, sauf peut-être quelques syllabes intelligibles, si j'étais en verve ce soir-là.

Il ne fallait pas s'en faire, ce n'était après tout qu'une seule et unique soirée. Quatre heures, six tout au plus.



C'est avec un grand soulagement que je pris le combiné du téléphone que ma mère me tendait en me disant que Loïc du Mont-Carmel demandait à me parler.

Loïc. Voilà presque deux ans que je n'avais pas eu de ses nouvelles. Nous nous étions beaucoup fréquentés au collège et au lycée, puis il est parti poursuivre ses études en Grande-Bretagne. Ce n'était pas son choix, ce départ, la vie de pension, la discipline britannique, le bœuf Wellington, le *Welsh Rarebit* et les puddings. Sa famille en avait décidé ainsi. Il est toujours plus facile d'écarter les nuisibles que de les dompter. C'est ce qu'ils ont fait avec Loïc. J'avais bien hâte de voir les effets de deux années de régime paramilitaire sur lui.

Ce drôle n'avait pas son pareil pour se foutre les pieds dans les pires bourbiers. Lorsqu'il sentait la soupe devenir chaude, il y plongeait plutôt que reculer. Dès le collège, il revendait de l'herbe, de la coke et des substances hallucinogènes qui étaient en vogue à l'époque. En plus d'approvisionner notre collège, il fournissait les lycées voisins et avait même une petite clientèle à la faculté. Il ne le faisait pas pour l'argent ; sa famille était fortunée.

Loïc aimait avant tout être entouré, apprécié et, même si ça peut sembler étrange, se rendre utile, voire indispensable aux autres. La came, c'était tout cela en même temps. Parfois, des types venaient le voir tard le soir et le suppliaient de leur dénicher quelques grammes de bonheur au plus vite. Il savait alors se montrer d'une redoutable efficacité. Deux ou trois coups de fil, le temps d'aller chercher la camelote et il arrivait au bout de quelques minutes, heureux comme tout, avec sa cargaison, convaincu d'avoir sauvé une âme en détresse.

Il possédait un don inné pour les affaires, Loïc. Il avait une grande gueule et savait manier les mots pour charmer qui il voulait. Tout le monde l'aimait, même les professeurs, qui préféraient fermer les yeux sur certains de ses excès. Un jour, il m'a dit qu'il fournissait de la mari à notre

prof d'anglais. Je crois bien qu'il disait vrai. Il avait peut-être une grande gueule, Loïc, mais ce n'était pas un fabulateur.

Sa compagnie me plaisait bien, mais je n'ai jamais trop su ce qui l'attirait chez moi. Sans doute avait-il besoin d'une oreille pour écouter la quantité impressionnante de mots qui pouvaient jaillir de sa bouche dans une journée. Pour cela, j'étais le copain rêvé. Je parlais rarement, je répondais à ses questions par des « oui » ou des « non » et il s'en contentait sans jamais me faire chier comme les autres. De mon côté, j'aimais bien l'écouter. Il était incomparable pour raconter des bobards. Changeant sa voix pour mieux rendre les personnages de ses histoires, il y allait de mimiques qui faisaient à tout coup la joie de son auditoire.

Les filles du Collège Sainte-Marie-de-l'Immaculée-Vertu en étaient dingues. Il se donnait des faux airs à la James Dean avec sa frange trop longue qu'il passait son temps à replacer. À la sortie des classes, elles étaient souvent cinq ou six qui l'attendaient impatiemment et se mettaient à glousser comme des dindes dès qu'il passait la lourde porte d'entrée. De nature généreuse, il s'arrêtait à leur hauteur et leur accordait quelques minutes de total bonheur. Il les abordait le plus souvent en leur demandant les dernières nouvelles de Friponne, surnom qu'il avait donné à la sœur supérieure qui dirigeait leur collège en raison de son visage terriblement ridé, semblable à un vieux parchemin victime de la pluie. Évidemment, cela faisait pouffer de rire ces demoiselles à chaque fois. Puis, il poursuivait son bavardage en retirant parfois du bout des doigts un cheveu tombé sur l'épaule d'une des filles ou en feignant de lire les lignes de la main d'une autre. Immanquablement, les joues de l'heureuse élue s'empourpraient, et cela plaisait bien à Loïc.

Quant à moi, ma contribution anonyme à ces campagnes de charme se limitait à incarner l'ombre de Loïc. Je le suivais partout, silencieusement, sans qu'on m'accorde la moindre attention, alors que lui canalisait tout, tel un paratonnerre.

Un jour, sans que je sache pourquoi, Loïc commit une bourde qui allait foutre en l'air quelques années de sa vie. Pour impressionner sa nouvelle petite amie, il décida de l'amener jouer au Casino Royal. Je l'accompagnais à titre de doublure, au cas où la fille se révélerait ennuyeuse.

C'était la première fois qu'elle mettait les pieds dans un tel endroit, tout comme moi d'ailleurs. Tout brille dans les casinos. On ne sait plus où regarder tellement notre œil est attiré par ce tourbillon de lumières et de couleurs. Loïc profita de notre ahurissement pour nous traîner au bar, où il nous offrit à chacun une vodka-jus d'orange alors que lui enfilait les vodkas pures les unes derrière les autres.

Le comportement de Loïc, qui détonnait avec son attitude habituelle, me rendit mal à l'aise. Non pas qu'il fût toujours sobre comme un capucin, loin de là, mais je ne l'avais encore jamais vu se saouler avec une telle avidité. Il semblait pressé d'en finir. En finir avec quoi, je ne l'ai jamais su.

Lorsqu'il quitta enfin le bar, ce fut pour nous entraîner derrière des portes capitonnées de velours vert qui donnaient accès à une vaste salle fermée, plus sombre, presque dénudée, où régnait un silence feutré tranchant avec les bruits assourdissants du reste du casino. Loïc nous expliqua que cette salle était réservée aux grosses mises. On n'y voyait aucune mémé traînant son pot de jetons d'une machine à l'autre. Ici, il n'y avait que des hommes qui ne semblaient pas être là pour s'amuser, mais pour

lutter. La tension qui régnait dans cette salle était difficile à supporter. J'avais alors très envie de quitter ce casino.

Loïc entendait les choses autrement. Il s'installa à une table de Black Jack et joua la mise minimale. Le croupier l'observait attentivement. Visiblement, il faisait figure d'intrus qui cherche à se faire admettre dans une nouvelle horde, mais Loïc ne prêta pas la moindre attention au croupier et semblait en pleine possession de ses moyens, et ce, malgré les cinq vodkas qu'il avait englouties. Ce fut de courte durée. Ne comprenant rien au Black Jack, je voyais bien que Loïc était en mauvaise posture. Des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes et il agitait frénétiquement son pied sous la table. Il se mit alors à blâmer le croupier pour sa façon peu orthodoxe de distribuer les cartes. Dans la salle, on n'entendait que sa voix. J'aurais tout donné pour quitter ce casino maudit. Ses plaintes se firent alors plus cinglantes et plus fortes ; il criait presque. Deux agents de sécurité entrèrent alors dans la salle. En les voyant, il prit son siège et l'expédia sur la table en hurlant qu'il s'était fait avoir, que l'Américain était de connivence avec le croupier, qu'il comptait poursuivre le casino et je ne sais quoi encore.

J'ai bien tenté de le maîtriser avant que tout cela n'aille trop loin, mais Loïc s'est rapidement retrouvé face contre terre alors qu'on lui enfilait des menottes. Les agents le traînèrent sans ménagement hors de la salle où des flics l'attendaient. Sa copine et moi pouvions maintenant partir. N'ayant aucune envie de la voir sangloter de la sorte bien longtemps, je lui proposai donc d'appeler un taxi et rentra à pied. Nous étions en pleine nuit lorsque je me précipitai sous mes couvertures, ne prenant pas le temps de retirer mes chaussures. Mon sommeil fut tellement profond que je n'entendis même pas les appels répétés de ma mère pour le petit déjeuner. J'ouvris l'œil : il était presque

onze heures. Ce n'est qu'en croisant mon frère que ma soirée de la veille me revint en mémoire.

— C'était comment, le casino ? T'es rentré tard, dis donc ! Vous avez gagné le gros lot ou il a fallu que vous fassiez les plongeurs parce que vous étiez trop fauchés ?

Loïc ! Je l'avais oublié, celui-là. Il ne se passa pas une heure que les nouvelles fraîches arrivèrent aux oreilles de ma mère. Il était dans la merde. En le fouillant, les flics trouvèrent sur lui quinze grammes de cocaïne ainsi que son carnet d'adresses avec les coordonnées de ses clients et de ses fournisseurs. Ils récupérèrent aussi ses fausses cartes d'identité qui lui permettaient, comme à nous tous d'ailleurs, de circuler librement dans les boîtes de nuit.

Je ne comprenais vraiment pas quelle mouche l'avait piqué. Ça ne lui ressemblait pas de se balader comme ça avec de la came. Il était généralement prudent sur ce point et ne traînait jamais que la quantité nécessaire pour un seul client à la fois. Mieux valait écoper d'une peine pour possession simple que risquer trois ans pour trafic de stupéfiants.

L'onde de choc fut terrible dans notre milieu. On ne parla que de ça pendant des semaines. Bien que je n'aie rien eu à voir avec les activités commerciales de Loïc, ma famille fut un peu éclaboussée. Après tout, on me voyait toujours à ses côtés et je me trouvais sur les lieux du crime. Sa famille accusa durement le coup. Un de ses oncles, secrétaire personnel du pape, ressentit même le besoin de revenir en toute hâte du Vatican pour calmer le jeu. Sa famille affirmait que Loïc souffrait d'épuisement et que ses pulsions des derniers temps en étaient la démonstration – *dixit* le docteur Lenoir, chef de service des soins psychiatriques de la clinique Lenoir et Rouget –

et, malgré le fait que je ne nourrissais aucun égard pour sa famille, cette explication me semblait plausible.

Malgré cela, Loïc écopa d'une peine légère à purger dans la communauté. Ensuite, ses parents l'expédièrent *illico* à Birmingham, dans un collège privé réputé principalement pour sa discipline et ses méthodes d'enseignement peu courantes. Son éloignement nettoya l'honneur de sa famille, dont on disait qu'elle avait pris la bonne décision en l'expédiant outre-Manche. Loïc ne rentrait que rarement chez lui et passait les jours de congé dans des classes de perfectionnement. L'été, il était directement transféré de sa cage de verre anglaise à un camp nature dans le fond du Jura, où son père lui avait trouvé une place d'instructeur auprès de jeunes enfants en difficulté.

Aucun de nous n'avions tenté de rester en contact, ni par courrier ni par téléphone. De toute façon, je n'avais rien à lui dire, je n'avais d'ailleurs jamais rien eu à lui dire. De son côté, j'imagine qu'il ne ressentait pas le besoin de me parler.



En prenant le combiné, je fus surpris d'entendre la voix de Loïc. Elle avait changé ; très semblable à celle de son père, c'était une voix qui semblait voilée, d'une sonorité manquant de limpidité, de clarté.

— Robert, c'est toi ?

— Salut, Loïc.

— Putain, ça fait un bail, pas vrai ? Je ne te dérangerai pas longtemps... Ma mère m'a dit qu'on t'avait invité à cette connerie de Bal des muguets, toi aussi ?

— Je n'ai pas vraiment le choix d'y aller. Mes parents, tu comprends.

— T'en fais pas, vieux, je suis dans la même galère que toi. Si tu voyais le complet que ma mère m'a offert pour l'occasion. J'ai l'air d'un banquier suisse avec ça, il ne manque que le porte-documents menotté au poignet et ça y est !

J'étais tout de même heureux de constater que Loïc n'avait rien perdu de sa verve. Cette soirée à ses côtés s'annonçait peut-être moins éprouvante que prévu.

— Dis donc, Robert, ça te dirait si on y allait ensemble ? T'es un peu comme moi, non ? Il ne doit pas y avoir une légion d'amis qui t'attend à ce bal et qui aura prévu mettre ton nom à leur table.

— Non, il n'y a personne que je connaisse vraiment. On ira ensemble, ça sera moins assommant.

— Bon, super ! Alors pointe-toi chez mes parents pour dix-huit heures, d'ici-là j'aurai le temps de visiter la réserve paternelle pour nous procurer quelques bonnes bouteilles... Vodka, whisky ou rhum ? Mon père a reçu une caisse de rhum brun, directement de La Havane, ça te dit ?

— Je ne connais pas, mais...

— Parfait, j'essaierai de nous dégoter des cigares avec ça. Alors, on se dit à samedi ?

Il avait l'air en pleine possession de ses moyens, Loïc. L'humidité anglaise ne semblait pas trop avoir rouillé ses bons vieux réflexes.



Ma mère s'était également improvisée conseillère en mode pour l'occasion. Mon complet à moi, croisé sur le devant avec des boutons de corne, était couleur crème, tout comme mes mocassins. Le tout était relevé par une chemise bleu ciel et une cravate marine à pois jaunes. Je ressemblais un peu à mon frère lorsqu'il rendait visite à sa belle-famille.

Mes parents m'avaient strictement défendu de prendre la Mustang pour me rendre au bal. Ç'aurait été comme arriver au bal sans être rasé, m'a-t-on dit. N'empêche que j'avais un peu honte de conduire la familiale de mon père. Il l'avait choisie blanche. Tout le monde savait que les voitures blanches étaient faites pour les femmes, mais seul mon père l'ignorait et c'est moi qui en fit les frais ce soir-là.

Loïc apparut dès que je passai la porte cochère. Il n'avait pas beaucoup changé, peut-être avait-il aminci, mais il portait toujours la frange longue, ramenée vers l'arrière.

Il s'engouffra dans la voiture et me tendit la main comme si nous nous étions vus la veille.

— Prends à gauche, par là. Arrête-toi devant le lampadaire, à ta droite.

Il sortit et disparut un court moment dans les hautes herbes qui bordaient la route pour revenir, radieux, avec un sac de sport à la main.

— Chose promise, chose due.

Il ouvrit la fermeture éclair pour laisser entrevoir la bouteille de liquide couleur ambrée et une boîte en bois d'où il sortit deux cigares qu'il alluma avec difficulté avec l'allume-cigare de la voiture, la taille de celui-ci n'étant pas conçue pour ces Havanais. Loïc sortit alors un couteau suisse et en tailla la pointe pour la faire passer dans l'allume-cigare. Ça empestait. J'ouvris ma fenêtre pour ne pas vomir. Lui pompait comme un fou pour faire prendre la braise.

— Je te dis que c'est la bonne méthode. J'ai vu un reportage sur Castro et il faisait exactement pareil. Tout de même, il s'y connaît en cigares, Castro !

Nous étions maintenant tout proche du château du comte Batignol de Poutrincourt, une demeure du ^{xvii}^e siècle avec des jardins qui s'organisaient en un plan schématique : haies taillées, rocailles de fleurs, roseraies, bassins, fontaines entrecoupés d'allées de pierres blanches et de tapis de verdure. Les maîtres n'occupaient pas toutes les ailes du château ; il était bien trop vaste. Toute l'aile ouest était louée à la Société de généalogie de la noblesse française, qui y avait installé ses quartiers, alors qu'une autre section avait été convertie en Musée du portrait.

— Il n'est pas tout à fait dix-huit heures, on ne va tout de même pas arriver parmi les premiers ! Tiens, prends cette route, Robert, on trouvera bien un endroit pour prendre l'apéro que je nous ai dégotté.



Je ne sais plus exactement combien de verres nous nous resservîmes, mais une chose est certaine : le rhum était délicieux. Il coulait le plus facilement du monde en chatouillant le gosier au passage. Loïc était passé à travers

son immense cigare, qu'il disait roulé à même les cuisses tendres d'une jeune Cubaine. Même en plein air, l'odeur était insupportable. Je me tenais à bonne distance pour que mes vêtements n'empestent pas trop. Le mariage parfait rhum-cigare, je n'y croyais pas vraiment.

Il approchait dix-neuf heures lorsque nous arrivâmes au château. Loïc fredonnait un air du Big Bazar en battant les bras comme un oiseau. Les choses auraient pu mieux se présenter. Un valet s'avança pour garer la voiture, mais vu l'état de Loïc, je le remerciai en lui disant que mon père m'avait interdit de céder le volant à quelqu'un d'autre. Le type me regarda, incrédule, comme si j'étais un parfait crétin. Ça commençait bien !

J'installai Loïc sur la banquette arrière en lui intimant de piquer un petit roupillon – le temps qu'il dessaoule un peu – et de venir me rejoindre dès que possible.

Une fois mon carton d'invitation entre les mains du maître d'hôtel, celui-ci annonça mon arrivée d'une voix puissante. Les quelques secondes où tous les visages réunis dans cette salle se tournèrent vers moi me parurent de très longues minutes. Je cherchais des yeux un endroit pour me dissimuler, mais une femme costarde aux cheveux orangés vint à ma rencontre. Elle me faisait vaguement penser à un saucisson, tout emmaillottée qu'elle était dans une robe cintrée qui la forçait à adopter une démarche de geisha. C'était la mère d'Alexandra, la comtesse Batignol de Poutrincourt. Je fis un effort pour remarquer le petit bout d'homme qui marchait à ses côtés, le comte, probablement. Je comprenais maintenant les raisons pour lesquelles ses traits n'étaient pas restés gravés dans ma mémoire. En plus d'être terne, il était affublé d'une femme qui, elle, ne pouvait pas passer inaperçue. Outre sa taille imposante, sa crinière de feu et ses vêtements criards, la

dame avait une voix stridente qu'elle poussait sans cesse à l'excès. Elle ne parlait pas ; elle criait presque.

— MÔNSIEUR D'AMRIII, quel plaisir de vous voir ! C'est que nous en avons si rarement l'occasion ! Vous connaissez mon époux...

— Si, bien sûr. Monsieur le comte, fis-je en le saluant de la tête.

— Votre père est-il toujours dans l'élevage des chevaux arabes ?

— Si.

— De bons chevaux que les arabes, en course surtout. Ça oui. Ils ont obtenu de bons résultats au championnat de Belgique, non ?

— Oui, oui... je crois.

— Mais les arabes excellent moins en saut. C'est vrai, je vous assure, un problème de croupe, je crois... Ils n'ont pas la croupe de sauteurs, vous ne trouvez pas ?

— Oui, oui, la croupe, bien sûr.

— Pour les sauts, je préfère la race limousine. Vous connaissez la race limousine ?

— Enfin, Auguste, arrêtez un peu ! Monsieur d'Amri vient à peine d'arriver. Venez, suivez-moi que je vous présente à nos invités. Tenez, voilà Alexandra. Vous vous souvenez d'Alexandra ? Vous étiez camarades de classe, non ?

La comtesse me laissa entre les mains d'Alexandra et de son frère Urbain, qui avaient hérité du boulot de me

présenter auprès chacun des membres du troupeau. D'un groupe à l'autre, je picolais l'apéro offert par la maison, un muscadet particulièrement citronné qui n'arrivait pas à la cheville du rhum cubain, et je grignotais des petits fours aux huîtres qui me réconcilièrent avec mon verre de muscadet. Je me sentais léger, tout cet alcool créant une brume légère autour de moi.

Le frère et la sœur Batignol de Poutrincourt se débrouillaient plutôt bien pour présenter un type sans intérêt comme moi à tous ces invités. À les écouter, parfaitement synchronisés, j'avais presque, moi aussi, très envie de bavarder avec le gars en costume crème qu'ils présentaient.

— Vous connaissez peut-être Robert d'Amri ? demandait Alexandra. Robert et moi avons étudié ensemble au collège.

Son frère enchaînait alors.

— Robert et son père sont propriétaires d'une des poulinières de pur-sang arabes les plus renommées de France... Celle-là même d'où provient Blue Velvet, le gagnant de la Coupe de France il y a deux ans. C'est bien cela, Robert ?

— Heu ! Oui, oui.

— La mère de Robert est la fille de Justine Fouquet La Sorme, vous savez bien, nos grands-parents l'appelaient l'« Africaine ». N'est-ce pas, Robert ? Votre mère a bien grandi en Afrique dans une plantation de coton, c'est exact ?

— Heu ! Non. C'était du cacao... au Cameroun. Elle est née au Cameroun.

— Ça doit être merveilleux d'avoir une maman qui a grandi au Cameroun, c'est tellement exotique. Laisser la vie mondaine pour une plantation de cacao, ça prenait un courage fou, non ?

— Si, je suppose.

Mis à part les formules de politesse habituelles prononcées de bonne grâce par les invités, personne ne semblait intéressé à pousser plus loin la conversation avec moi. Patients comme tout, Alexandra et Urbain saluaient leurs interlocuteurs et m'orientaient vers le groupe suivant, sur lequel nous devions jeter notre dévolu.

Il fallut attendre la cinquième petite présentation pour qu'un convive veuille bien s'intéresser à moi et avoir l'obligeance de me faire pénétrer dans son cercle. Le type en question affirmait avoir vécu quelque temps au Kenya – période que j'évaluais à tout au plus trois semaines –, dont il gardait des souvenirs « impérissables » d'un safari. Plus que tout, il souhaitait s'épandre sur son périple dans la savane. Je rêvais de fermer ma gueule et de picoler un peu : nous étions faits pour nous entendre.

Tout le monde l'appelait Charlie. En réalité, il se nommait Charles de Weissmar ou de Weissvar, je ne sais plus. Un individu imbuvable que plusieurs semblaient pourtant apprécier. De ceux qui ont tout vu, tout fait et qui ne peuvent causer sans faire la leçon aux autres. Il a donc fallu que je me tape dans les moindres détails la capture d'un jeune rhinocéros égaré et sa libération à trente kilomètres de là, où la famille de Charlie, inquiète, bivouaquait pour la nuit. À l'entendre, on aurait pu croire que c'était lui, Monsieur Safari du x^e arrondissement, qui expliqua les us et coutumes des rhinocéros aux gardes kényans.

Il y avait les autres qui le regardaient de leur air niais de ruminant, mastiquant leurs petits fours et en poussant des « oh » et « ah » de temps à autre. Je n'en revenais pas : ils étaient soit complètement hypocrites, soit sacrément givrés. Moi, je décidai de me dégourdir un peu les jambes et d'aller faire un tour.

Nous étions dans un vaste salon où des fauteuils capitonnés s'alignaient le long des murs. Nous devions bien être près de deux cents invités. Il y avait beaucoup de bruit, tout le monde discutait et le quatuor à cordes à l'extrémité de la salle parvenait à peine à se faire entendre.

— Vous les connaissez ? Il s'agit du quatuor Primavera.

Je n'appréciais pas qu'on s'adresse à moi sans que j'y sois préparé. La voix venait d'une fille qui s'était postée à ma gauche, légèrement en retrait. Je ne la connaissais pas. Vu l'allure de volatile qui se dégageait résolument de sa personne, je me serais rappelé cette tête-là si je l'avais rencontrée auparavant. Sa petite tête ronde, au centre de laquelle pointait un long nez fin, semblait avoir été déposée au bout d'une perche. Elle me rappelait certains échassiers. Je jetai immédiatement un coup d'œil à ses jambes pour vérifier ma théorie, mais une robe couvrait ses chevilles. Impossible de vérifier. Plusieurs éléments militaient toutefois en ma faveur. Toute en longueur, elle devait faire dans les 1 mètre 80 ; de plus, cette fille était squelettique, le genre de silhouette longiligne où il n'y a pas de place pour les hanches et les seins. Conséquemment, ses jambes devaient être longues, très longues et toutes maigres, comme les pattes des échassiers. Ça me paraissait évident.

Mon examen physiologique parut la déconcerter quelque peu. Elle devint écarlate et bafouilla légèrement avant de m'adresser de nouveau la parole.

— On... on nous a présentés tout à l'heure, vous vous souvenez ?

— Oui, oui, tout à l'heure.

En fait, je me souvenais ni d'avoir croisé son visage ni d'avoir entendu son nom.

— C'est votre première fois au Bal des muguet ? Vous n'y étiez pas l'année dernière, je me trompe ?

Un énième verre de vin à la main, je me surpris à répondre : « Non, hélas, un empêchement... C'est pour cela que je tenais à venir cette année. »

— Oh ! fit-elle en me jetant un regard furtif. Elle devait s'imaginer que je brassais de bien grosses affaires pour dédaigner le Bal des muguet au profit d'une autre activité.

Puis, elle se mit à parler d'elle-même, de son papa, de sa maman et de leur beau château à Poitiers. Je déployais des efforts titanesques pour rester concentré sur Vivaldi, mais le quatuor venait d'entamer un mouvement lent sur lequel mes petites neurones n'arrivaient plus à accrocher.

— Du muscadet, garçon, encore un verre de muscadet.

Ensuite, elle se mit à pérorer sur ses études. Elle terminait la rédaction de son épreuve d'études supérieures en littérature portant sur les fondements de la pensée de Sophie Rostopchine en matière d'éducation des filles.

— Sophie comment ?

— Sophie Rostopchine, la comtesse de Ségur, vous connaissez ?

— Les trucs pour enfants ?

— Oui, si vous voulez. Eh bien, son nom de naissance est Sophie Rostopchine.

— Vous faites comme elle, vous écrivez des trucs pour enfants ?

— Enfin, non. J'ai fait une analyse de la pensée de l'auteur. Ce n'est pas la même chose. Et vous, vous étudiez toujours ?

— Non, non, c'est terminé pour moi. Je suis passé aux choses sérieuses maintenant : j'assure la relève de l'élevage familial de pur-sang arabes.

— Et vous avez fait quoi comme études ?

— Oh, comme la plupart de nous : rien qui me sera utile.

Elle commençait vraiment à m'énervier, cette échalote, à rester plantée là et à tenter par tous les moyens de me faire la conversation. J'avais une envie folle de lui dire : « Allez, ouste, mademoiselle ! Allez raconter vos salades à d'autres, vous m'emmerdez, à la fin. » Mais je n'en avais pas le courage, malgré l'aide qui m'était offerte par les effets combinés du rhum et du muscadet.

Le quatuor se tut soudainement et la comtesse Batignol de Poutrincourt apparut, traînant avec elle son petit mari qui se tenait en retrait, et ouvrit toutes grandes les portes vitrées qui donnaient accès à la salle de bal dans laquelle étaient dressées de grandes tables rondes pouvant accueillir chacune de dix à douze convives.

J'en profitai pour m'excuser auprès de Mademoiselle Échassier et rejoignis Monsieur Safari, qui sembla des plus heureux de poursuivre ses folles aventures africaines en ma compagnie.

Il n'y avait pas de tablées préétablies, les hôtes souhaitant que les rencontres faites lors de l'apéro puissent se poursuivre et évoluer favorablement pendant le dîner. Nous prîmes place à une table où deux chaises restaient vacantes. Les convives furent un peu surpris d'y accueillir deux mecs. Le type aux safaris, un peu gêné par leurs regards lourds de sens, rigola en leur expliquant que nous étions deux vieilles connaissances qui se retrouvaient là, par hasard, après s'être perdues de vue depuis des années. Cette entrée en matière plutôt médiocre me rappela cependant que je n'étais pas venu seul, et qu'il y avait presque deux heures que j'avais justement laissé sur la banquette arrière de la Peugeot familiale une vieille connaissance que j'avais perdue de vue depuis des années.

— Loïc ! Excusez-moi... Heu ! Je suis désolé, j'ai... J'ai oublié quelque chose dans ma voiture.

C'est au pas de course que je traversai la salle de bal jusqu'au balcon qui surplombait le jardin. En empruntant cette sortie, mon choix n'était pas le meilleur car je me retrouvais à l'arrière du château où il n'y avait pas âme qui vive pour m'indiquer où se trouvaient les voitures. Je dus donc piétiner quelques jolies vivaces et enjamber deux ou trois haies de cèdre pour contourner l'édifice. Je reconnus le valet qui m'avait offert de garer la Peugeot et me précipitai vers lui pour qu'il m'indique l'endroit où je pourrais la retrouver. Il me regarda comme si j'étais un parfait idiot.

— Comment monsieur veut-il que je le sache ? Monsieur a insisté pour la garer lui-même.

— C'est que... Bon, écoutez. Je suis un peu bourré, vous voyez, et j'ai oublié un paquet à l'intérieur, alors faites juste m'indiquer où se trouve le stationnement et une fois rendu, je tâcherai de me débrouiller seul. Ça vous convient ?

— Monsieur n'a qu'à suivre l'allée bordée par les ormes et prendre la deuxième entrée à sa droite... C'est là que les voitures des retardataires sont garées. Malgré son état d'ivresse, monsieur devrait facilement retrouver sa voiture, c'est la seule Peugeot familiale que j'ai vue ce soir.

— Je t'emmerde.

— Je vous souhaite une bonne soirée à vous aussi, monsieur.

L'endroit, une cour de gravier cernée de tous côtés par de hauts mélèzes, m'était inconnu. Le valet à la con avait toutefois raison : d'un seul coup d'œil, alors que le soleil était presque entièrement couché, je repérai la familiale blanche de mon père. Loïc se trouvait toujours sur la banquette arrière. En le secouant un peu pour qu'il se réveille, la bouteille de rhum roula sur le plancher de la voiture. Elle était vide. Quel emmerdeur, ce Loïc ! Plutôt que de venir me prêter main-forte, il s'était enivré davantage.

Il ne me restait plus qu'à endurer le dîner et détalier dès que la salle à manger se métamorphoserait en salle de bal. Une histoire de deux heures, pas plus. Le Bourgogne ali-goté que j'avais entraperçu dans les mains des serveurs m'aiderait certainement à tenir le coup.

Plutôt que de repasser devant le valet, je piquai droit à travers les mélèzes et arrivai face à face avec une fontaine représentant une femme nue tenant à bout de bras une urne laissant échapper un filet d'eau dans la bouche ouverte d'un homme couché sur le flanc. Je ne connaissais rien dans les beaux-arts, encore moins en bassins et en fontaines, mais elle était chouette, cette scène. Ça changeait des petits anges qui font pipi.

Les quelques minutes que prit ma petite escapade suffirent pour qu'une fille prenne ma place à côté de Monsieur Safari. Tout le monde était assis et l'entrée était servie. Je regardai à droite, puis à gauche, ne sachant pas trop quoi faire, lorsque j'entendis une petite voix appeler « Monsieur d'Amri, monsieur d'Amri, venez par ici... » C'était Mademoiselle Échassier. Décidément, elle était mon karma de la soirée, cette fille. J'avais beau la repousser, lui tourner le dos, voilà qu'elle réapparaissait. Bon, ça m'évitait au moins de devoir m'imposer à une table où tout le monde me serait parfaitement inconnu.

— Je vous ai gardé une place.

— C'est trop d'honneur.

— Mais non, voyons, ce n'est rien et ça me fait vraiment plaisir.

Elle me présenta aux autres convives en répétant à peu de choses près le petit laïus d'Alexandra et d'Urbain en début de soirée. Elle avait une mémoire phénoménale cette fille, moi, je n'arrivais même pas à me souvenir de son prénom, qu'elle m'avait pourtant répété à deux reprises.

— Et si vous me parliez un peu de vous, monsieur d'Amri ?

Eh voilà, encore des emmerdes. Je ne la sentais pas, cette fille. Tout à fait le genre à attirer des tuiles. Aucun doute là-dessus. Je saisis au vol une bouteille de Bourgogne sur le plateau qui venait de frôler mon épaule. Mademoiselle Échassier me toisa, surprise par ma manœuvre cavalière.

— Vous m'avez l'air d'avoir soif !

Elle pouffa de rire en m'avouant que le muscadet lui tournait déjà passablement la tête, mais qu'elle prendrait bien un petit verre « seulement pour y goûter ».

Tant qu'à passer les prochaines heures en sa compagnie, mieux valait l'enivrer un peu. Ça lui brouillerait les esprits et ça m'éviterait de répondre à ses questions, que j'anticipais nombreuses et toutes plus casse-pieds les unes que les autres.

À peine avais-je touché le fond du bol de velouté qu'elle revenait à la charge. Il fallut bien que j'étanche la curiosité de cette fille sur mon glorieux parcours académique. En lui resservant un verre de vin, tout ravigoté que j'étais par mon taux d'alcoolémie, je lui exposai en quelques phrases tout le génie qui s'incarnait en moi. L'indépendance de mon caractère qui s'accommodait assez mal de la rigidité de la structure scolaire, la marginalisation dont les êtres de mon espèce sont victimes dans un système aussi castrant et dans lequel on ne laisse aucune chance à l'initiative et à l'imagination, tout y passa. Puis, j'enchaînai sur ma nature autodidacte et ma faculté extraordinaire d'apprendre seul les choses que la plupart des gens finissent par assimiler à coups répétés de leçons et de cours magistraux.

J'étais assez fier de la façon dont je camouflais ma paresse et mes échecs scolaires. Après tout, je n'étais peut-être pas si cancre que cela. Je ne savais pas si Mademoiselle Échassier était plus ou moins sotte que moi, mais elle sembla très impressionnée par mon discours et s'excusa presque de figurer dans les rangs fourmillants des personnes qui cadrent parfaitement dans les moules conçus pour eux tout au long de leur vie.

Je commençais à me lasser du rôle que je m'étais donné pour la durée des sept interminables services que

compta le repas. Le beau marginal solitaire qui ne doit sa réussite qu'à lui seul en avait marre et préparait sa sortie. Les garçons de table commençaient à libérer la piste de danse et cinq musiciens faisaient des tests de son. Tout le monde dans la salle était fébrile ; la soirée disco s'annonçait et ça, je ne supportais pas. J'avais horreur du disco, pas tant pour la musique en soi, mais parce qu'elle était inmanquablement accompagnée de filles qui chialaient pour qu'on les fasse danser. Je ne savais pas danser, je trouvais ça barbant, danser. Les mecs qui se dandinaient et se trémoussaient sur du disco me donnaient envie de gerber. Il était temps que je quitte ces lieux – et vite. Après tout, ma partie du contrat était remplie ; vingt-trois heures venaient de sonner, j'avais fait mon temps.

Il fallait maintenant se débarrasser de Mademoiselle Échassier. Complètement saoule, voilà qu'elle me faisait du cligne-paupière. C'en était trop.

Après tant avoir fait l'éloge de ma grande indépendance, je ne pouvais plus m'excuser en prétextant que mes parents m'attendaient à la maison pour minuit, ni affirmer que je devais me lever aux premières heures pour travailler aux écuries le lendemain matin. Cherchant le meilleur stratagème pour m'en sortir honorablement, je ne vis pas venir l'assaut de ma voisine.

— Oh, Robert, faites-moi danser. Vous voulez bien ? J'adore danser...

Elle était déjà debout devant moi et me tendait la main pour me tirer de ma chaise.

— C'est que... je suis un assez piètre danseur.

Elle fit alors front par derrière et m'enlaça de ses bras maigres.

— C'est que j'ai très envie de danser avec vous, Robert. Vous ne voulez tout de même pas m'offusquer, non ?

Puis, voilà qu'elle était assise sur moi. En plus d'être inconfortable, c'était très gênant comme position.

— Suivez-moi, j'ai un truc à vous montrer.

— Robert, vous vous esquiviez. Je le vois bien.

— Si nous nous esquivions ensemble pour un moment ?

— Après... vous me ferez danser ?

— Tout ce que vous voudrez.

Je lui pris la main et l'entraînai en cinquième vitesse à l'extérieur. Elle demeura un court instant interdite, l'air de se demander si la blanche agnelle qu'elle était allait suivre le renard rusé qui lui faisait tant envie ou rejoindre le troupeau qui bêlait joyeusement sur un air à la mode.

— Mais où donc m'emmenez-vous, Robert ? N'allez pas si vite, je n'arrive pas à vous suivre. J'ai la tête qui tourne terriblement.

— Vous voulez que je vous aide ?

J'entendais par là lui tendre mon bras en guise d'appui. Certainement pas tenir le rôle de l'époux le soir de ses noces. C'est pourtant ce qui m'arriva lorsqu'elle s'agrippa à mon cou pour que je la porte. Elle était malgré tout assez lourde et, avec ce poids, j'arrivais difficilement à m'orienter.

Mon but premier était de sortir de ce château. C'était maintenant chose faite. J'avais dès lors un problème de taille sur le dos, il fallait m'en débarrasser et je n'envisa-

geais la fuite au pas de course qu'en tout dernier ressort. Mon plan était le suivant : j'allais retrouver cette drôle de fontaine, j'allais lui faire un petit baratin du genre : « C'est dommage que tu habites si loin... On pourrait se revoir lorsque tu seras de passage dans la région... Tu me sembles être une fille vraiment chouette », avant de déguerpir vers la voiture.

Mais voilà qu'elle me mordait les lobes d'oreilles. Mes quelques expériences intimes avec les filles m'avaient démontré qu'elles étaient d'étranges créatures dont le comportement était aussi imprévisible que redoutable, mais jamais m'avait-on mordillé les oreilles.

Je n'eus même pas le loisir d'utiliser mon baratin. À peine arrivés à la fontaine, je me pris les pieds dans un lierre qui courait sur le sol et nous aboutîmes tous les deux par terre. Je n'en avais maintenant plus le moindre doute : Mademoiselle Échassier voulait copuler. Ne cherchant même pas à se relever alors que nous avions les fesses qui reposaient dans les fougères de la comtesse, elle prit mes mains pour les guider vers son dos où, je suppose, je devais prendre la relève pour dégrafer sa robe. Mes doigts, rendus calleux par les travaux d'écurie, s'acquittèrent difficilement de cette besogne.

Tout ce temps, elle continuait à me gober les lobes d'oreilles. J'avais hâte qu'elle passe à autre chose, car le filet de salive coulant le long de mon cou n'avait rien de plaisant. Ne venant pas à bout de son corsage, je décidai d'aller droit au but en glissant mes mains le long de ses cuisses pour lui retirer sa culotte. Ses jambes étaient comme je me les imaginais, longues et osseuses. J'avais l'œil pour ce genre de choses.

J'ai toujours apprécié les documentaires animaliers. Le calme qui y règne, jamais de musique, juste une voix

monocorde qui décrit la copulation de scarabées ou les hurlements d'orangs-outangs à l'approche d'un guépard. Eh bien, à cet instant, la seule chose qui me venait à l'esprit était cette même voix qui décrivait la fornication à laquelle se livrait Robert d'Amri et Mademoiselle Échassier : « La femelle humaine use de plusieurs artifices pour exciter son mâle et fait appel à de nombreux registres d'émotion à la fois. Celle-ci cherche à exprimer sa vulnérabilité en s'accrochant au cou du mâle. Vulnérabilité qui s'accompagne d'une autre démonstration, celle de la fureur bestiale. C'est ce qui explique les blessures infligées aux lobes d'oreilles du mâle. Nonobstant la douleur provoquée par ces morsures, le mâle répond spontanément à l'invitation de la femelle excitée. À preuve, voyez comment ce mâle peine à contrôler le synchronisme de ses mains pour retirer la culotte de la femelle. L'utilisation de la fureur bestiale apparaît toutefois comme une arme à double tranchant. Bien que le mâle y soit particulièrement sensible, la copulation qui en résulte est souvent d'assez courte durée. L'ardeur manifestée lors des préliminaires a alors raison des forces du mâle. »

Alors que je la pénétrais avec un empressement certain, il me parut entendre un craquement de branches à quelques mètres de nous, mais Mademoiselle Échassier était en verve et ses « hooou hooou » ne me permirent pas d'approfondir cette hypothèse.

En fait, ce fut l'hypothèse qui vint à nous en la personne de la comtesse Batignol de Pourtincourt et de son petit comte de mari, accompagnés de cinq personnes qu'on me révéla par la suite être le prince du Luxembourg et son épouse, Ludivine Van Yolen, ainsi que Jan et Ingrid de Norvège. La comtesse tenait à présenter sa dernière acquisition, une magnifique fontaine signée Léon Lucas, un maître de la fontaine figurative actuelle. Le joyeux groupe n'eut

donc pas seulement droit au jet d'eau coulant de la jarre à la bouche de l'homme couché sur le flanc, mais à un effet sonore des plus réalistes provenant du bosquet voisin.

À peine ai-je eu le temps de décharger dans le bas-ventre de Mademoiselle Échassier que j'aperçus cette grosse tête orangée surgir entre deux branches de lilas japonais. Aucun bruit n'émanait de ses grosses lèvres peintes d'un rouge vermeil, lesquelles restaient d'ailleurs bêtement entrouvertes. Quant à son regard fixe, il était semblable à celui d'une truite dans l'huile de friture. Puis, écartant les branches de lilas pour offrir une vue plongeante à tout le groupe, le comte fut le premier à briser le lourd silence.

— Mais qu'est-ce que... Mais c'est vous, monsieur d'Amri ? Enfin, monsieur d'Amri, ce n'est pas l'endroit pour... Vous comprenez, c'est très maladroit de votre part, vraiment très maladroit.

Pendant ce temps, Mademoiselle Échassier se cachait le visage contre les fougères et sanglotait. C'était exagéré, vraiment. Ce dénouement n'était peut-être pas directement inspiré des histoires de princesses et de chevaliers, mais il me sembla déplacé de s'émouvoir de la sorte en public, surtout devant l'hôtesse de la soirée. Même la comtesse s'impatienta devant ce comportement.

— Mademoiselle, voulez-vous bien sortir de ces fougères, elles n'apprécient guère le poids de votre fessier.

Je remontai ma braguette en me laissant sermonner par le comte lorsqu'un cri strident nous fit tous les deux sursauter.

— Esther ! Comment est-ce possible ? hurla la comtesse. Comment avez-vous pu ? Mais que vont penser vos parents ?

À la révélation du prénom de Mademoiselle Échassier, le reste du petit groupe qui se tenait en retrait, ne souhaitant pas trop embarrasser leurs hôtes, fit un pas en avant, l'air de vouloir, chacun pour soi, confirmer l'identité de la jeune personne.

Le couple scandinave se mit à chuchoter à voix basse en lançant en rafale des regards outrés vers celle qui, selon toute vraisemblance, se nommait Esther.

La comtesse dut s'asseoir pour reprendre son souffle. Son époux lui tapotait le dos pour la calmer un peu.

— Ma mie, ressaisissez-vous. Nous allons de ce pas retrouver nos invités et terminer cette soirée par le feu d'artifice, comme prévu. Les artificiers viennent d'arriver et tout le monde attend ce moment avec impatience. En ce qui concerne ce fâcheux contretemps, mieux vaut ne rien précipiter ce soir. La nuit est déjà bien avancée et je me vois mal tirer le marquis du sommeil pour lui faire état du comportement de sa fille. Ma mie, la nuit porte conseil. Demain, nous saurons mieux comment présenter la chose aux parents de cette jeune personne.

J'avais bien hâte que toute cette tragédie grecque cesse pour me tirer de là. Alors que la comtesse reprenait peu à peu ses moyens, je m'imaginai la fin du reportage animalier : « Une fois la semence du mâle humain expulsée, celui-ci s'endort généralement dans les minutes qui suivent. Malgré la durée éphémère des ébats sexuels, la fonction reproductrice du mâle nécessite une dépense énergétique non négligeable. Tel qu'en témoigne la scène, celui-ci n'est pas en mesure de reprendre ses forces immédiatement. Voyez cette horde d'humains qui s'agite autour de la femelle, lançant piailllements et plaintes. Le mâle, de nature solitaire, s'éloigne rapidement à la recherche d'un environnement calme. Il ne reverra

probablement jamais la femelle, la sédentarité de cette dernière cadrant mal avec l'instinct de chasseur du mâle. »

Mon regard croisa alors celui d'Esther qui, visiblement, attendait ce moment depuis un certain temps. Ses joues étaient marquées de longues coulisses noires, les larmes abondantes ayant eu raison de son maquillage, et son menton était barbouillé de rouge à lèvres. Probablement une conséquence des baisers incendiaires dont j'avais été victime. La probabilité que mes oreilles soient peinturlurées de rouge étant grande ; je me promis de me doucher dès mon arrivée.

La comtesse regagnait déjà le château, tenant Esther par le coude, suivie du groupe à qui elle avait demandé la plus grande discrétion avant que les géniteurs d'Esther ne soient informés de l'affaire. Le comte me tira de mes projets de douche et de savonnette.

— Monsieur d'Amri, je crois qu'il serait mieux pour vous de quitter... Vous comprenez notre délicate position dans toute cette affaire.

En fait, je ne comprenais pas vraiment. L'affaire, comme sa femme et lui la nommaient, ce coït au milieu de verdures, me semblait prendre des proportions bien importantes pour une mésaventure, au demeurant, sans conséquence.

— Je comprends tout à fait et je vous quitte immédiatement. Mais dites-moi, on accède au stationnement par le boisé devant nous, non ?

— Oui, oui, mais je ne vous demande pas de vous sauver comme un voleur, monsieur d'Amri, prenez la peine de saluer vos connaissances. Un valet avancera votre voiture.

— Non, non, ce ne sera pas la peine, je suis garé juste à côté. Merci encore.

— Tout cela me désole, monsieur d'Amri. J'ai beaucoup de respect pour votre père. Il fait un travail remarquable avec ses poulains... De bons coureurs, que ces arabes, non ?

— Oui, oui, c'est cela, d'excellents coureurs.

J'étais déjà loin et heureux de retrouver la familiale blanche sans avoir eu à rencontrer ce valet prétentieux. Cette soirée ne s'était pas si mal terminée, après tout. J'avais pu tirer un coup et m'effacer dans la nature sans avoir à répondre à des « Quand se reverra-t-on ? Tu m'appelles demain ? Tu crois que ça peut devenir sérieux entre nous ? ».

Loïc ronflait toujours sur la banquette arrière. Les relents de fermentation d'alcool emplissaient l'habitacle. Je dus rouler les glaces baisées pour évacuer cette odeur.

Parvenu chez ses parents, je fus bien obligé de l'aider à se déplacer. Notre boucan ne manqua pas de réveiller son père, qui descendit en peignoir et en mules de ratine de coton. L'apercevant, je dus réprimer un fou rire. Je ne l'avais jamais vu autrement qu'en costume et nœud papillon à pois et ne m'étais jamais attardé à imaginer l'allure de cet homme austère en pleine nuit. J'aurais sans doute misé sur le peignoir de soie, le pyjama de velours à rayures et le chausson de cuir. Certainement pas pour cet assortiment que les ménagères dénichent dans les grandes surfaces.

— Grand Dieu ! Loïc, que dois-je tirer comme conclusion ? Vous peinez à tenir debout, jeune homme.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, monsieur, lui répondis-je, c'est qu'il a dansé comme un dingue toute la soirée. Vous savez ce que c'est... Dès que les filles voient un type qui ne rechigne pas à danser, elles le veulent toutes. Il est crevé, c'est tout.

— ...

— Bon, je vous laisse. Désolé pour le dérangement.



Chez moi, mis à part quelques chats à l'affût de mulots aux écuries, tout le monde dormait d'un profond sommeil. J'avais hâte d'en faire autant. Une douche expéditive permit de me débarrasser des traces de rouge à lèvres qui maculaient effectivement mon cou et mon menton et de savonner les taches de sperme séché qui tiraient sur mes poils pubiens, sensation désagréable s'il en est une. À l'instant même où ma tête se posa sur l'oreiller duveteux, je sombrai dans les bras de Morphée. Un sommeil lourd, envahissant et dépourvu du moindre songe.



Mon sommeil de bienheureux fut troublé par des voix provenant du rez-de-chaussée. J'allais et venais entre l'état de somnolence et d'éveil relatif. Quelle heure était-il ? Quel jour étions-nous ? Oui, oui, ça me revenait, nous n'étions pas lundi comme je l'avais cru un moment. Il me semblait entendre la voix de Clara, ma nièce. Mon frère et sa suite venaient déjeuner à la maison deux dimanches par mois... Nous devons donc être dimanche. Mais bon sang, pourquoi tout ce raffut, en bas ? Je glissai ma tête sous mon oreiller pour échapper, ne serait-ce qu'un court instant, à cette clameur inhabituelle chez les d'Amri

lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit précipitamment, laissant apercevoir l'antipathique silhouette triomphante de mon frère, qui se tenait au pied de mon lit, bras croisés, le sourire narquois et l'œil accusateur. Tout cela ne présageait rien de bon.

— Qu'est-ce que tu fous dans ma chambre ?

— Les parents veulent te voir. Dépêche-toi, il y a urgence. Tu ne peux pas t'empêcher de faire l'imbécile, toi, hein ?

— Je ne vois pas...

— Alors, descends. Tu verras bien assez vite.

Je ne l'ai jamais trop aimé, celui-là. Monsieur Perfection. Il aimait bien afficher ses airs de frère supérieur quand il m'adressait la parole. Toujours en parfaite symbiose avec mes parents, il s'était donné le rôle de mouchard officiel. Ainsi, dans ma tendre jeunesse, toutes mes gaffes ont été systématiquement rapportées à mes parents. Plus tard, mon frère se mit à jouer à fond la carte de l'objecteur de conscience qui s'acharne à montrer le droit chemin à son frère perdu. Mes parents en étaient rassurés et ça leur permettait de ne pas se sentir seuls au monde face à leur fils cadet.

En m'habillant, je me disais qu'ils en faisaient une histoire pour un simple retard au déjeuner dominical. Mais en pénétrant dans le salon où était réunie la famille, je compris qu'il devait s'agir de quelque chose d'infiniment plus grave qu'une matinée au lit qui s'était prolongée. Ma mère était debout, regardant par la fenêtre en me tournant le dos et mon père, d'un calme souvent sidérant, faisait les cent pas d'une extrémité à l'autre du salon. À peine y avais-je mis les pieds que mon frère, ses filles et ma belle-

sœur s'empressèrent de filer en douce. Cette dernière m'adressait rarement la parole et s'esquiva sans répondre à mon bonjour. Mon frère la suivit en hochant la tête, la mine défaite, juste pour m'emmerder, comme toujours.

J'avais beau réfléchir à ce que j'avais pu faire, je ne voyais pas. Il n'était rien arrivé de fâcheux à la voiture, peut-être restait-il quelques relents d'alcool qui y régnait la veille, mais si tel avait été le cas, ma mère ne se serait pas trouvée dans un tel état. Peut-être Loïc avait-il fait des siennes chez lui et son père m'aurait accusé d'avoir de nouveau causé sa perte ? C'était possible, surtout connaissant le père de Loïc, un vrai zélé, celui-là.

Ce fut ma mère qui m'aperçut la première. Sans prononcer la moindre parole, elle me regarda un moment qui me sembla une éternité, sans qu'un seul trait de son visage ne bouge. Elle avait pleuré. Ma mère ne pleurait jamais, elle n'était pas du genre romantique ou portée aux sensibleries. Non, elle était une pragmatique qui savait affronter les difficultés plutôt que s'écrouler devant elles. Elle me semblait vieillie soudainement. Son regard noir était accentué par des cernes creux. Les commissures de ses lèvres semblaient retomber, un peu flétries, comme une fleur fanée.

C'était grave, j'en étais convaincu maintenant. Peut-être Loïc était-il décédé des suites d'un coma éthylique ? Ça devait être cela. Ma défense était facile à plaider. Mon passage très remarqué au bal leur démontrerait bien que j'y avais passé la soirée, loin de Loïc et de son rhum cubain.

Ce fut mon père, le premier, qui rompit le silence. Il me fit signe de prendre place sur la bergère et s'assit à son tour à l'une des extrémités du canapé. Il passait et repassait sans cesse ses mains dans ses cheveux, visiblement embarrassé, ne sachant trop par où commencer. Ma mère

ne cherchait pas à lui venir en aide ; elle semblait ailleurs ou plutôt donnait l'impression de vouloir être ailleurs. Telle une statue de marbre, elle reprit sa pose face à la fenêtre, immobile, les bras croisés et une cigarette à la main. Elle qui interdisait que l'on fume au salon.

— Nous avons reçu un appel du comte Batignol de Poutrincourt ce matin, Robert.

— ...

— Il nous a raconté pour votre comportement d'hier soir. Le comte nous a tout dit de votre comportement...

— Je ne vois pas trop le problème. C'est un hasard qu'il se soit retrouvé là au même moment. Sinon, on n'en aurait jamais parlé.

— Vous ne voyez pas le problème !

Mon père criait presque et s'était relevé pour me dominer.

— Le problème, Robert, il se nomme Esther Roquemaure de Villemure ! Le voyez-vous, le problème, Robert, le voyez-vous ?

— ...

En réalité, je ne voyais toujours pas la raison de tout ce cirque. Je ne l'avais tout de même pas violée, cette fille. C'était elle qui s'était jetée à mon cou après tout.

— Esther Roquemaure de Villemure, parmi toutes les jeunes filles présentes, c'est Esther Roquemaure de Villemure dont vous compromettez la réputation.

— Mais enfin, je ne connaissais même pas son nom, moi. Et puis, qu'est-ce qu'elle a de si particulier, cette fille ? C'est elle qui n'arrêtait pas de s'accrocher à moi... Enfin, vous me connaissez, est-ce que je suis du genre à draguer les filles et à jouer les don Juan ?

— Robert, que vous soyez à l'origine de ce gâchis ou non ne change rien à l'affaire. À l'heure qu'il est, le marquis de Poitou doit déjà connaître les détails de cette histoire et ne voudra certainement pas laisser les choses où elles en sont. Son unique fille a désormais une réputation entachée et vous devrez assumer les conséquences de votre geste.

Ce n'était vraiment pas de veine. Voici le portrait : Mademoiselle Échassier n'était nulle autre que l'unique héritière de Plastron inc. Non seulement s'agissait-il de la famille la plus respectée et la plus crainte de la noblesse, mais aussi et surtout la plus riche. L'embarras pour ma famille était grand car les Roquemaure de Villemure jouissaient d'une telle notoriété qu'une querelle ouverte avec ma famille était bien suffisante pour condamner à la marginalité tous les d'Amri, et ce, pour deux à trois générations. Il y avait aussi l'élevage, surtout l'élevage. Une large part de notre clientèle se composait d'aristocrates et de bourgeois qui gravitaient autour de la noblesse de France. Se mettre les Roquemaure de Villemure à dos entraînerait le risque d'être rejetés du revers de la main par la majorité des clients de l'élevage.

Ces raisons étaient en soi suffisantes pour expliquer l'ardeur que mit mon père à vouloir régler l'affaire à tout prix et rapidement. Il m'exposa son plan à deux volets. Il allait de ce pas contacter le marquis, lui expliquer son désarroi quant à ma bévue inqualifiable, jeter toute la responsabilité sur moi, en notant au passage l'effet néfaste

qu'avait eu l'abus d'alcool sur son fils cadet, chose à laquelle ce dernier n'avait pas été confronté jusque-là. De cette façon, la réputation de mademoiselle Roquemaure de Villemure serait en partie blanchie et la riche héritière pourrait convoler en justes noces avec un prince fortuné, conformément au souhait le plus cher de sa mère. Puis, il allait lui proposer une rencontre afin de régler certains détails pour que les deux familles s'entendent sur les explications qu'ils auraient tôt ou tard à fournir à leurs cercles d'intimes. Cette rencontre aurait également l'effet non négligeable de démontrer à tous que les d'Amri n'étaient nullement considérés comme des pestiférés par le marquis, lequel les avait même reçus à son château.

Je profitai d'une accalmie relative pour me rendre aux écuries. Le toilettage des poulains m'aiderait sans doute à évaluer la situation à tête reposée et m'éviterait de supporter la tristesse de mon père, le mépris de mon frère, l'arrogance de sa femme et la douleur de ma mère. Il était plus sain d'avoir les bottes dans le crottin de cheval.



Les choses ne se sont pas exactement passées selon le scénario prévu par mon père. Dommage, car il était bien, ce scénario, et le rôle que je devais y jouer me convenait parfaitement. Ma réputation était la dernière chose qui m'importait et je me sentais tout à fait disposé à la mettre en jeu pour qu'on me foute la paix avec cette affaire qui n'en était pas vraiment une.

Alors voici : à peine avais-je mis les pieds aux écuries que la sonnerie du téléphone retentit à la maison. C'était le marquis, le numéro un du plastique en France. Mon père, désarçonné par cette initiative, fut surpris du ton amical de son interlocuteur. Le marquis nous invitait, mon

père et moi, le mardi suivant à son château pour discuter des récents événements. Nous n'en savions guère plus. Mon père n'avait pas osé le questionner sur ses motivations réelles.

La seule chose qui filtra de leur conversation fut que le marquis s'était montré bien philosophe, qualifiant « l'affaire » de geste irréfléchi de tourtereaux, et expliquant à mon père, coi à l'autre bout du fil, que la libération sexuelle en vogue en ce début des années 80 se trouvait principalement en cause. Mademoiselle Esther et moi devenions ainsi les victimes de cette évolution sociétale dans laquelle les tabous et les interdits rattachés à la sexualité étaient morts au feuilletton. C'est ce qui, d'après lui, expliquait les pulsions animales qui avaient eu raison de nous.

Mon père, sous le charme du marquis et de son invitation, trouva son interprétation logique, voire sympathique. Cela me tracassait. En plus de sembler hautement improbable, cette théorie excluait totalement les abus de rhum cubain, de muscadet et de bourgogne aligoté avec lesquels j'étais très à l'aise. Il y avait aussi l'expression « tourtereaux », à laquelle je n'arrivais pas à m'associer et qui se trouvait à mille lieues de coller à la petite fornication à laquelle Mademoiselle Échassier et moi nous étions livrés dans les fougères de la comtesse. Et puis, cette interprétation ne réglait en rien « l'affaire », c'est-à-dire la disculpation complète de sa blanche agnelle de fille afin de lui redonner sa pureté originelle au bénéfice d'éventuels prétendants.



Près de trois cents kilomètres nous séparaient de Poitiers, où se trouvait le château dans lequel sept

générations de Roquemaure de Villemure avaient successivement établi résidence. Mon père opta donc pour le train, qui nous permettrait d'arriver frais et dispos chez ces hôtes d'exception. Il était nerveux, mon père, lui qui avait l'habitude d'en imposer à tout le monde. Cette rencontre constituait son premier contact avec le marquis et je ne crois pas qu'un déjeuner en tête-à-tête avec le président de la République l'eût rendu aussi tendu. Le voyage en train fut pénible, mon père me martelant à quatre reprises ses consignes d'usage.

— Vous me laissez parler, n'intervenez que si le marquis s'adresse directement à vous.

Cette seule consigne démontrait toute la nervosité de mon père. Je fermais toujours ma gueule, c'était ma seule spécialité, d'ailleurs. Je ne voyais donc pas l'intérêt d'insister sur ce point.

— Approuvez d'un geste de la tête les propos du marquis, même s'ils ne vous conviennent pas totalement et surtout, évitez d'avoir cet air buté. Enfin, ayez l'air détendu et serein. Vous savez ce que c'est, Robert, d'avoir l'air serein ?

Pauvre papa, j'étais parfaitement capable d'imaginer ce que cela voulait dire, mais son teint blafard et les cernes qui révélaient son insomnie de la dernière nuit ne lui donnaient pas tout à fait cet air détendu et serein qui ferait notre bonne fortune.



Je m'attendais à une résidence plus impressionnante. Avec tout ce fric, le marquis aurait pu s'offrir Versailles, mais il vivait dans un château plutôt sobre, où rien ne laissait deviner son immense fortune. Un majordome nous fit

traverser le rez-de-chaussée pour nous conduire au jardin, où un homme plongé dans la lecture d'un journal se tenait assis au loin sous une pergola. Mon père me chuchota à l'oreille qu'il s'agissait du marquis et qu'il lui semblait de bon augure que notre audience se tienne au jardin ; la détente y serait plus facile.

L'homme se leva pour nous accueillir lorsque nous arrivâmes à quelques mètres de lui. Il avait un peu la même silhouette que mon père, très grand et élancé, à la différence qu'il était très pâle, à l'image de sa fille. Ses cheveux ambrés dissimulaient quelques repousses blanches, ce qui le faisait paraître plus jeune que mon père, dont l'épaisse tignasse virait au gris depuis quelques années déjà.

— Monsieur d'Amri, soyez le bienvenu. Vous avez fait bonne route ?

L'accueil était courtois, étrangement courtois. Le marquis s'adressait à mon père comme à un ami de longue date, s'informant tour à tour de ma mère, qu'il n'avait jamais rencontrée, de mon frère, dont il connaissait la belle-famille, et de l'élevage, complimentant mon père pour les résultats honorables de la semaine précédente au Championnat de Belgique.

Cette entrée en matière mit mon père en confiance. Il retrouva peu à peu ses airs supérieurs et discourut du marché des poulains et de la mode actuelle portant plusieurs acquéreurs vers de vieilles races françaises que certains élevages souhaitaient voir réhabilitées sur les champs de courses. Le marquis écoutait attentivement et posait des questions bien senties. Il semblait réellement intéressé, ça se voyait. La discussion se détourna de l'univers équestre pour filer droit vers le passionnant domaine de la fibre de synthèse. Plastron venait d'acquérir une usine allemande spécialisée dans la transformation de polyuréthane en

peintures et vernis. Il s'agissait d'un marché de plusieurs millions de francs qui emballait le marquis. Mon père et lui passèrent donc en revue les dernières avancées technologiques dans le domaine.

— C'est tout à fait épatant, se plaisait à répéter mon père devant les explications détaillées du marquis sur ce qu'il appelait son « dada » : la conception de coques de voiliers en fibre de verre qui, selon ses dires, allaient remplacer définitivement les coques de bois dans tous les grands championnats européens d'ici dix ans. Durabilité, légèreté et entretien minimal faisaient déjà le succès de son entreprise dans d'autres domaines.

Il était près de onze heures, cela faisait plus d'une heure qu'ils bavardaient, riaient et échangeaient leurs impressions sur tous les sujets qui semblaient leur passer par la tête. Ils en étaient rendus à parler politique. Quelques minutes suffirent à établir qu'ils étaient du même courant, ce qui d'office leur donna un laissez-passer pour se moquer de l'union de la gauche.

Je ne saurais dire à quel point je m'emmerdais. Et eux qui s'entendaient comme larrons en foire. Ils se donnaient désormais du « cher ami », du « Henri » et du « Hubert » à profusion. Moi, comme un con, je souriais au marquis lorsqu'il m'adressait un regard et je jetais des coups d'œil tout autour pour me maintenir éveillé. Je n'avais pas encore eu à ouvrir la bouche. Enfin, j'avais tout de même salué le marquis à mon arrivée, et répondu par l'affirmative aux questions polies qu'il m'adressa.

— C'est votre première visite dans la région ?

— Oui, la première.

— Je vous offre une autre limonade ?

— Oui, je veux bien, merci.

— Vous risquez d'être exposé au soleil à cet endroit, préférez-vous déplacer votre fauteuil ?

— Non, ça ira, merci.

Plus d'une heure et demie s'était ainsi écoulée. J'avais le soleil en plein visage, je sentais ma joue gauche chauffer et j'avais les fesses en compote à force d'être assis sur ce fauteuil de plastique inconfortable. Tout le monde, sauf moi, semblait avoir oublié le but de notre visite.

Comme je me trouvais à faire face au château, je pus en scruter toutes les dimensions que sa façade arrière m'offrait ; il était composé d'un large bâtiment central et de deux ailes qui se prolongeaient à chacune de ses extrémités. Nous nous trouvions près d'un étang où pataugeait un canard, qui semblait tout aussi perdu que moi.

Les mouvements répétés d'un rideau à l'une des fenêtres de l'aile droite du château attirèrent mon regard, qui ne demandait qu'à s'attarder sur quelque chose, aussi anodine puisse-t-elle être. Quelqu'un semblait nous observer. Cette personne devait se tenir en retrait car je n'apercevais aucune silhouette. Peut-être la marquise souhaitait-elle voir de ses propres yeux la brute qui avait défolié sa prude fille ? Ou était-ce tout simplement le majordome qui observait le maître des lieux en attente d'un signe lui indiquant de resservir des rafraîchissements ? L'observateur observé tira complètement le rideau de la fenêtre et ouvrit celle-ci, laissant apparaître une jeune femme pâlotte qui me fit un signe de la main. Je ne la reconnus pas immédiatement, avec ce soleil de plomb qui me brûlait le visage.

Le marquis, qui observait discrètement mes moindres faits et gestes, ne manqua rien de mon intérêt pour la fenêtre de l'aile droite de son château.

— Nous parlons, nous parlons, mon cher Henri, et voilà que votre fils s'impatiente. Il a bien raison d'ailleurs, nous en étions presque à oublier la raison de votre visite.

Mon père me jeta un regard courroucé. Visiblement, il aurait poursuivi sa discussion avec le marquis pendant de longues heures encore. Je haussai les épaules pour lui signifier n'avoir commis aucune bourde.

— Attendez-moi, je vais faire appeler Esther, elle doit bien être aussi impatiente que vous, jeune homme.

Une fois le marquis à une certaine distance, j'en profitai pour remettre les pendules à l'heure avec mon père, qui semblait de toute évidence avoir rejoint le camp adverse.

— Mais qu'est-ce qui lui prend, au marquis, d'aller chercher sa fille ? C'est que je n'ai rien à lui dire, moi !

— Ne vous en faites donc pas. Hubert me semble une personne à la fois réfléchie et prudente. Il sait ce qu'il fait, j'en suis certain. Et puis, je comprends mal votre abjection pour cette jeune personne. Ce n'était guère le cas au bal, il me semble...

Il était inutile d'aller plus loin. Mon père ne pourrait jamais concevoir que j'aie pu forniquer avec une fille pour laquelle je n'éprouvais aucune attirance.

Voilà que s'approchaient le marquis et sa fille. Je détournai le regard et fis semblant de vérifier la propreté de mes semelles de chaussures et d'en retirer un petit objet imaginaire coincé dans le talon. Lorsque je relevai la tête, mon père en était déjà à faire la bise à Esther et à louer

sa beauté dont il avait tant entendu parler. En réalité, il n'avait jamais entendu parler d'elle et il la trouvait probablement quelconque. Lorsque le marquis se pointa devant ma chaise, je fus bien obligé de faire face à la musique. J'adressai un sourire à Esther et je n'eus d'autres choix que de lui faire la bise sur la joue qu'elle me tendait.

Il me semblait que je la rencontrais pour la première fois. Sans fard et rouge à lèvres, son visage semblait encore plus pâle, presque livide. Tout était d'un blond cendré chez elle, ses cheveux, ses sourcils et ses cils. Je fis quelques efforts pour me rappeler la couleur de sa toison pubienne, mais je ne crois guère y avoir posé mon regard. Il est vrai que, mis à part le croissant de lune et le jeu de lumières qui éclairaient la fontaine de la comtesse Batignol de Poutrincourt, la profondeur de la nuit ne m'aurait pas permis de vérifier la chose.

Sa robe légère me fit mieux apprécier la longueur et la maigreur de ses jambes. Ses genoux semblaient disproportionnés par rapport à ses cuisses décharnées et à son mollet, que l'on devinait à peine. Son visage aussi était osseux, ce qui faisait ressortir son nez long et fin. Les choses devenaient plus claires pour moi ; cette fille ressemblait à une bécasse. Je l'imaginais parfaitement piquer du nez dans le sable gorgé d'eau du bord de mer à la recherche d'un petit invertébré.

Alors que j'étais perdu dans mes pensées à l'imaginer se tenant en équilibre sur une jambe, faisant le guet au bord de l'étang que le canard venait de délaissé, le marquis toussa un peu pour s'éclaircir la voix.

— Chers amis, nous sommes réunis ici pour discuter d'avenir, de notre avenir à tous.

Je jetai un coup d'œil à mon père, mais il souriait candidement au marquis tout en approuvant de la tête cette introduction pleine de périls, ne sentant même pas le besoin de m'adresser un regard.

— En apprenant dans quelle fâcheuse posture Esther et Robert ont été trouvés par ce pauvre comte Batignol de Poutrincourt, j'ai d'abord été très choqué, croyant à un comportement dissipé inacceptable pour une fille du rang d'Esther. Vous comprendrez dans quelle position désolante aurait pu se retrouver ma famille. Esther est notre fille unique. Sa mère et moi avons tout fait pour qu'elle acquière la meilleure éducation et qu'elle incarne les valeurs de moralité et de vertu qui sont celles que partagent plusieurs générations de Roquemaure de Villemure et de Pimpol de Latour.

Esther m'adressa un regard gêné, pour ensuite fixer le sol. Moi, je voyais très mal où le marquis souhaitait en arriver. Ce préambule semblait tous nous clouer au pilori et j'étais curieux de connaître la fin de l'histoire. Comment la valeureuse Mademoiselle Échassier allait-elle retrouver sa vertu, entachée par un sale palefrenier à la noblesse peu reluisante ?

— Mais je fus ému d'entendre pour la première fois Esther nous ouvrir son cœur et avouer que ce comportement répréhensible n'avait pas été dicté par de basses pulsions, mais par amour. Je vous avouerai sincèrement avoir espéré une union avec un jeune homme de haute noblesse pour notre fille, mais je ne saurais imposer mes choix contre la loi du cœur.

J'étais sans voix ; tout mon corps semblait affecté par une attaque soudaine de léthargie. Il m'était impossible de protester, de leur dire : « Elle est complètement dingue, votre fille, c'était une baise, rien qu'une baise des plus

banales.» Le marquis poursuivait son monologue avec fougue. La situation était trop absurde. Je jetai des regards désespérés à mon père, mais il était visiblement sous hypnose et fixait attentivement son interlocuteur.

— Robert, si ma fille vous veut comme époux, je vous accepte volontiers comme gendre. Mais attention, pas seulement comme gendre, mais aussi comme futur partenaire de Plastron. Non, non, ne protestez pas, Esther m'a longuement parlé de votre indépendance d'esprit, de votre capacité d'apprendre par vous-même et de votre grande curiosité.

— C'est que...

— Je vous formerai personnellement, Robert, j'y tiens. Je m'engage devant votre père à devenir votre mentor et à vous transmettre ma passion pour la fibre thermoplastique et toutes les possibilités qu'elle recèle. Je sais bien qu'il peut vous en coûter de quitter l'élevage de votre père, mais Esther est ma fille unique et sa mère ne pourra se résoudre à la voir partir.

— Mais monsieur, ce n'est pas ce que vous croyez... Esther et moi, nous nous connaissons à peine. Il serait prématuré...

— Oh non, jeune homme ! S'il y a quelque chose de prématuré dans cette histoire, c'est bien la scène déplorable à laquelle vous vous êtes livré avec ma fille au Bal des muguets. Mais ce qui est fait est fait et nous n'avons, ni vous ni moi, la possibilité de revenir en arrière. Mieux vaut alors assumer vos gestes.

Mon père, faisant naître tous les espoirs chez moi, intervint enfin.

— Cher ami, mon fils ne remettait pas en cause les liens qui l'unissent à votre fille. Mais il est pourtant vrai que nous ne nous attendions pas à parler d'une union entre nos deux familles aussi rapidement.

— C'est que nous nous trouvons dans un cul-de-sac, mon ami. Si les sentiments d'Esther pour votre fils ne s'étaient pas concrétisés en cette sale affaire, j'aurais sans doute tenté de la dissuader et sa mère aurait pu orienter ses amourettes vers des prétendants, disons, mieux placés au sein de notre société. Mais la donne n'est plus la même. Soyons sérieux, Henri, ce n'est pas une prison de verre que j'offre à votre fils, mais ni plus ni moins que la chance d'épouser l'une des jeunes filles les plus courtisées de France et de devenir mon associé chez Plastron.

Il y a de ces gens qui savent trouver les mots pour convaincre et il y a de ces gens qui ne demandent qu'à être convaincus. Lorsque les deux se rencontrent, c'est foutu, les dés sont joués.

Hubert Roquemaure de Villemure possédait l'arsenal qu'il fallait pour imposer sa volonté ; l'homme était pesant, les hommes politiques les plus influents partageaient régulièrement sa table, on le savait immensément riche et d'une noblesse ancienne et glorieuse, ce qui lui valait respect, admiration et envie. Compter Hubert Roquemaure de Villemure parmi ses connaissances permettait déjà de s'élever à un niveau supérieur de notoriété, alors compter le marquis dans sa famille, fut-ce par alliance... Mon père était quant à lui un homme pondéré et réfléchi qui savait parfaitement profiter d'une affaire lorsqu'elle se présentait. Voilà que la terre se mettait à tourner en sens inverse et, malgré les bouleversements que cela pouvait créer, mon père voyait la destinée assez peu reluisante de son fils se sertir d'or. Il ne pouvait que remercier le destin que cet

enfant lâche, qui n'avait même pas su obtenir son diplôme, puisse un jour présider aux destinées du numéro un français du plastique.

— Mon cher ami, malgré sa surprise somme toute compréhensible, je suis convaincu que Robert pourra se montrer à la hauteur du défi qui lui est lancé. Mon fils est un homme de cœur qui saura certainement apporter affection et respect à votre fille. Je me flatte que vous voyiez en lui un digne partenaire de travail. Vous confier son apprentissage sera, pour mon épouse et moi, un immense privilège.

Mon père se tourna alors vers moi, m'incitant par là à enfiler une jolie formule à la sienne. Tout en me pinçant pour m'assurer que ce cirque n'était pas un rêve, je ne parvins qu'à balbutier quelques mots.

— Oui... oui... Je, je tâcherai d'apprendre.

— Alors, l'affaire est conclue. Mes enfants, fit-il en levant l'un des verres de champagne que le majordome venait de disposer sur un plateau, que cette alliance vous apporte bonheur et descendants, et qu'elle soit le début d'une belle aventure pour nous tous.

Des descendants ! Je croyais que j'allais y rester. Mon cœur allait certainement flancher, ce n'était pas humain de supporter pareil supplice !



Malgré mes appréhensions, il a tenu le coup, même lorsqu'est venu le temps de dire « oui, je le veux » à la silhouette qui menaçait de s'effondrer sous le poids des volants et des perles. Le célébrant l'avait affirmé haut et fort – il semblait le faire exprès à mon intention – :

Mademoiselle Échassier et moi, c'était pour la vie. Pour le meilleur et pour le pire.

Je serais bien embêté de situer le meilleur et le pire dans ma vie avec Esther. En réalité, tout me semblait gris, dans une zone intermédiaire entre le meilleur et le pire. De cette façon, les lundis ont succédé aux dimanches et les mardis aux lundis. J'aurais pu vivre ainsi, mais la suite des choses allait en décider autrement.

Sandwich jambon-fromage

Je n'ai jamais pu expliquer comment l'idée d'assassiner mon beau-père s'est imposée à moi. D'ailleurs, jamais la préméditation d'un meurtre n'avait auparavant effleuré mon esprit. Non. Le tout a jailli un beau jour, non pas comme une idée dont on soupèse le pour et le contre, mais comme une certitude, un fait. N'allez pas croire que j'aie vécu ces premières années de mariage malheureux, à me demander comment y mettre fin et en dressant l'éventail des solutions envisageables. Pas du tout. Mon but n'était pas de tuer pour tuer ; je ne suis pas un meurtrier. Il s'agissait seulement d'initier une action et de laisser le destin s'occuper du reste. Le fait que ça soit tombé sur mon beau-père est pure coïncidence, croyez-moi. Il m'énervait parfois à tout vouloir contrôler autour de moi, mais je l'aimais bien tout de même.



Jusqu'à ce jour, ma vie n'était pas trop mal. Je vivais, comme un automate peut-être, mais je vivais quand même. Je fermais ma gueule et je faisais ce qu'on me demandait. J'étais premier vice-président associé à la mise en marché (section distribution) chez Plastron inc. Ne me demandez pas ce que fait précisément un vice-président associé à la mise en marché (section distribution), ça demeure une énigme pour moi. Enfin, je ne suis pas totalement con, je peux toutefois en dire certaines choses.

Un premier vice-président associé à la mise en marché (section distribution) dispose généralement d'un beau bureau offrant une vue panoramique et a le droit d'avoir son nom inscrit en lettres dorées sur la porte. Il jouit aussi d'un mobilier en bois massif sur lequel reposent un sous-main aux bordures de cuir, une lampe en laiton ainsi que l'indispensable ensemble assorti de porte-crayons, porte-bloc de papier, encrier, porte-cartes d'affaires et cendrier. Le mien était en marbre blanc. Une horreur. Ce bureau devait également arborer les photographies officielles de la famille. Logés derrière ma lampe, les portraits de mon épouse Esther et de mon fils Ludovic. Les jumelles ne devaient naître que plusieurs années plus tard. Ce n'était pas pour moi, ces photographies, mais pour les visiteurs. Même dans les relations d'affaires, les gens aiment bien lever le voile sur une parcelle d'intimité de leurs vis-à-vis. Ces quelques photos leur permettaient de se rincer l'œil discrètement et de constater que le type assis devant eux n'était pas un pédé ou un célibataire excentrique. Moi, je ne les regardais jamais. Non pas qu'elles me dérangent. Elles faisaient partie du décor, de l'organisation méthodique de ce bureau ; elles y avaient à leur place. Je m'en accommodais très bien, comme je m'accommodais de mon porte-bloc de papier de marbre blanc.

Mon rôle de premier vice-président associé à la mise en marché (section distribution) avait été conçu sur mesure pour moi. Le vrai boulot, mes subalternes l'accomplissaient. Eux, ils faisaient de la prospection, partaient de par le monde avec leurs mallettes remplies d'échantillons de tout genre rencontrer des clients potentiels pour leur vanter nos produits. Des infatigables, ces gars. Mon beau-père les avait recrutés exprès « pour vous épauler », qu'il disait. En fait, il avait réussi à débusquer des bourreaux de travail, débrouillards, intelligents et loyaux. Le genre qui me respectait et me craignait parce que j'étais le gendre du patron. De mon côté, une fois le contrat négocié et l'entente conclue, c'est là que j'intervenais. La signature finale me revenait d'office. C'est à cela que me servait mon bureau.

Bon, je faisais d'autres trucs aussi, je ne signalais quand même pas des contrats à longueur de semaine. Je contrôlais une équipe qui voyait à ce que nos produits soient livrés à temps aux bonnes personnes. Ça m'amusait davantage. Je demandais aux membres de l'équipe des rapports, des graphiques, des tableaux de bord et ils se démenaient comme des fous à produire tous ces documents que je ne lisais jamais. L'important était de garder ses employés sur le qui-vive. J'y gagnais une réputation d'homme rigoureux et exigeant. J'aimais bien.

Mon histoire n'est pas très différente de celles de bougres qui, comme moi, doivent leur ascension sociale à leur belle-famille. Il y avait ceux qui recherchaient ma compagnie, question de se rapprocher de l'espace réservé aux Roquemaure de Villemure, et les jaloux. La plupart d'entre eux se la bouclaient, par crainte de représailles familiales. Mais il y avait ce type à la comptabilité, Grégoire Martin, qui ne me supportait pas. En fait, ce n'était pas vraiment moi qu'il ne pouvait sacquer, mais plutôt ma présence

nonchalante à un échelon aussi élevé chez Plastron. Allez savoir pourquoi, mais les espèces les plus désagréables, c'est toujours à la comptabilité qu'elles se trouvent. Grégoire Martin passait une partie de ses journées à éplucher les factures et les comptes de dépenses pour y débusquer toute somme – aussi infime soit-elle – qui aurait été dépensée à mauvais escient ou déclarée dans le mauvais formulaire. Lorsqu'il sortait de sa tanière – son bureau se trouvait dans une petite pièce sombre située au fond du corridor qui menait aux toilettes – avec le regard de celui qui vient de trouver la pierre philosophale au bout d'une quête de toute une vie, les employés de l'étage le suivaient du regard pour voir sur lequel d'entre nous le « Grand Inquisiteur » allait porter ses accusations. Ce qu'il aimait par-dessus tout, Grégoire Martin, c'était de piéger ses collègues ou ses supérieurs. Il débarquait, un épais dossier sous le bras, ses feutres de couleur et son inséparable calculatrice à ruban entre les mains, et cognait trois grands coups à votre porte, refusant de se faire annoncer par la secrétaire, qui le fusillait généralement du regard.

En trois ans, j'ai eu droit à sa visite à quatre reprises. Une moyenne assez élevée, m'a-t-on dit. La première fois, c'était pour une histoire d'assurances. J'avais signé un contrat avec un fabricant de baignoires et j'avais oublié de lui faire remplir l'assurance-responsabilité au cas où il déclarerait faillite ou partirait, nos granules de plastique sous le bras, vers un paradis fiscal à l'abri des enquêteurs du fisc. Une simple négligence de ma part.

Le pauvre croyait que j'allais m'effondrer à la lecture de ses chefs d'accusation. Toutefois, comme la perspective de me faire foutre à la porte de Plastron avait tout pour me plaire, ni ses grands discours sur la tradition de rigueur de la boîte ni ses tentatives pour faire naître en moi un sentiment de honte n'eurent l'effet escompté. Déconcerté

par l'absence totale de réaction chez moi, pas même la plus timide des tentatives de défense, il sortit de ses gonds en m'annonçant que la chose était trop grave pour en rester là et que monsieur le marquis allait en être informé sur-le-champ. Je lui souhaitai alors une bonne journée et allai piger un dossier dans l'un des six classeurs de mon bureau. Comme à l'habitude, c'est le hasard qui déterminerait le mandat que j'allais laisser pour la journée entre les mains de Fabienne, ma chef de service. Ce jour-là, c'est le calendrier de livraison de nos produits récréatifs dans les grandes surfaces du Rhône-Alpes pour le mois à venir que je lui demandai. Elle s'exécuta aussitôt en filant droit vers le bureau d'un petit nouveau en costume, qui sortait à peine de l'école de commerce, pour lui confier ce mandat.

Après cette visite de Grégoire Martin, cela prit presque six mois avant d'en recevoir une autre. Je sus plus tard que mon beau-père l'avait renvoyé dans ses appartements en lui demandant de me foutre la paix : j'étais nouveau ; je ne pouvais connaître tous les dédales administratifs ; le producteur de baignoires avait pignon sur rue depuis plus de trente ans et il était l'un de ses clients les plus fidèles ; et, enfin, rien ne justifiait la panique du comptable.

Sa visite suivante concernait ma demande de remboursement pour des billets d'avion à destination de Francfort à l'occasion d'un voyage d'affaires. La politique de Plas-tron était formelle : « La société rembourse la totalité des frais de déplacement seulement lorsque le moyen de transport disponible, tout en étant adéquat, est le plus abordable. À défaut de remplir cette condition, la société ne défraie que les deux tiers des frais de déplacement encourus par son personnel. » Toutes vérifications faites, la preuve était accablante. Le train de 17 h du 18 mars 1982 m'aurait permis d'arriver à Francfort le 19 mars à 7 h 30, soit deux heures et quart avant ma visite prévue à notre

usine de moulage. L'économie pour Plastron était substantielle : presque 800 francs.

Encore une fois, Hubert Roquemaure de Villemure prit ma défense en blâmant le zèle et la mauvaise foi de son comptable. Il le mit au défi de passer une nuit sur une couchette de train et d'arriver frais et dispos pour conclure une affaire des plus importantes le lendemain matin. Mon beau-père avait très librement interprété mon rôle à cette réunion ; je n'y avais rien à conclure, je remplaçais simplement le marquis à une présentation de notre future chaîne de montage destinée à mouler le polymère en panneaux de toutes formes et de toutes dimensions. Grégoire Martin fut, une fois de plus, invité à regagner ses oubliettes, se reprochant sans doute à lui-même de n'avoir pas su faire admettre mon tort à son employeur.

Il me faisait pitié, Grégoire Martin. Chaque fois qu'il entrait dans mon bureau, j'avais envie de lui dire : « Ce coup n'en vaut pas la peine, mon vieux ! Nous sommes dans la même galère, toi et moi. Tu veux que je me fasse foutre à la porte de cette boîte. Moi, je veux bien, mais je sais que ça n'arrivera pas parce qu'on ne fait pas le poids devant le marquis. Tu pourrais lui présenter des clichés de moi en train de voler des liasses de billets dans le coffre-fort que ça n'y changerait rien ; je fais partie de sa famille, et sa famille, c'est sacré. Alors, cesse de te miner la santé à lui prouver que je suis un fainéant et un incapable, ça, il le sait très bien. Allez, viens je t'offre un verre. »



À l'instar de mes occupations professionnelles, ma vie de famille était réglée au quart de tour par d'autres que moi. La voie m'était toute balisée à l'avance ; je n'avais qu'à suivre les indications.

Ma belle-mère avait pris en main l'éducation de Ludovic. C'est dingue comment elle pouvait se dévouer pour cet enfant. Elle le traînait partout, chez le coiffeur, à la teinturerie, au supermarché. Lui la suivait comme un chien de poche dans ses moindres déplacements, sans broncher. Il savait qu'il n'avait qu'à tendre la main à sa grand-mère pour trouver refuge dans la sienne.

Bien que son naturel tourmenté m'ait irrité à la longue, j'ai toujours été reconnaissant à ma belle-mère de s'être autant occupée de ma progéniture. Moi, les enfants, ce n'était pas mon truc. C'est vrai que je souhaitais le meilleur pour eux et que j'aurais vraiment été navré si un malheur leur était arrivé, mais la présence d'enfants, fussent-ils les miens, m'indisposait terriblement. Ils sont harceleurs, toujours à exiger quelque chose, à se lamenter pour rien pour attirer votre attention et à vous poser mille et une questions dont ils n'ont rien à foutre eux-mêmes. Moi, je ne supporte pas. Quand la seule chose que l'on demande est d'avoir la paix, il n'y a rien de pire qui puisse vous tomber dessus. Car les enfants revendiquent tout haut et fort : le droit de crier lorsqu'ils sont mécontents, de pleurer lorsqu'ils sont contrariés, de frapper lorsqu'ils sont frustrés.

N'allez pas croire que je suis un père violent ou colérique. Je crois bien n'avoir même jamais élevé la voix ou enguirlandé mes enfants. Je tâchais d'éviter les relations d'intimité avec eux. Ils me voyaient principalement à l'heure des repas, ce qui me convenait parfaitement. Chez le marquis, les repas étaient orchestrés par une convention appliquée rigoureusement : toujours à la salle à manger et à heures fixes. Nous devions y arriver dans une tenue convenable. Contrairement à l'habitude qu'avait mon père à la maison, ici, personne n'aurait pu lire les journaux à table le matin. En raison de la valeur inestimable du

service de porcelaine et de la fibre d'exception dont le tapis était tissé, les enfants mangeaient avec la gouvernante à la cuisine et ne se joignaient à nous qu'en fin de repas pour nous faire gentiment la causette. Ils venaient s'asseoir docilement à table, et répondaient aux questions de Grand-père et de Grand-mère avec une maturité qui me surprenait.

Toute cette mise en scène ne laissait guère de place à la spontanéité, arme redoutable des enfants. Les miens avaient appris leur rôle et, ma foi, ils le jouaient fort bien, garantissant ainsi à leur père un repas prévisible où les pulsions de ses petites bêtes intuitives ne risqueraient pas de nuire à sa quiétude.



Je fus assez surpris de constater qu'Esther n'avait pas la fibre maternelle très développée. Il serait injuste de dire qu'elle ne s'occupait pas de nos enfants ; elle leur consacrait bien quelques heures par semaine. Mais comme le mariage, la famille, la marmaille, auraient dû être ses trucs à elle, et je me serais attendu à ce qu'elle s'y investisse davantage. Je crois plutôt qu'Esther avait hérité de la fibre paternelle pour mener mille et un projets de front. Bien qu'elle n'occupât aucun emploi, son agenda semblait beaucoup plus chargé que le mien, tout premier vice-président associé à la mise en marché (section distribution) que j'étais. Elle remplaçait sa mère au Cercle d'échange et de réflexion d'une noblesse engagée et s'occupait à débusquer des conférenciers.

À cette époque, elle collabora également à la mise sur pied du Centre de conservation des trésors nobiliaires de France. Celui-ci restaurait et exposait périodiquement des biens de valeur détenus par les familles aristocrates, qui

dépérissaient le plus souvent dans des caves humides ou des greniers trop secs, faute de soins et d'expertise adéquats pour les conserver. Il n'était pas rare de voir Esther partir quelques jours. Elle embrassait tendrement Ludovic en lui disant d'être sage, mais jamais elle ne téléphonait pour lui souhaiter bonne nuit ou pour s'informer de son état lorsqu'il couvait une angine.

Cette attitude à la fois forte et distante, elle l'adoptait également à mon endroit. Malgré le fait que je n'aie jamais vraiment aimé Esther, elle fut pour moi l'épouse idéale. Nous nous parlions peu, mais nous passions la plupart de nos soirées ensemble, dans le petit salon qui jouxtait notre chambre. Nous regardions à la télé les séries américaines qui avaient la cote à l'époque. Au début, je trouvais ça nul, c'est surtout Esther qui en était mordue. Je m'écrasais sur le divan et je regardais ses émissions pour passer le temps. C'était ça ou partager l'étage du bas avec mon fils et mes beaux-parents. Esther ne souhaitait pas que ses parents sachent qu'elle écoutait ces séries bas de gamme destinées à alimenter l'imaginaire de la plèbe. Moi, ça me permettait d'avoir la paix car Esther devenait à ce point prise dans les tribulations de ce magnat du pétrole et de sa sordide épouse qu'elle semblait presque ignorer ma présence.

Je prenais plaisir à ce petit rituel. D'ailleurs, le seul regret que j'eus d'avoir provoqué la mort de mon beau-père, c'est que cette routine ait cessé pour quelques mois. Esther s'obligeait à passer ses soirées en compagnie de sa mère, soudainement veuve, et de Ludovic pour tenter de combler le vide immense laissé par le décès d'Hubert Roquemaure de Villemure.

Me voilà qui redeviens fleur bleue avec tous ces souvenirs. Allons, où en étais-je déjà ? Ah oui, j'y suis, ma contribution personnelle au décès du marquis.



Tout commença le 3 décembre 1983. Un vendredi. Je revenais du bureau avec mon beau-père, lui au volant, moi assis à la place du passager, les fesses frigorifiées sur la banquette de cuir raidie par le froid. Comme à son habitude, le marquis faisait le bilan de la semaine ; il me félicita pour ce qu'il nommait, dans un élan de générosité, « mes bons coups », et me raconta de quelle manière la semaine suivante serait faite.

— Je dois me rendre à Clermont-Ferrand lundi. Le syndicat doit déposer ses demandes pour la prochaine convention de travail et Lebrun souhaite que je reçoive personnellement ses représentants. Il semble que ça puisse jouer en notre faveur pour le reste de la négociation.

— ...

— Quant à vous, mon cher Robert, vous me remplacerez aux célébrations du dixième anniversaire de l'usine de la rive gauche. Je sais que ces mondanités vous répugnent, mais tâchez d'y rester jusqu'à la fin et ne ménagez pas les poignées de main avec les employés, particulièrement avec le représentant local du syndicat, un prénommé Donatelli ou Dinatelli... je ne sais plus. Boulanger vous le présentera.

— On dirait qu'elle tire sur la droite, votre voiture.

— Oui, oui, je le sens aussi. Pourtant, il n'y a pas la moindre trace de vent. Vous voyez, là, tenez. Si je laissais le volant plus d'une seconde, nous irions directement dans le décor.

— Ça doit être un mauvais alignement. Je vérifierai demain, si vous le souhaitez.

— Non, non, je préfère la faire examiner au garage et j'en profiterai pour faire vérifier les bougies. Je n'ai surtout pas envie qu'elle me laisse en chemin sur la route de Clermont-Ferrand.

— Vous allez prendre votre voiture ?

— Si, je préfère. Au retour, j'arrêterai visiter mon cousin, près de Limoges. Au fait, pourriez-vous vous charger du garage pour moi, s'il vous plaît ? J'ai promis à Éléonore de mettre de l'ordre dans mes papiers et de les faire disparaître du divan de la bibliothèque ce week-end. Sinon, elle menace de tout ramasser et d'en faire un magnifique feu de foyer. Comme je doute avoir le temps de passer à travers toutes les piles...

— Ça va, je n'ai rien d'autre à faire de toute façon.

— Merci, Robert.



Ce vendredi soir-là, Esther et moi nous étions couchés à l'aube. Il y avait eu un de ces spectacles qui présentaient une pléiade d'invités pour amasser des fonds pour la recherche sur les maladies infantiles. Nous avions aussi fait l'amour. Ça nous arrivait de temps à autre. Esther ne me mordillait plus les lobes d'oreilles comme à notre première fois dans les jardins de la comtesse. J'ai rapidement conclu que l'alcool avait été à l'origine de cet abandon bestial. Elle était au lit conforme à ce qu'elle était dans la vie, présente et distante à la fois. Elle se donnait généreusement, sans jamais prononcer la moindre parole, ni émettre de gémissements. Tout se passait en silence et se terminait chacun de son côté du lit, à s'endormir la tête vide, sans ressentir le besoin de dire des « je t'aime », voire un timide « bonne nuit ». Il y avait dans tout cela une

économie de moyens qui me plaisait bien et me permettait de rester moi-même sans avoir à me fondre dans la peau de l'amant passionné, ce que je n'étais pas. J'imagine que c'était la même chose pour Esther. Elle ne cherchait jamais à jouer les aguichantes. Frileuse, elle enfilaient le plus souvent l'un de ses pyjamas de flanelle aux imprimés de petits oursons ou de marguerites, et remplaçait ses verres de contact par de vieilles lunettes à monture dorée un peu ringardes.

J'eus beaucoup de mal à me réveiller le lendemain. C'est Esther qui le fit en tirant les rideaux de la chambre pour laisser filtrer la lumière brute d'hiver qu'aucun nuage ne venait obstruer en ce matin de décembre.

Me rappelant que je devais conduire la voiture de mon beau-père au garage, je sortis en trombe de mon lit pour me précipiter sous la douche. Le samedi était toujours une journée achalandée chez les garagistes, qui fermaient tôt et ne rouvraient leurs portes que le lundi. Je ne voulais pas y passer toute la matinée et j'avais particulièrement horreur des salles d'attente, où les discussions forcées et désintéressées sur la météo et les résultats du foot sont légion.

L'eau chaude de la douche et l'odeur du shampoing floral d'Esther me retinrent un moment sous le jet, qui frappait violemment mon cou. C'est à cet instant précis que je me suis dit que j'allais profiter de ma visite au garage avec la Mercedes de mon beau-père pour la saboter. En fait, je me suis dit que ce serait le moment idéal pour le faire car il n'arrivait jamais qu'il me prête sa voiture ou que je puisse l'approcher sans être à ses côtés. La route qu'il devait parcourir lundi matin jusqu'à Clermont-Ferrand représentait une occasion en or.

Voilà ce que je me suis dit, ce matin-là, sous la douche. Je ne me suis pas dit : « Il faudrait bien que j'assassine mon beau-père, voyons le meilleur moyen. » Ce n'est pas à la mort de mon beau-père que je songeais alors, mais à bousiller sa voiture. Je voulais courtiser le hasard, tout simplement. À vrai dire, je ne réfléchissais même pas aux conséquences possibles de l'accident. S'il n'avait fait aucune victime, mon objectif aurait quand même été atteint. Le fait que le marquis soit décédé au terme de cet exercice n'a rien changé pour moi.

Je voyais cela un peu comme l'un de ces jeux de rôles qu'on amorce sans savoir où cela va nous mener. Par mon action, je venais brouiller quelques cartes du destin et j'assistais en spectateur au dénouement de l'histoire. Mieux valait bien faire les choses ; de cette façon, la fin serait plus palpitante. Il ne fallait surtout pas risquer d'être démasqué par le premier venu. De cela, j'étais pleinement conscient. Je vous l'ai déjà dit, je ne suis quand même pas un con. Je savais parfaitement qu'en commettant un tel méfait, je ferais partie de la grande famille des criminels. J'avais cependant la certitude de ne jamais me faire coincer ; c'est peut-être pour cela qu'un imparable sang-froid guida chacun de mes gestes et que je ne commis aucune erreur de parcours, fatale à plusieurs criminels d'envergure qui croupissent aujourd'hui derrière les barreaux.

J'allais bousiller les freins de la Mercedes du marquis, voilà ce que j'allais faire. Bon, il y avait bien des trucs plus flamboyants, comme mettre de la nitroglycérine au bon endroit, et boum !, mais il fallait que le tout puisse avoir l'apparence d'un simple accident. La gendarmerie est toujours un peu paresseuse dans ces affaires-là ; un type plante sa Renault dans un arbre sans le moindre signe de freinage et on en conclut le jour même qu'il s'est endormi au volant. Mon beau-père partait à l'aube et ne prenait

jamais de café avant de prendre la route. « Ça lui tombait trop rapidement sur la vessie », qu'il disait. Qui plus est, il était le genre à aller du point A au point B en droite ligne, sans jamais arrêter en chemin pour grignoter, se reposer un peu ou s'étirer les jambes. Le temps perdu, il détestait.



La perspective de l'inconnu n'était pas sans me déplaire. J'avais hâte de terminer mon pain grillé à la confiture de rhubarbe pour me faire les mains sur le système de freinage. Il y avait longtemps que je n'avais pas bricolé une voiture. Je m'étais même débarrassé de ma Mustang. J'étais à plusieurs centaines de kilomètres des démonstrations et de ma vraie vie. Ici, les Mustang n'avaient plus leur raison d'être. Je consacrais plusieurs heures au travail à me rendre inutile et je ne fréquentais que des gens parfaitement convenables. À la différence de mon porte-crayon de marbre blanc, parfaitement harmonisé avec le cendrier et le porte-bloc de papier, la Mustang aurait détonné avec tout. Je l'ai donc remplacé par une Peugeot familiale grise, plus pratique pour les enfants. Tout à fait le genre de voiture qui plaisait à mon père en raison de sa mécanique fiable et de sa tenue de route impeccable.

Avant mon départ pour le garage, je pris donc soin de dépoussiérer mon coffre à outils, rangé tout au fond d'une remise où se côtoyaient la plupart des objets qui m'avaient suivi dans ma nouvelle vie : quelques disques vinyles de Supertramp, de Led Zeppelin et des Rolling Stones ; une vieille Vespa que j'avais récupérée des ordures et remise en état ; une selle de cheval offerte par mon père à mon douzième anniversaire et qui ne m'a servi qu'à quatre ou cinq reprises ; plusieurs cartons de revues, surtout des trucs sur la mécanique et sur la course automobile ; quelques caissettes de bois remplies d'aérosols et de conte-

nants de toutes sortes, lubrifiants, huile à moteur, liquide de refroidissement, peinture métallique. Voilà grossièrement ce qui composait ma dot.

Lorsque mon beau-père me remit son trousseau de clés, en me remerciant encore du service que je lui rendais, tous les détails de mon plan étaient fixés. Ça n'avait rien à voir avec ces films dans lesquels les malfaiteurs planifient l'organisation de leur larcin des semaines à l'avance, répétant les moindres gestes des dizaines de fois. Malgré la spontanéité de mon méfait, je n'en étais pas moins convaincu de ses chances de réussite. Même l'endroit était trouvé : un quartier industriel désert les week-ends. J'avais même arrêté mon choix sur le stationnement du siège social d'une compagnie pharmaceutique.

Cette journée fut une des plus belles dont je me souviens. J'avais un projet dont j'étais l'initiateur et je comptais bien le mener à terme. Cela m'était rarement arrivé. En fait, pas une seule fois depuis que je vivais à Poitiers. Tout se passa de façon impeccable, sans la moindre anicroche. Je n'attendis même pas une heure au garage que l'alignement des roues de la Mercedes était chose faite. Cela me laissait tout le temps de figoler les mauvais traitements que je m'apprêtais à faire subir à son système de freinage.

Comme prévu, le quartier industriel s'était complètement vidé, même de ces voitures-écoles qui ont parfois l'habitude de fréquenter les endroits tranquilles pour habituer les néophytes à l'art de la conduite automobile. Le stationnement convoité, situé à l'arrière, était désert. Aucune caméra vidéo n'était visible et de magnifiques places ensoleillées à l'abri du vent m'évitaient de me les geler sous le vent froid de ce début de décembre.

Après avoir purgé la majeure partie du liquide à freins, je mis un peu plus d'une heure à simuler une corrosion

prématurée de plusieurs pièces composant le système de freinage, ce qui cachait bien l'ouverture par laquelle le reste du liquide à freins s'échapperait une fois la voiture en marche. C'est fou ce que l'être humain peut créer avec si peu de moyens. Les limes, les pinces et quelques vieux contenants de produits corrosifs avaient accompli un travail fort satisfaisant.

J'arrivai donc au château pour l'heure du déjeuner. Les freins commençaient déjà à réagir lentement. Une fois mon coffre remisé et mes mains décrassées, je pénétrai, tout sourire, dans la salle à manger, où le marquis m'accueillit avec étonnement.

— Déjà ? Je ne pensais pas vous voir de retour aussi tôt, mon cher, comptez-vous chanceux. Alors, était-ce bien une question d'alignement ?

— Oui. Ça semble corrigé. Elle a bien réagi jusqu'ici, alors ça devrait aller pour lundi.

— Mille fois merci, Robert.

— Oh, ce n'est rien. Et puis, j'avais tout mon temps.



Le lundi matin, je dus me faire violence pour prendre mon air habituel et attendre la sonnerie du réveil-matin avant de sauter du lit. J'étais excité comme un gamin la veille du départ pour les vacances à la mer. Mon beau-père avait quitté vers cinq heures, le ronronnement du diesel de sa Mercedes étant parvenu jusqu'à moi.

J'étais impatient de voir le résultat, de connaître la fin de l'histoire. Je n'avais aucune attente précise. L'échec aurait été que mon beau-père revienne au château deux

jours plus tard sans qu'il se soit aperçu du moindre problème sur la route. C'était assez improbable. Pour le reste, je me fichais bien de la conclusion ; qu'il se soit arrêté chez le premier garagiste pour faire vérifier ses freins ou qu'il dérape en emboutissant la voiture d'en face m'étaient égal. J'étais le spectateur de ma propre pièce dont j'avais omis de rédiger la scène finale.

Il faisait un sale temps ce jour-là. La température frisait le point de congélation et une pluie fine finissait de vous glacer les os dès que vous franchissiez le seuil de la porte. Ma belle-mère répétait que son époux n'était pas bien raisonnable, qu'il aurait dû prendre le train, que le train, c'est beaucoup plus sécuritaire par un temps pareil. Ces crises d'insécurité, fréquentes chez Éléonore Roquemaure de Villemure, exaspéraient Esther au plus haut point.

— Mais voyons, maman. Vous savez bien que papa doit rendre visite à oncle Gilbert à son retour. Alors cessez de demander pour quelle raison il a pris sa voiture.

— Je sais bien, Esther, mais le temps est tellement mauvais.

— Le marquis a de bons pneus, madame, ce n'est pas une bruine comme celle-là qui le fera déraiper, croyez-moi.

Voilà que j'en rajoutais, me sentant même en verve ce matin-là.

La journée se passa bien ; je me sentais particulièrement serein, prenant même un court instant pour observer la photographie de famille qui ornait mon bureau. Un nouveau portrait. Les enfants grandissent si vite qu'il faut constamment changer les clichés. Le matin où le photographe vint au château, Esther s'était levée en retard et n'avait pas pris soin de se coiffer comme à son habitude.

Ses cheveux retombaient donc sur ses épaules. Sinon, sa pose et son sourire étaient les mêmes que sur la photographie précédente. Ludovic se tenait assis bien droit à la gauche d'Esther. Il me ressemblait : la même tignasse en bataille, le même teint basané. Mais son regard n'était pas le mien, c'était le regard déterminé des Roquemaure de Villemure.

À quelques reprises, je me surpris à tendre les mains devant moi pour observer si un léger tremblement dévoilerait une nervosité ou une anxiété que je feindrais ne pas ressentir. Mais non, mes mains étaient de marbre ; pas un seul vacillement n'était perceptible.

Aux cérémonies du dixième anniversaire de nos installations de la rive gauche, je me sentis parfaitement à l'aise. Je me laissais guider par Boulanger d'une poignée de main à l'autre en m'attardant un peu plus avec le chef de section du syndicat, avec lequel je m'offris même le luxe de discuter foot. Boulanger me dit que j'avais excellé lors de cette journée et que ma présence avait été grandement appréciée par tous, plusieurs ayant même été agréablement surpris de me voir rester pour le buffet froid.



À mon arrivée au château, tout me parut normal. En fait, il n'y avait pas âme qui vive. Esther et sa mère devaient se rendre chez une styliste pour essayer les robes qu'elles avaient fait confectionner pour le mariage prochain d'un cousin germain d'Esther.

L'avertisseur lumineux du répondeur téléphonique clignotait pour signaler la présence d'un message. Je ne n'écoutai pas l'enregistrement tout de suite. J'en profitai pour me mettre parfaitement à l'aise. C'est donc en survê-

tement de sport, un verre de Pineau des Charentes à la main, confortablement assis, que j'en pris connaissance. Au premier message, la personne avait raccroché immédiatement. Au second, une voix d'homme qui semblait lire un texte énonça d'un seul trait :

— Commissaire Bertrand Mesnil, police nationale, Préfecture de la Corrèze. J'ai le regret de vous informer que monsieur Hubert Roquemaure de Villemure a été victime d'une violente sortie de route. Il a été transporté aux urgences de l'Hôpital de la Miséricorde à Limoges vers les onze heures, ce matin. Je vous prie de me rappeler dès votre retour. Je termine mon quart de travail à dix-sept heures. Après cette heure, je vous prie de vous adresser à mademoiselle Firmin, au même numéro, soit le 05 55 60 31 05.

C'était fait. Une sortie de route. C'était la première idée qui m'était venue en tête. Je m'imaginais sans peine le déroulement de la tragédie. Une pluie qui n'en finit plus de tomber, une route sinueuse, le pied du marquis sur le frein à l'approche d'une courbe plus prononcée, les freins qui ne répondent pas, puis coup de volant et le dérapage. Peut-être avait-t-il même heurté un obstacle : un arbre, une autre voiture...

Sans même hésiter, je saisis le combiné et signalai le numéro indiqué. Il n'était que quinze heures, monsieur Mesnil n'ayant pas encore cédé son fauteuil à mademoiselle Firmin.

— Commissaire Mesnil, à l'appareil.

— Monsieur, mon nom est Robert d'Amri. Je suis le gendre de monsieur Roquemaure de Villemure. Je viens tout juste de prendre connaissance de votre message. Qu'est-il arrivé ? Comment se porte mon beau-père ?

— Mes respects, monsieur d'Amri. Votre beau-père a été pris en charge dès son arrivée aux urgences ; il est toujours inconscient et souffre de traumatismes multiples. Du moins, ce sont là les dernières nouvelles que j'ai eues, il y a bien une heure de cela.

— Je me rendrai à son chevet dès le retour de mon épouse. Vous avez mentionné une sortie de route dans votre message. Y a-t-il eu une collision avec un autre véhicule ?

— Non, les inspecteurs ont passé quelques heures sur l'affaire et il semble que ce soit un dérapage causé par la forte pluie. Malheureusement, la route à cet endroit laisse bien peu de chances. La voiture de votre beau-père a été retrouvée au bas d'un ravin.

— Mon beau-père venait tout juste de faire réaligner ses roues : croyez-vous que cela puisse avoir un lien avec sa sortie de route ?

— Non, non, je ne croirais pas. Rien de semblable n'a été mentionné dans le rapport des inspecteurs. Attendez que je mette mes lunettes. Voilà, voilà... Alors le rapport mentionne, et je cite : « La forte présence d'accumulation d'eau sur la Nationale 96, au kilomètre 223, soit à l'endroit exact où la voiture de marque Mercedes a effectué sa sortie de route, permet aux inspecteurs en devoir de conclure, de façon préliminaire, à un dérapage. » Ça ne peut être plus clair. De bonnes accumulations d'eau sont amplement suffisantes pour provoquer le dérapage d'une voiture, croyez-en mes vingt-deux années d'expérience.

— Je vous remercie, monsieur le commissaire, je ferai le nécessaire pour être à l'hôpital vers les dix-huit heures si j'arrive à joindre rapidement mon épouse.

— Je tâcherai de vous rendre visite à un moment ou à un autre ; j'ai quelques questions d'usage à vous poser avant de classer le dossier.

— Quelques questions ?

— Oh, sur les habitudes de consommation de médicaments ou de stupéfiants de votre beau-père. Ce genre de choses, vous voyez. C'est la routine lors d'un accident impliquant des blessés.

— Je vois. Soyez tout de même discret : mon épouse et ma belle-mère auront un violent choc en apprenant la nouvelle.

— N'ayez crainte, je ne poserai aucune question en présence de ces dames. Je vous souhaite un grand courage dans cette épreuve, monsieur d'Amri.

Un appel à l'hôpital m'avait par ailleurs permis de prendre connaissance de la sévérité des blessures de mon beau-père. Son état n'était en rien stabilisé, ses blessures étaient multiples, sa pression connaissait de fortes baisses par moment et il souffrait d'un rude choc crânien auquel ses médecins traitants imputaient son état comateux. Le message était clair : la vie du marquis était en danger et rien n'indiquait que s'il survivait, il redeviendrait l'homme qu'il fut jusqu'à ce matin pluvieux de décembre.

Après cet appel, je me mis à observer les photographies qui trônaient sur la table basse du salon. Hubert Roquemauve de Villemure y figurait souvent, toujours souriant, avec cette assurance et cette détermination dans le regard qui imposaient le plus grand respect. À l'instant même, cet homme infatigable était à l'article de la mort. Cet idéaliste, ce batailleur était inconscient et livrait sa destinée à une

armée d'inconnus vêtus de blouses blanches. S'il avait su, il n'aurait guère apprécié.

Je n'étais ni triste ni heureux de ce dénouement. Par contre, j'avais assez hâte de voir la Mercedes. Ce n'était pas du sadisme ; c'est que je me suis toujours intéressé aux voitures. Enfin, d'aussi loin que je me souviene. Plus que la condition de mon beau-père, l'état de l'automobile me permettrait mieux de mesurer la force de l'impact de l'accident et d'en reconstituer la scène.

Pour passer le temps en attendant qu'Esther et Éléonore reviennent, ce qui n'allait pas tarder, j'eus la drôle d'idée, grotesque lorsque j'y pense aujourd'hui, de préparer des sandwiches jambon-fromage pour le voyage vers Limoges. J'en fis quatre : deux pour moi et un pour chacune d'elles. Je me doutais bien que leur appétit ne serait pas particulièrement vorace. Me sentant inspiré, je poussai même l'audace jusqu'à intégrer quelques cornichons en saumure aux sandwiches et, accusant difficilement l'absence de laitue dans le frigo, je remplaçai la verdure par quelques brindilles de cresson. J'avais devant moi quatre sandwiches délectables que j'emballai avec le plus grand soin dans une pellicule plastique avant de les déposer au fond d'un vieux sac couleur rose bonbon.

Lorsque j'entendis le moteur de ma Peugeot familiale qui rentrait au bercail, j'eus de nouveau le réflexe de tendre les mains devant moi, question de vérifier mon niveau de nervosité. Mes mains demeuraient immobiles. Contrairement à mes habitudes, je ne m'étais même pas arrêté à réfléchir à la façon dont j'allais leur annoncer la tragédie. Je me sentais d'un calme stupéfiant et je ne fus ni ému ni paniqué de voir Esther ouvrir la porte, le sourire aux lèvres. J'avais la vague impression d'être un acteur de grand talent qui campe un rôle qu'il connaît depuis toujours.

— Esther, il faut que je vous parle, c'est urgent. Où est votre mère ? lui dis-je en la prenant par l'épaule pour la ramener vers moi.

Inquiète, elle se laissa guider vers le salon.

— Ludovic voulait jouer dehors. Elle le surveille. Quelque chose ne va pas ?

— Asseyez-vous, Esther.

Je m'accroupis devant elle pour être à sa hauteur, m'appuyant sur ses genoux pour garder mon équilibre.

— À mon retour, il y avait un message sur le répondeur, un commissaire de police...

— Mon père ? Est-il arrivé quelque chose à mon père ?

— Il a eu un accident, une sortie de route, ses blessures sont graves, très graves. Esther, les médecins gardent assez peu d'espoir sur ses chances d'en sortir indemne.

Elle me fixait, épouvantée. Je tenais alors sa tête entre mes mains.

— Le temps presse, Esther. Si vous voulez revoir votre père en vie, il nous faudrait partir au plus vite. Il est hospitalisé à Limoges, nous avons plus d'une heure de route à faire.

— Mais, maman, comment vais-je lui annoncer ?

Sur ce, elle éclata en sanglots. Sa tête reposait contre mon épaule. Je comprenais sa détresse. Ma belle-mère s'est toujours tenue loin, très loin de la passion que nourrissait son mari pour la fibre plastique. Il y consacrait la majeure partie de son temps. Un simple observateur en

aurait déduit que le couple vacillait ou qu'aucune chimie particulière ne les unissait. Je me suis moi-même laissé berné par les apparences lorsque je suis arrivé dans cette famille. Mais la complicité entre Hubert et Éléonore s'avérait aussi grande que leur attachement l'un envers l'autre était intense. Il fallait voir mon beau-père faire les cent pas et guetter, inquiet, la moindre sonnerie de téléphone lorsque sa femme s'absentait pour un séjour à l'extérieur.

— Occupez-vous de trouver quelqu'un qui puisse garder Ludovic, je parlerai à votre mère.

— Robert, vous croyez vraiment ?

— J'insiste, Esther. Vous êtes déjà bouleversée, il ne me semble pas nécessaire d'en rajouter.

Elle se blottit un peu plus contre moi. Je sentis ses larmes humecter mon cou. Je lui tapotai le dos comme j'avais vu ma belle-mère le faire des dizaines de fois lorsque Ludovic fonçait droit vers elle, en pleurs. J'étais à chaque fois surpris de l'efficacité du geste. Quelques petites tapes et il repartait heureux, oubliant probablement la raison qui l'avait poussé dans les bras de sa grand-mère. Même s'il est vrai qu'Esther ne réagît pas aussi spontanément, elle n'en cessa pas moins de pleurer et reprit une respiration plus régulière.



Elle était au fond du jardin, à pousser Ludovic dans un vieux pneu que j'avais suspendu à la branche d'un arbre. Il préférait cette balançoire de fortune à celle, plus luxueuse, qu'avait commandée mon beau-père d'une compagnie italienne qu'il approvisionnait en granules de plastique. Elle était toute menue, ma belle-mère, et

n'arrivait pas à donner la force nécessaire à l'impulsion que réclamait Ludovic.

Nous nous connaissions assez peu, elle et moi. Elle aurait aimé qu'Esther épouse un homme de haute noblesse ou, à la limite, un type ayant plus d'envergure que moi. Mais elle ne me cherchait jamais querelle et semblait s'être vite faite à ma présence effacée entre les murs du château. Je crois qu'elle était heureuse de voir la satisfaction avec laquelle mon beau-père avait jeté son dévolu sur ma personne. Il voulait faire de moi son bras droit et s'était rapidement mis à la tâche pour parfaire mon éducation et me transmettre son précieux savoir. Je représentais tout à fait le type de défis auxquels carburait le marquis. Avec ma personnalité qu'il qualifiait de « rustique » et mes connaissances limitées en matière de production et de transformation des matières plastiques, j'étais pour lui comme une jeune vierge qui ne demandait qu'à être déflorée.

Je m'approchai de Ludovic et le prit dans mes bras quelques instants en lui demandant d'aller retrouver sa mère à l'intérieur. Puis, je me tournai vers Éléonore et, lui tenant le coude, je l'orientai vers le long banc de pierre taillée à quelques mètres de là. Je convins d'appliquer la même formule que celle utilisée avec ma femme, tout en adoptant plus de retenue dans les gestes. Du rôle d'époux, je passai donc à celui de gendre. Cette variation sur un même thème me semblait amusante. J'étais, par ailleurs, certain qu'Esther observait toute la scène de la fenêtre de la salle à manger.

— Éléonore, je dois vous parler. Asseyez-vous ici avec moi, nous serons plus à l'aise.

— Vous m'inquiétez, Robert. Y a-t-il un problème avec Esther ?

— Non, bien sûr que non, tout va pour le mieux avec Esther. Il s'agit de quelque chose de plus sérieux. Éléonore, quelqu'un de la Préfecture de la Corrèze a téléphoné pendant votre absence. Le marquis a eu un accident de voiture. En fait, sa Mercedes a fait une sortie de route. Il repose dans un hôpital de Limoges et son état est critique, Éléonore. Il a subi de nombreuses blessures, à la tête, entre autres.

Elle ne parlait pas, mais tenait son petit visage caché entre ses mains. Les soubresauts de ses épaules trahissaient ses sanglots. Je lui passai une main sur l'épaule et continuai de parler en contrôlant ma voix pour qu'elle soit la plus apaisante possible. Je n'hésitais pas à ponctuer mon propos de silences, mais j'évitais de la regarder. De la sorte, je respectais la pudeur de cette femme qui n'était pas habituée à s'abandonner ainsi devant un homme qu'elle considérait comme un inférieur, fut-il son gendre.

— Si vous le souhaitez, nous partirons immédiatement. Tout est prêt. Esther doit tenter de joindre madame Fabioli pour veiller sur Ludovic pendant notre absence. Maintenant, je vous laisse. Souhaitez-vous que je demande à Esther de venir vous retrouver ?

Le visage toujours enfoui entre ses mains, elle fit signe que non. Je fis une légère pression de la main, qui reposait toujours sur son épaule, histoire de lui signifier ma compassion et mon appui, ce à quoi elle répondit par un léger signe de tête.

Esther m'attendait de l'autre côté de la porte et s'accrocha à mon cou, ce qui faillit bien me faire perdre l'équilibre. Ça aurait été un faux pas pour le gentleman que j'incarnais jusque-là.

— Votre mère préfère rester seule quelques instants, mais ne la laissez pas ainsi trop longtemps, Esther, votre présence la réconfortera, j'en suis certain.

Voilà que je me mettais à donner des ordres à ma femme et à jouer les fins psychologues. C'en était trop. Tout me semblait irréel tellement la partie était facile. Même Esther, de nature si indépendante, suivait docilement mes moindres consignes sans broncher.

Pendant qu'elle observait discrètement sa mère par la fenêtre tout en se rongant l'ongle de l'index, je fis quelques appels à des proches pour les informer de la situation. Tous, sans exception, furent surpris d'entendre ma voix. N'ayant pas très envie de répondre à leurs questions sur le comment de la tragédie ou de discuter de l'état de santé du marquis, je pris une voix affectée, mais ferme, pour leur raconter brièvement les circonstances de l'accident, la précarité de l'état d'Hubert, l'accablement d'Esther et d'Éléonore et notre urgence à nous rendre à son chevet. Les appels furent expéditifs et se terminèrent tous par la même formule : « N'ayez surtout aucune inquiétude pour Esther et Éléonore, je m'occupe de tout et veillerai sur elles. » J'osais à peine imaginer la tête des gens à qui je répétais cela. Le moins qu'on puisse dire est que cette formule ne dut pas être réconfortante pour plusieurs d'entre eux. Par contre, ça cadrait parfaitement avec mon personnage.

À peine ces appels terminés, les deux femmes étaient prêtes à partir, leur petit sac de voyage à la main. Madame Fabioli arriva, le visage baigné de larmes. Elle aussi avait son petit sac de voyage à la main.



Hubert Roquemaure de Villemure était méconnaissable. Exception faite de tout l'arsenal de tubes dont étaient affublés ses orifices, son visage était tuméfié, une profonde entaille cousue de fil noir traversait son menton, l'une de ses arcades sourcilières était à ce point enflée qu'on ne voyait plus son œil et un lourd bandage recouvrait une partie de sa tête. Le choc dut être terrible. J'envisageai de me rendre à l'endroit où avait eu lieu l'embarquée pour mieux reconstituer les événements. Après tout, j'expérimentais pour la première fois la planification d'un accident qui était, pratiquement, un accident mortel. Il était donc normal de vouloir connaître tous les détails de la chose. Mon attitude de gentleman qui voit à tout me permettrait facilement de me soustraire à l'odeur d'aseptisant de cette chambre. Mais avant, j'avais encore du pain sur la planche.

En voyant l'état dans lequel se trouvait son mari, Éléonore sortit précipitamment de la chambre pour pleurer librement entre la machine à café et le distributeur de boissons gazeuses, à l'extrémité de l'étage. Esther se tenait, quant à elle, à presque un mètre du lit, fixant son père, le visage livide, n'osant l'approcher. Je pris alors une chaise et vins m'asseoir près de lui. Assez, du moins, pour lui prendre la main.

— Hubert, nous sommes tous là, près de vous. Esther et Éléonore sont avec moi.

Esther me regarda, épouvantée, comme si je venais de commettre une infraction aux règlements de l'hôpital. Mais j'étais sur une lancée intéressante et je tenais à terminer mon petit baratin, auquel j'avais eu le temps de songer en chemin.

— Vous savez, tout a fonctionné parfaitement aux installations de la rive gauche ce matin. Boulanger vous racontera tout cela en détail. Il a adoré. J'ai fait comme vous me l'aviez demandé. J'ai pris le temps de discuter avec leur représentant syndical... Vitelli, je crois. Nous avons même parlé de foot ; il croit aux chances de Strasbourg de remporter le Championnat de France. Un vrai con, je ne vous dis pas !

Pendant ce temps, une infirmière fit son apparition dans la chambre et m'écouta raconter mes petites insignifiances à mon beau-père, qui était probablement inconscient de ce qui se passait autour de lui. Devant les regards inquisiteurs de ma femme et de ma belle-mère, l'infirmière complimenta mon initiative en faisant remarquer que le progrès des recherches sur l'état comateux semblait démontrer que ces patients pouvaient percevoir des sons autour d'eux.

Vu l'épaisseur du bandage qui camouflait l'oreille à laquelle je m'adressais, je doutais que la moindre de mes paroles lui parvint réellement. Mais dépourvu de la moindre inhibition, je poursuivais mon monologue avec le mourant, en revenant sur mes appels de l'après-midi et sur les témoignages d'amitié reçus de toutes parts. J'aurais aimé que cette scène soit captée sur pellicule, c'était trop attendrissant !

Je fus cependant interrompu par un homme chauve dont les sourcils, noirs et broussailleux, semblaient occuper tout l'espace de son petit visage triangulaire.

— Commissaire Mesnil. Nous nous sommes parlés en début d'après-midi.

— Oui, bien sûr. Je ne vous attendais pas en soirée, je croyais que vous terminiez votre quart de travail à dix-sept heures.

— C'est le cas. Ça me fera quelques heures supplémentaires en banque... On en a jamais assez, vous savez ! Je ne voulais pas prendre de chance, ne sachant pas si vous restiez quelque temps ou si vous comptiez faire le voyage chaque jour.

Après avoir présenté le petit homme à Esther, je lui dis que j'avais quelques formalités à régler et que je serais de retour dans peu de temps. J'invitai alors ma belle-mère à prendre place aux côtés de son époux et à lui parler de tout et de rien pour qu'il prenne conscience de sa présence. Face à l'absence imminente de leur doux berger, les deux femmes me jetèrent le même regard angoissé.

Je conduisis le commissaire jusqu'au petit salon de l'étage, où je lui offris un des paquets d'arachides enrobées de chocolat qui étaient disponibles dans l'un des distributeurs.

— Alors, commissaire, en sait-on davantage sur les causes de l'accident ?

— Oh, vous savez, malgré la tragédie que cela doit représenter pour votre famille, pour nous, il s'agit d'une affaire classée. Cet accident s'ajoute aux fréquentes sorties de route causées sans aucun doute par la température exécrable.

— Pourtant, la voiture de mon beau-père avait des pneus neufs, exactement le genre de pneus qui doivent tenir bon sous la pluie, même abondante.

— Vous savez, ce que peuvent raconter les fabricants de pneus... Il se peut bien qu'on ne sache vraiment jamais ce qui s'est réellement passé. Tous nos indices semblent aller vers l'hypothèse du dérapage. Il n'est toutefois pas exclu qu'il se soit endormi au volant. Il avait quitté sa résidence à l'aube : c'est bien cela ?

— Oui, vers cinq heures.

— Alors, c'est bien possible qu'il se soit endormi au volant, mais la cause réelle, nous ne la connaissons jamais, hélas !

— Serait-il possible de me conduire sur le lieu de l'accident ? Ça peut paraître macabre de ma part, mais je souhaiterais voir l'endroit où tout cela s'est produit.

— Je n'y vois rien d'anormal, monsieur d'Amri. J'en ai vu d'autres, vous savez, en vingt-deux années d'expérience. Rassurez-vous, il s'agit là d'un comportement typiquement humain. L'homme cherche à comprendre l'incompréhensible, c'est la nature qui veut cela.

Le commissaire semblait très fier de sa réflexion. Il se caressait la moustache de l'index comme s'il s'agissait d'un petit animal domestique et attendait mon approbation devant tant de génie, le sourire un tantinet narquois. J'étais bien décidé à lui faire plaisir.

— Ce que vous dites est véridique, commissaire. Cruel, mais véridique.

Le profil du marquis en matière de consommation de drogue, d'alcool ou de médicaments était des plus faciles à dresser. Mis à part la pommade pour traiter son eczéma, je ne l'avais jamais vu consommer le moindre médicament, pas même un comprimé pour son mal de tête ; il

préférerait les infusions de menthe poivrée. Il buvait modérément, surtout de grands vins pour accompagner les repas de week-ends. Je ne me souvenais pas l'avoir vu consommer de l'alcool pendant la journée. Il n'appréciait pas les apéros ; « bons qu'à gâcher le dîner », selon lui. Quant aux drogues, je me demande s'il en connaissait l'existence. Peut-être que si, tout de même, il n'était pas bête. Mais mon beau-père était un utilitariste, le genre de type qui sait où il va, comment et pourquoi il y va. Le seul exutoire que je lui connaissais, lorsqu'il en avait marre ou qu'il voulait se détendre, était une longue promenade avec Caramel, son golden retriever.



À mon retour à la chambre, Esther était seule au chevet de son père, sa main posée sur celle du marquis. J'avais une faim de loup, il était passé vingt et une heures, les salades de pâtes et les sandwichs aux œufs du buffet froid de l'avant-midi me semblaient bien loin. Je sortis donc l'un de mes jambon-fromage et le tendis à Esther.

— Tenez, c'est pour vous. Mangez, même si vous ne sentez pas la faim ; vous avez besoin de toutes vos forces en ce moment.

— Merci, Robert, merci. C'est une telle chance de vous avoir là, près de nous.

Je fourrai un de mes sandwichs dans la poche intérieure de ma veste et mangeai l'autre avec grand appétit. Voyant ma belle-mère qui arpentait le corridor aux murs d'une couleur incertaine, un vert-de-gris dont on ignorait s'il était à l'origine vert ou gris, je décidai de rejouer la scène qui avait si bien fonctionné avec Esther.

— Tenez, c'est pour vous. Mangez, même si ne sentez pas la faim, vous avez besoin de toutes vos forces en ce moment.

Sa réaction ne fut pas celle que j'attendais. Elle resta interdite, fixant le sac, puis se mit à pleurer sans retenue. J'étais à la fois surpris et gêné par ce comportement si inhabituel chez les gens de bonne famille. Esther sortit en trombe de la chambre et m'interrogea du regard. Je ne pus que lui répondre par un haussement d'épaules, tant je n'arrivais pas à saisir comment un simple sandwich jambon-fromage avait pu déclencher ce torrent de larmes.

Après avoir consolé sa mère, qui leva le nez sur mon en-cas, Esther revint en tenant droit devant elle mon sac de fortune, mettant bien en évidence l'inscription qui y figurait : La fontaine de Jouvence. Bon, qu'allait-on me reprocher ? L'inscription était, il est vrai, quelque peu inappropriée vu la tragédie dans laquelle nous étions plongés, mais quel sac aurait pu être tout à fait dans le ton, je me le demandais bien.

— C'est le sac de la parfumerie qui l'a mise dans cet état.

— C'est le seul sac de petit format que j'ai trouvé. L'inscription n'est pas vraiment appropriée, mais je n'avais pas l'embarras du choix, vous savez.

— Ça n'a rien à voir avec le nom de la parfumerie. Ce sac, il vient de la boutique où papa a acheté son cadeau d'anniversaire de mariage, le mois dernier.

J'étais soulagé. J'avais cru avoir merdé, mais non, ce n'était qu'une fausse alerte. Un seul pépin : Éléonore n'avait pas daigné goûter à mon sandwich. J'y avais pourtant mis quelques cornichons en saumure !



Le lendemain matin, neuf heures trente précises, le commissaire se pointa devant l'hôtel que j'avais retenu la veille, situé à quelques pas de l'hôpital. Il était bien, ce commissaire, ponctuel à souhait et serviable, en plus. Des services publics comme on les aime.

Il faisait un soleil radieux, ce matin-là, ce qui donnait à l'emplacement exact de la sortie de route un air des plus bucoliques. Cette dernière était sinueuse et son côté nord présentait un escarpement très accentué. Un panneau indiquait même aux automobilistes le danger d'un probable éboulis de roches. Le côté sud, où la Mercedes avait plongé, offrait à la vue une jolie vallée que surplombait la chaussée. On y voyait au loin un petit village où s'élevait le clocher d'une église. Le reste du paysage était constitué de prés et de boisés aux arbres givrés. De cet endroit, il était bien difficile de s'imaginer qu'un drame s'y était passé la veille ; mis à part le garde-fou cabossé que la Mercedes avait percuté, tout semblait empreint d'une tranquillité apaisante.

Je ressentis le besoin de descendre de la voiture, d'arpenter la chaussée et la pente abrupte que la Mercedes avait elle-même dévalé, de tonneau en tonneau. Tout en bas, des branches cassées, des mottes d'herbes arrachées, des éclats de verre et, caché par un buisson, un énorme rocher sur lequel des traces éparses de peinture noire étaient bien visibles. Le noir de la Mercedes. C'était donc contre ce colosse que le marquis avait terminé sa folle dégringolade. Le destin avait voulu que nous formions une équipe, ce rocher et moi. J'avais initié toute l'affaire et lui, imperturbable, s'était chargé de la finale. Les choses auraient pu tourner autrement sans lui, les buissons ayant probablement amorti la chute de la voiture. Mais non, il

était là avec ses parois tranchantes, et c'est lui qui accueillit la Mercedes, côté conducteur, ne laissant aucune chance à mon beau-père.

Mesnil me conduisit ensuite à un garage situé à quelques kilomètres de là, où gisait la voiture. Elle était dans un tel état que je compris pourquoi la perspective d'une inspection plus poussée avait été écartée par le commissaire. Le rocher n'y était pas allé de main morte. La porte était arrachée, le toit, sectionné, le côté de la voiture, complètement fracassé. Seules deux roues étaient toujours rattachées à la carcasse. J'arrivais mal à comprendre comment le marquis avait pu sortir vivant et en un seul morceau. Sur le siège de cuir couleur chamois, des taches de sang séché. Beaucoup de sang. Aucune ressemblance avec le sang des films de gangsters américains, ce sang bien rouge, épais, qui formait de grandes flaques près du corps des crapules étendues au sol. Celui-ci semblait faux, enfin, il ne correspondait pas à ma perception. Il était plus orangé que rouge et laissait percevoir le cuir de la banquette, comme s'il avait été dilué.

Le commissaire, croyant que je m'émouvais devant ce macabre spectacle, offrit de me reconduire à l'hôpital, là où une autre scène m'attendait.

— Ne restez pas ainsi à regarder cet amas de ferraille, monsieur d'Amri, vous souffrez suffisamment comme cela. Allez, venez, je vous raccompagne.

En arrivant à l'hôpital, le commissaire se gara sur l'accollement plutôt que de me déposer à la porte, en m'expliquant qu'il évitait ainsi vingt francs de stationnement au commissariat.

— Si toutes les finances publiques étaient gérées de cette façon, la France serait bien plus riche, monsieur le commissaire.

Il repartit à bord de sa voiture de patrouille, le doigt caressant sa moustache, satisfait de ce compliment.



Mon beau-père était au plus mal. La médecine s'avouait vaincue et on prévoyait sa mort au cours des prochaines heures. Mon apparition me donna l'étrange impression d'être le Christ qui rejoignait ses disciples. Esther se leva brusquement pour venir poser sa tête contre mon épaule et lâcha un « enfin, te voilà ! » aux accents désespérés. Éléonore, assise près de son époux, me jeta quant à elle un regard suppliant. Elle était dépassée par les événements, Éléonore, et ne se sentait ni la force ni la capacité d'assumer les pénibles obligations qui suivraient inmanquablement. J'allais m'occuper de tout. Je ne connaissais rien aux successions et aux funérailles, mais je venais tout de même de commettre un meurtre et l'opération avait été une réussite. Je ne voyais donc pas comment je pourrais gaffer avec une simple histoire de papiers. Connaissant bien Hubert Roquemaure de Villemure, je m'attendais à ce qu'il ait tout prévu dans son testament, de la réorganisation complète de la haute direction de Plastron aux rentes mensuelles à verser à ses héritiers.



Le testament du marquis faisait dans les quatre-vingts pages. Professionnel, le notaire lut chaque mot, ponctuant sa lecture monocorde de « hum, hum » pour annoncer à l'auditoire somnolent qu'une clause d'importance allait suivre. Nous étions six. Mis à part Éléonore, Esther et moi,

il y avait les deux cousins d'Hubert et un dénommé Bouthiller, l'avocat de Plastron inc.

Plus de quarante pages restaient encore à lire et la succession de l'entreprise demeurait un mystère. Esther craignait hériter de la présidence de la société, à laquelle elle ne souhaitait pas se mêler. Les deux cousins d'Hubert espéraient aussi bénéficier des profits de l'entreprise, sans toutefois avoir à y œuvrer d'une façon ou d'une autre. Ces deux mollassons étaient restés célibataires, n'avaient jamais rien fait à part dilapider, à droite et à gauche, ce qu'il leur restait de la fortune familiale. Je jugeais très improbable que mon beau-père leur ait légué quoi que ce soit, encore moins une quelconque part de Plastron. Je prévoyais plutôt que Boulanger ou Fioret, ses deux vice-présidents les plus solides, serait nommé à la présidence ; chacun allierait continuité et intégrité. Deux bons choix.

J'avoue avoir été complètement désespéré en entendant maître Bouthiller prononcer : « Pour me succéder à la présidence de Plastron inc., mon gendre bien-aimé, Robert d'Amri, qui assumera également le poste de directeur général. »

Esther prit ma main et la serra très fort, visiblement soulagée d'avoir été épargnée. Derrière moi, j'entendais ces deux bons à rien de Roquemaure de Villemure rigoler discrètement. C'était quand même gênant. Je n'avais rien demandé, moi ! Bon, il est vrai qu'une jolie rente mensuelle m'aurait plu ou encore, plus humblement, une petite clause demandant au futur propriétaire de l'entreprise de bien vouloir garder le gendre bien-aimé à l'emploi de la société. Mais là, vraiment, je ne comprenais pas. Surtout qu'il n'était pas con, le marquis, loin de là. Il savait parfaitement ce que je valais et n'ignorait pas la façon dont je déléguais toutes les décisions d'importance à mes

subalternes. Mais il m'appréciait, beaucoup, même ! Je disposais de deux atouts majeurs. *Primo*, je faisais partie de la famille, et *secondo*, je l'avais loyalement suivi dans l'aventure de Plastron.

Jusqu'à mon arrivée dans cette famille, jamais le marquis n'avait pu se trouver face à une personne qui conjuguait ces deux ingrédients qui lui étaient les plus chers. Éléonore avait toujours su garder une distance – disons plutôt un canyon – entre Plastron et elle. Quant à Esther, elle avait hérité de la vision maternelle de l'entreprise familiale. Hubert Roquemaure de Villemure avait bien tenté d'orienter sa fille unique vers l'univers fabuleux des sciences, de la chimie des matériaux, mais ce fut peine perdue. Soutenue par sa mère, Esther se conforma au modèle des jeunes femmes aristocrates : études en littérature et activités philanthropiques de toutes sortes.

Lorsque je fus servi à cette famille sur un plateau d'argent, le marquis venait de s'aliéner une paire d'oreilles à la patience infinie. J'arrivais à écouter des heures durant ses projets d'acquisition de telle ou telle entreprise, la mise en marché de nouveaux produits et les avancées technologiques du secteur recherche et développement sans émettre le moindre bâillement. Bien que je n'aie jamais eu un profil entreprenant, j'avais l'avantage d'être obéissant. Ne voulant pas d'histoires, j'avais adopté chez Plastron une attitude similaire à celle qui m'avait assez bien réussi à l'élevage de mon père : j'accomplissais ce que l'on me demandait avec sérieux, sans chercher à en faire davantage, et je tâchais de me faire discret. Le marquis aimait bien, je crois. Il m'appelait auprès de lui : « Robert, venez Robert, il faut que vous voyiez cela. » Aussitôt, j'apparaissais dans son bureau. Il m'expliquait le plus souvent des trucs auxquels je n'entendais rien et j'écoutais attentivement en hochant la tête à quelques reprises, juste

pour faire le type qui est de connivence avec lui. Il me donnait mon congé en me tapotant gentiment l'épaule ou en me disant : « J'aime bien discuter avec vous, Robert, vous êtes un garçon bien. » Je sortais alors de son bureau, ne voyant pas trop mon apport personnel dans ce qu'il appelait « discuter », mais en étant néanmoins convaincu qu'il avait apprécié partager ses idées avec l'un de ses proches. Et puis le trajet de mon bureau au sien était plaisant : je passais par le département des ressources humaines, où deux jolies filles se dévouaient corps et âme à l'administration du régime d'assurances collectives auquel souscrivaient tous les employés de Plastron.



Vous pouvez croire que ma nomination à la tête de Plastron n'était pas passée inaperçue. On me connaissait principalement pour être le gentil chien-chien qui accompagnait son maître partout. Force est de reconnaître que c'est également l'image que j'avais de moi.

Dès les funérailles, je pris soin de discuter avec Boulanger et Fioret pour les confirmer dans leur fonction.

— Ce que je désire avant tout, c'est de poursuivre dans la même veine que mon beau-père. Il vous accordait toute sa confiance, vous avez également la mienne. Je ne souhaite aucune réorientation majeure, seulement assurer la continuité et la poursuite du plan d'expansion de l'entreprise.

En fait, ça voulait dire « je ne veux rien faire foirer, alors on se contente de ce qui a été planifié par le marquis et je vous fais confiance pour le reste ». J'avais un certain orgueil, même s'il tenait à peu de choses, et je ne voulais pas que le nom de Robert d'Amri soit associé à la faillite de Plastron inc.

Je saupoudrai mon discours de compliments bien sentis pour m'assurer de leur pleine et entière collaboration. Je reconnus être le premier surpris de cette nomination et leur avouai ne pas me sentir tout à fait prêt à assurer une telle fonction, mais que, fort de leur appui et de leurs précieux conseils, je saurais rapidement devenir un président-directeur général respecté et reconnu pour faire prospérer l'entreprise familiale. Ils sortirent de mon bureau satisfaits. Je fis le même petit jeu avec chacun des vice-présidents et des directeurs généraux que comptait l'entreprise. Une journée épuisante, la plus occupée que j'aie jamais eu à passer. Au total, quinze personnes furent rencontrées, complimentées et confirmées dans leur poste actuel. Tous semblèrent soulagés et me promirent loyauté, conseils et professionnalisme.

En fin de journée – il devait bien être passé dix-huit heures – je descendis deux étages plus bas, là où se trouvait mon bureau de premier vice-président associé à la mise en marché (section distribution). Armé d'une boîte qui traînait, j'entassai le portrait d'Esther et Ludovic, ainsi que quelques objets qu'il me fallait déménager dans mes nouveaux quartiers. L'étage était presque désert. J'entendis cependant un bruit de papier au fond du corridor, là où se trouvaient les toilettes. Je savais pertinemment d'où venait ce bruit, à cette heure surtout. Grégoire Martin, notre redoutable comptable, était affairé à la tâche. Fouillant dans une énorme pile de factures retenues par une pince, il semblait rechercher une preuve ou un je-ne-sais-quoi qui ne serait pas conforme aux politiques de Plastron.

J'interrompis sa recherche passionnée par un « hum, hum » qui lui fit relever le nez.

— Ah, c'est vous, monsieur d'Amri. Vous ne nous avez pas habitués à rester si tardivement au poste. Vos nouvelles fonctions vous demandent beaucoup de travail, je suppose.

— Ça peut aller. Je suis resté pour mettre un peu d'ordre dans mes affaires, mais ce n'est rien comparativement à ce qu'il faudra faire pour m'y retrouver dans celles de mon beau-père.

— Votre beau-père était un homme qui valorisait l'ordre. J'espère que vous prendrez exemple sur lui, monsieur d'Amri. Plusieurs ont l'impression que les chaussures que vous devrez porter sont bien grandes pour vous.

— J'ose croire que si mon beau-père a cru bon me nommer comme successeur à la tête de Plastron, c'est qu'il voyait en moi une personne digne de prendre sa relève.

— Oui, j'imagine.

— Mais il n'avait pas prévu partir aussi prématurément. Il prévoyait me former pendant quelques années encore avant de tirer sa révérence.

— ...

— C'est pour cette raison que j'ai sollicité l'aide du personnel de direction. J'ai besoin d'appuis, de conseils, surtout.

— J'espère que vous savez à qui donner ou ne pas donner votre pleine confiance. Tous ces gens n'ont pas la même valeur, hélas !

— Non, justement, je ne sais pas ! Mais je compte sur vous pour me le dire. Vous recevrez demain votre avis de nomination à titre de directeur de la vérification.

— Directeur de la vérification ! Je ne vois pas, monsieur d'Amri.

— Il s'agit d'un nouveau poste. Vous vous rapporterez à moi directement. Votre rôle officiel consistera à vous assurer que les prévisions budgétaires des différents secteurs s'avèrent réalistes et qu'elles seront bel et bien respectées. Vous aurez donc accès à tous les documents comptables disponibles dans cette entreprise. Quant à votre deuxième rôle, officieux celui-là, il consistera à m'informer des choses dignes d'intérêt dans cette boîte. Vous comprenez ? Vous me direz à qui me fier et de qui me méfier. Vos opinions semblent déjà faites sur la question, non ?

— ...

— Votre salaire sera réévalué à la hausse, bien entendu, et une équipe de trois à quatre personnes vous secondera. Faites-moi parvenir des propositions de noms pour cette équipe ; je verrai à ce que ces personnes soient rapidement en poste.

Il gardait la bouche ouverte, estomaqué par ce qu'il venait d'entendre. Je lui offrais ni plus ni moins qu'un rêve : je ne parle pas ici d'un avancement de carrière, mais bien de l'accès direct à une source inépuisable de documents, contrats et factures. Toutes les failles du système allaient ainsi être à sa portée ; un univers de suspicion s'offrait à lui.

— Pourquoi moi ?

— Vous ne croyez pas être en mesure d'assumer ces fonctions ?

— Non, pas du tout, ce n'est pas cela. Bien sûr que j'ai les compétences pour ce poste, cela j'en suis certain. C'est seulement la surprise, le fait que vous ayez pensé à moi.

— Je vous ai pourtant toujours apprécié.

— Ah bon ?

— Si, bien sûr. L'intégrité n'est pas chose courante dans ce métier. Ce n'est pas l'argent qui vous motive, mais de traquer les fraudeurs et de mettre à jour les abus, les privilèges, les failles du système. Votre nomination allait de soi. Ça vous intéresse ?

— Mais si, j'accepte avec plaisir. C'est un tel privilège.

— Alors tant mieux. Je vous laisse. Bonne soirée, monsieur Martin. Ah ! J'oubliais, il reste quelques boîtes vides à la réception, vous en aurez besoin. Je vous laisse mon bureau. Il sera plus éclairé que celui-ci, mais vous vous éloignerez des toilettes, par contre.

— Oh ! Seulement quelques pas de plus. Je m'y ferai.



C'est de cette façon que je m'y suis pris pour rester à la tête de Plastron depuis vingt ans ; à coups de collaborateurs loyaux et plus intelligents que moi et avec Grégoire Martin, qui voyait tout, entendait tout et était des plus heureux de m'informer de la moindre erreur de mes subalternes. Toutes ses dénonciations étaient autant de trophées pour lui. J'aimais bien le savoir heureux, ça faisait plaisir à voir.

Mon poste de président-directeur général m'a aussi valu quelques liaisons avec des subalternes, dont une

avec Lisa, une brunette du département des ressources humaines. Je m'en lassai rapidement, mais je trouvais que ça faisait drôlement président-directeur général que de flirter avec son personnel féminin.

Ça peut paraître étrange, mais je me suis toujours senti davantage président-directeur général que premier vice-président associé à la mise en marché (section distribution). Ce n'est pas tant la nature de l'emploi qui créait ce sentiment chez moi. Je devins épanoui, presque mû par une confiance que je n'avais jamais soupçonnée jusque-là. J'étais libéré. J'étais devenu un homme.

Bonne fête, Robert !

— Surprise !

— Non, ce n'est pas vrai ! Esther, ma chérie, vous auriez dû me prévenir, tout de même, regardez un peu l'allure que j'ai.

Ils étaient tous là, une trentaine d'invités cachés au salon jusqu'à mon arrivée. Tous des couples d'amis que nous fréquentions, Esther et moi. Enfin, disons tous des couples d'amis d'Esther, que je fréquentais aussi. Mon épouse avait même poussé l'audace jusqu'à inviter mon frère et sa femme, les seuls que nous ne fréquentions jamais. Ils étaient tous tirés à quatre épingles alors qu'Esther et moi étions en tenue sport, pantalons de toile, polo et chaussures de marche. Cette année, la ruse qu'avait trouvée ma femme pour me tenir à bonne distance des préparatifs de mon anniversaire était une sortie de trekking, son nouveau passe-temps à la mode. Nous nous étions donc rendus à un sentier pédestre arpentant des collines arides

pour nous taper une vingtaine de kilomètres de marche sous un soleil de plomb. Esther répétait que ça favorisait le développement des globules blancs ou un truc du genre. Je doutais quelque peu que la hauteur modeste de ces collines put avoir un quelconque effet sur mon système immunitaire, mais si ça amusait Esther de le croire...

Ma soirée d'anniversaire se passa comme toutes les précédentes : un repas copieux, des toasts à n'en plus finir et des petits numéros amusants préparés par mes enfants. Mes jumelles m'en offrirent un de danse à claquettes sur un air de hip-hop. J'applaudis davantage pour l'effort déployé que pour la qualité de la performance. La remise des cadeaux fut interminable, surtout que la tradition voulait que le jubilaire lise à haute voix les bons vœux des cartes de souhait. Depuis mes quarante ans, c'étaient à peu près les mêmes clichés qui se répétaient inlassablement. Le genre « Il ne te reste qu'à devenir grand-père » ou « Prochaine étape... la retraite ». Les cadeaux étaient tout aussi peu inspirés. Ça allait de l'anthologie des succès de Brassens à des gants de golf en peau de daim en passant par des poteries ramenées d'un récent voyage en Birmanie.

Mon frère m'offrit un abonnement de deux ans à une revue de course automobile. Visiblement, les invités doutèrent du bon goût de ce cadeau. Je fus ému comme rarement je l'avais été ; probablement l'âge, encore. C'est souvent le cadeau que me faisait mon frère lorsque nous étions plus jeunes. Ça lui évitait de courir les boutiques et c'était commode, il n'avait qu'à renouveler mon abonnement année après année. Ce cadeau me donnait l'impression d'être catapulté plus de trente ans en arrière, sensation à la fois douce et cruelle.

Esther m'offrit son cadeau à la toute fin : un télescope. La tête dans les étoiles, l'idée n'était pas dépourvue de sens. De sa grosse écriture tout en rondeur, je lus à haute voix : « À mon complice de tous les jours, bon anniversaire, Esther. » Cela aussi m'émut. Allez savoir pourquoi. Le terme était juste : « complice ». Esther. Finalement, nous formons une bonne équipe, elle et moi. On se respecte et on ne s'emmerde jamais. Il est très rare que l'on se prenne la tête. Ce n'est pas la distance qui amène les disputes, mais la trop grande proximité. Et cette distance était très présente entre nous, pas une distance physique, mais une espèce d'indépendance.



J'aurais pu deviner à l'avance quels seraient les derniers invités à quitter : les de Salaberry. Il devait bien approcher trois heures du matin. Esther mit volontairement en veilleuse ses bons auspices d'hôtesse en cessant de resservir les verres vides. De mon côté, je bâillais sans aucune retenue à la face de ces deux ivrognes. Voyant leur verre vide depuis quelque temps et Esther qui s'excusa d'un mal de tête soudain, le couple se décida enfin à franchir la porte du château.

Le lendemain matin, Esther était particulièrement amochée. Les jumelles avaient leur cours de flamenco et elle devait les y conduire pour dix heures. Je lui dis de laisser tomber pour cette fois, que ce n'est pas un cours qui ferait la différence, mais Esther y tenait, les gamines aussi. Elles attendaient leur mère dans leur accoutrement de danse : jupe à volants et chaussures à talons. Blondes, pâles et frêles, elles n'avaient rien de l'allure des reines de flamenco, mais le nombre impressionnant de volants à leur jupe leur permettait de rivaliser avec les autres petites filles du cours.

Une fois Esther levée, je pus me rendormir une petite heure. À mon lever, une course m'attendait. Ce con de Jean-Pierre Brouet de Gueuse m'avait offert une carafe dont le cristal était fissuré à deux endroits. Bon prince, je lui avais proposé de l'échanger moi-même. Ça me permettrait de choisir autre chose.

Parvenu au centre-ville, je regrettai ma décision d'avoir voulu échanger cette carafe un samedi, à l'heure du lunch et jour de marché, en plus. Impossible d'y trouver une place de stationnement, tout était pris. Après avoir tourné en rond quelques minutes, je sortis finalement du centre-ville à la recherche d'un espace pour me garer dans les petites rues résidentielles. À ma surprise, j'aperçus la voiture d'Esther face à un petit hôtel qui s'affichait comme un deux étoiles : Le Tournesol, toilettes privées, 2 étoiles. Je me garai à la première place libre. C'était bien la voiture d'Esther, j'y reconnus le coussin orthopédique qu'elle gardait en permanence sur son siège depuis son opération pour une hernie discale. Elle assistait généralement au cours des jumelles ; c'était tout de même étrange de voir sa voiture ici.

Il était onze heures trente, le cours de flamenco se terminait à midi. Je décidai donc de rester assis dans ma voiture à attendre Esther. J'étais curieux de voir l'endroit d'où elle sortirait. Elle était probablement allée faire des courses au marché.

Mon attente fut de courte durée. À peine cinq minutes et voilà qu'elle sortait de l'hôtel. Elle n'était pas seule. Un type se tenait près d'elle. Ils descendirent côte à côte les cinq marches que comptait l'escalier et, rendus sur le trottoir, s'embrassèrent furtivement sur les lèvres avant de prendre chacun une direction opposée ; Esther vers sa voiture et le type poursuivant sa marche, côté centre-ville.

J'étais tétanisé, sans voix, tout mon corps était pris d'une torpeur qui me laissait complètement sans moyen. Je restais les mains accrochées au volant, la bouche entrouverte. Esther eut le temps de faire démarrer sa voiture et de croiser la mienne, qu'elle ne remarqua même pas. Il était l'heure, pour elle, d'aller chercher les filles. Je repris peu à peu mon souffle, mais j'étais couvert de sueur et j'arrivais mal à contrôler mes pulsations cardiaques. Je venais d'assister à l'improbable, à la seule chose qui ne m'ait jamais effleuré l'esprit. Esther avait un amant ! Ça semblait tiré d'un mauvais mélodrame. Et ce type, il avait l'air défraîchi, un peu sale, même ! Une barbe grisonnante mal taillée, des cheveux longs qui semblaient crasseux, un vieux jeans usé et des sandales. Il m'avait donné l'impression d'être un hippie nostalgique ou un de ces travailleurs sociaux qui font de la rue leur bureau. Il tranchait complètement avec Esther, son style un tantinet vieillot, avec ses sacs à main assortis à ses chaussures. C'était une blague, il devait forcément y avoir une autre explication, non ?

Je sortis de ma voiture pour marcher un peu. Quelques grandes inspirations m'aideraient à y voir plus clair. J'avais réfléchi à maintes reprises aux explications que je fournirais le jour où Esther m'interrogerait à propos de mes liaisons extra-conjugales. J'avais alors mûrement réfléchi au comportement que devrait avoir un président-directeur général face à pareille situation. Par contre, je ne m'étais jamais vu dans le rôle du mari cocu. Ça, jamais !

« À mon complice de tous les jours » : merde, ça ne datait pas d'il y a dix ans, c'était hier qu'elle me l'écrivait. Et moi, comme un vieux con, qui commençais à m'attendrir sur mon existence, sur cette vie qui m'a été imposée, sur Esther... l'épouse parfaite.

Maintenant, il me fallait jouer les époux indignés. Que faire ? Arriver en trombe à la maison et attendre qu'elle revienne avec les filles en la confrontant devant tout le monde ? Attendre que les enfants soient couchés pour lui exposer les faits seul à seul ? Être encore plus patient et cumuler le plus de preuves possible au cours des prochaines semaines afin qu'elle ne puisse nier l'évidence ? Je n'en savais trop rien. La vérité la plus moche se révélait à moi : j'étais trop accablé pour y voir clair. Je me rendrais donc au château et une fois là-bas, je verrais bien.



À ma grande surprise, la voiture d'Esther était déjà garée dans la cour arrière lorsque j'arrivai. Je l'entendis m'appeler à deux ou trois reprises, mais j'avais beau scruter les alentours, je ne la voyais pas. Puis, je levai la tête et l'aperçus tout au-dessus de moi, qui me regardait par la fenêtre de la salle de bain, à l'étage supérieur.

— Robert, il y a le robinet qui coule, je n'arrive pas à le fermer. Vous voulez bien faire venir monsieur Boulu, s'il vous plaît ?

Elle avait une serviette sur la tête. Visiblement elle sortait de la douche. C'était logique, ça permettait d'effacer les traces, la douche. Ce qui me semblait moins compréhensible était le peu de précaution qu'elle prenait pour me cacher l'évidence.

Je frappai quatre grands coups chez monsieur Boulu et réveillai sa femme qui avait prolongé sa sieste et n'était pas d'humeur à me prêter main-forte. Son mari était en visite chez leur fils car c'était son jour de congé. Je n'avais qu'à revenir lundi. Sur ce, la porte se referma et la vieille grommela quelque chose que je ne décodai pas, mais qui devait certainement me concerner.

Muni d'une pince, je cognai à la porte de la salle de bain et ouvris sur l'invitation d'Esther. Une bouffée de vapeur aux effluves de lavande m'accueillit. Elle avait enfilé son vieux peignoir et se frottait vigoureusement les cheveux avec sa serviette. Le temps qu'elle ait terminé, j'avais déjà resserré le joint du robinet, ce qui mit fin à la fuite d'eau.

— Ah ! Merci, Robert, c'est gentil. J'y ai pensé trop tard, monsieur Boulou est en congé aujourd'hui. C'est tout de même gonflant, cette robinetterie, non ? Il faudrait bien qu'il s'en occupe une fois pour toutes et qu'il contacte un plombier.

— C'est rare que vous preniez une douche, comme ça, au beau milieu de la journée.

— Oui, c'est vrai que ça m'arrive rarement, mais je ne vois pas le lien avec notre problème de robinetterie.

— Il n'y a pas de lien avec le robinet qui coule, mais je suppose qu'il y en a un avec votre visite au Tournesol.

— ...

— Je vous ai vue sortir avec cet homme. Je vous ai vue l'embrasser, Esther, vous ne pouvez rien nier. Je vous ai vue.

— Mais enfin, Robert, ne vous mettez pas dans un tel état, mon ami...

— Ma femme me trompe et il ne faut pas que je me mette dans un tel état ! Vous êtes indigne de votre famille, Esther, indigne de nos enfants.

— En voilà des manières, mais qu'est-ce qui vous prend tout à coup ?

— Vous vous croyez à l'abri de tout, Esther ? Allez-y, dites-moi qu'il s'agit d'une incroyable méprise, que ce n'est pas du tout ce que je crois, que ce type n'est pas votre amant. Vous avez l'air tellement digne, quelle explication avez-vous à me donner ?

— Je n'ai rien à nier, Robert. Je suis réellement désolée que vous m'ayez croisée, mais l'homme qui m'accompagnait est effectivement mon amant.

— ...

Ce fut encore plus pénible que ce que je ne l'aurais cru. J'eus la plus redoutable des réactions : je me mis à pleurer comme un bambin qui a égaré sa peluche. J'étais incapable de retenir mes sanglots. Mon menton tremblotait et de grosses larmes coulaient le long de mes joues. De tous les présidents-directeurs généraux que comptait la France, je devais bien être le premier à être cocu qui pleurniche au lieu d'injurier et de fustiger son épouse adultère. Pour rajouter au pathétisme de la scène, Esther se pencha vers moi et me caressa le dos pour me consoler.

— Robert, Robert, il ne faut pas le prendre comme cela. Ce n'est qu'un simple amant, rien de plus ! Vous avez bien eu des aventures, vous aussi, et elles ne m'ont jamais posé le moindre problème, voyons !

Incapable de parler en raison des sanglots que je n'arrivais toujours pas à réprimer, je la regardai, stupéfait de cette révélation.

— Ne me regardez pas ainsi, vous avez bien fréquenté la propriétaire du service de traiteur pendant un certain temps. Et au travail, vous avez eu une ou deux liaisons et je n'en ai jamais fait tout un plat.

— Mais, mais, ce n'est pas pareil ; ce n'étaient que des aventures sans importance. Ça n'a jamais menacé notre couple... Que des gentilles filles, sans plus. Pas plus tard qu'hier, vous m'écriviez que j'étais votre complice, je croyais que vous m'aimiez.

— Oh là là ! Mais vous êtes mon complice, Robert. Vous l'avez toujours été, vous le savez bien. Nous nous entendons très bien, nous avons une belle famille et ma relation avec François ne remet rien en cause, je vous le jure. Mais soyez franc, Robert, vous ne m'aimez pas vraiment. Je ne vous parle pas d'attachement, Robert, mais d'amour. Nous vivons ensemble, nous sommes heureux, mais cela implique-t-il pour vous d'être amoureux de moi ?

— ...

— Eh bien, c'est la même chose pour moi. On nous a imposé ce mariage à tous les deux. Mais réalisez-vous, Robert, notre chance. Jamais nous n'avons eu à nous plaindre l'un de l'autre. Vous avez votre vie de famille et votre vie privée, et c'est la même chose pour moi.

— Mais vous m'aimiez. C'est vous qui teniez à ce mariage... Esther, vous m'aimiez, vous m'aimiez vraiment. C'est ce que vous aviez dit à votre père. Et le bal, le bal, Esther. C'est vous qui vouliez m'avoir près de vous, qui avez provoqué les choses. Je n'ai tout de même pas imaginé tout cela, Esther, c'est vous qui étiez amoureuse de moi.

Esther me regardait tristement, un peu comme si j'étais un vieux clown qui n'arrivait plus à faire rire les enfants. Elle soupira longuement.

— J'étais saoule à ce bal, Robert. Je vous trouvais mignon, bien sûr, mais j'étais complètement saoule. Je n'avais

jamais l'occasion de sortir, d'aller à des soirées, comme les jeunes de mon âge. Le Bal des muguets demeurait la seule sortie autorisée par mes parents, et ce, même si j'avais plus de vingt ans. J'étais tenue en laisse de toutes parts, le moindre écart de conduite me valait des ennuis incroyables. Maman et grand-mère déployaient tous les efforts possibles pour faire de moi une jeune femme modèle, irréprochable sous toutes ses coutures, alors que papa insistait pour que je l'accompagne dans ses usines dès que j'avais congé de classe. Il tenait à ce que je travaille à ses côtés plus tard. Il a fait une colère terrible le jour où je me suis inscrite à la faculté de littérature, vous savez. Je le lui avais caché jusqu'au dernier moment tant je craignais sa réaction. J'ai été élevée en étant un objet de tiraillement entre mes parents et ils se fichaient bien de savoir qui j'étais réellement et ce à quoi j'aspirais. Ce soir-là, au Bal des muguets, je me suis laissée aller, j'avais décidé de bien m'amuser.

— Pour ça, on peut dire que vous vous êtes bien laissée aller.

— Par la suite, je n'avais pas d'autres choix que de déclarer à mes parents mon amour pour vous. Je ne pouvais rien faire d'autre, Robert, ils m'auraient expédiée loin de la maison et vous étiez noble vous aussi, je savais que ça calmerait le jeu.

— Mais certainement pas qu'on nous imposerait ce mariage...

— Je savais très bien où cela nous mènerait et je n'ai jamais regretté d'avoir agi ainsi.

— Vous m'avez utilisé, donc !

— Oh, Robert ! Enfin, pas consciemment. Bon, peut-être un peu. Mais je vous offrais tout de même la fortune de la famille et Plastron sur un plateau d'argent. Vous n'avez jamais eu à vous plaindre. C'est vrai qu'en vous épousant, je me libérais de mon père et de cette entreprise, mais j'avais tout de même le sentiment que nous étions faits du même bois, vous et moi, que nous tenions un rôle semblable.

— J'ai toujours cru que vous m'aimiez.

— Mais qu'est-ce que vous croyiez, Robert, à la fin ? Que j'attendais un prince charmant et que notre aventure au bal m'avait convaincue que vous m'étiez promis ? Allons... Cessez de vous tracasser avec cette histoire, elle n'en vaut pas la peine et regardez plutôt en avant, nos enfants, votre entreprise. C'est cela qui compte.

— Et ce François, il y a longtemps que vous le connaissez ?

— Je l'ai connu à l'université.

— Quoi ! Ça ne dure tout de même pas depuis l'université, cette relation !

— Il a été mon premier amoureux. Je l'ai connu au département de littérature. Après quelques mois de fréquentations, j'avais décidé de le présenter à mes parents. Pour seuls résultats que ma mère m'interdit de le revoir et que mon père m'avertit que le garçon que j'épouserais serait noble et devrait aussi épouser une carrière chez Plastron.

Je croyais que j'allais m'affaler sur les carreaux de céramique de la salle de bain. J'en avais la nausée, la tête me tournait. J'aurais voulu revenir en arrière et ne jamais être allé en ville pour échanger cette carafe de merde. Ne rien

savoir, vivre dans l'ignorance la plus complète, voilà ce que j'aurais voulu.

— Ça dure donc depuis tout ce temps.

— Non, pas du tout. Nous nous sommes vus quelque temps après notre mariage et j'ai mis fin à notre relation avant même d'avoir Ludovic. Puis, lui aussi a fait sa vie de son côté, il s'est marié deux fois et a cinq enfants.

— Le genre fidèle, quoi !

— Le genre complètement infidèle, qui se laisse aller au gré de ses pulsions amoureuses, le genre d'homme que je n'aurais pas aimé épouser...

— ... mais par qui vous vous plaisez à être baisée !

— Robert, je vous en prie !

— Depuis combien de temps avez-vous repris votre liaison avec lui ?

— Depuis son retour de Barcelone, il y a deux mois de cela.

— Et à son retour, il vous a contactée immédiatement, le plus naturellement du monde ?

— Il avait besoin d'argent ; il était ruiné. Ses affaires étaient chancelantes à Barcelone depuis quelques années et il a perdu tout ce qui lui restait dans son deuxième divorce. Je lui ai donné le nécessaire pour assurer sa subsistance pour quelques mois, le temps de se rétablir ici.

— Il fait quoi, au juste, dans la vie ?

— Il est artiste.

— Je l'aurais parié. Il faut vraiment avoir l'air sale pour être artiste, non ?

— Oh, Robert, ça suffit, vous êtes lourd, à la fin ! Il est maître céramiste.

— Il fabrique de la vaisselle ?

— Mais non, voyons, des urnes, des vases, des appliqués muraux, des figurines, aussi.

— Et vous comptez le revoir ?

— Oui. Ça ne dure jamais très longtemps, vous savez, nous en venons vite aux disputes.

— Je ne comprends pas ce que vous lui trouvez, non vraiment, je ne comprends pas.

— Je n'en sais rien, sa liberté peut-être. Il est libre. Nous, non. Nous sommes pris dans nos conventions, alors qu'il refuse d'être aliéné par qui que ce soit.

— Peut-être, mais il a quand même frappé à votre porte pour mendier. Comme liberté, j'imagine qu'il y a mieux.

— Vous êtes tellement pragmatique, je croirais entendre mon père.

— Et nous... Qu'est-ce qui nous attend ?

— Mais rien n'a changé, Robert. Vous demeurerez mon complice de tous les jours et vous continuerez à apprécier ma présence à vos côtés.

— Non, ce ne sera plus pareil, une chose a changé.

— Ah bon ! Laquelle ?

— Je croyais que vous m'aimiez.

TABLE DES MATIÈRES

Moi	13
Hubert et Éléonore	25
Esther I	37
Ma Mustang 1973, série Hardtop	55
Esther II	71
Sandwich jambon-fromage	125
Bonne fête, Robert !	169

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka
(théâtre)

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Révision : Caroline Chabot
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay

Diffusion pour le Canada : Gallimard Itée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal, QC, H2X 2V4
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851
Distribution : SOCADIS

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005, Paris
France
site : <http://www.librairieduquebec.fr>
Téléphone : (33.1) 43.54.49.02 Télécopieur : (33.1) 43.54.39.15

Éditions Alto
577, rue Laviguer, # 2
Québec QC
G1R 1B7
info@editionsalto.com
www.editionsalto.com